



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



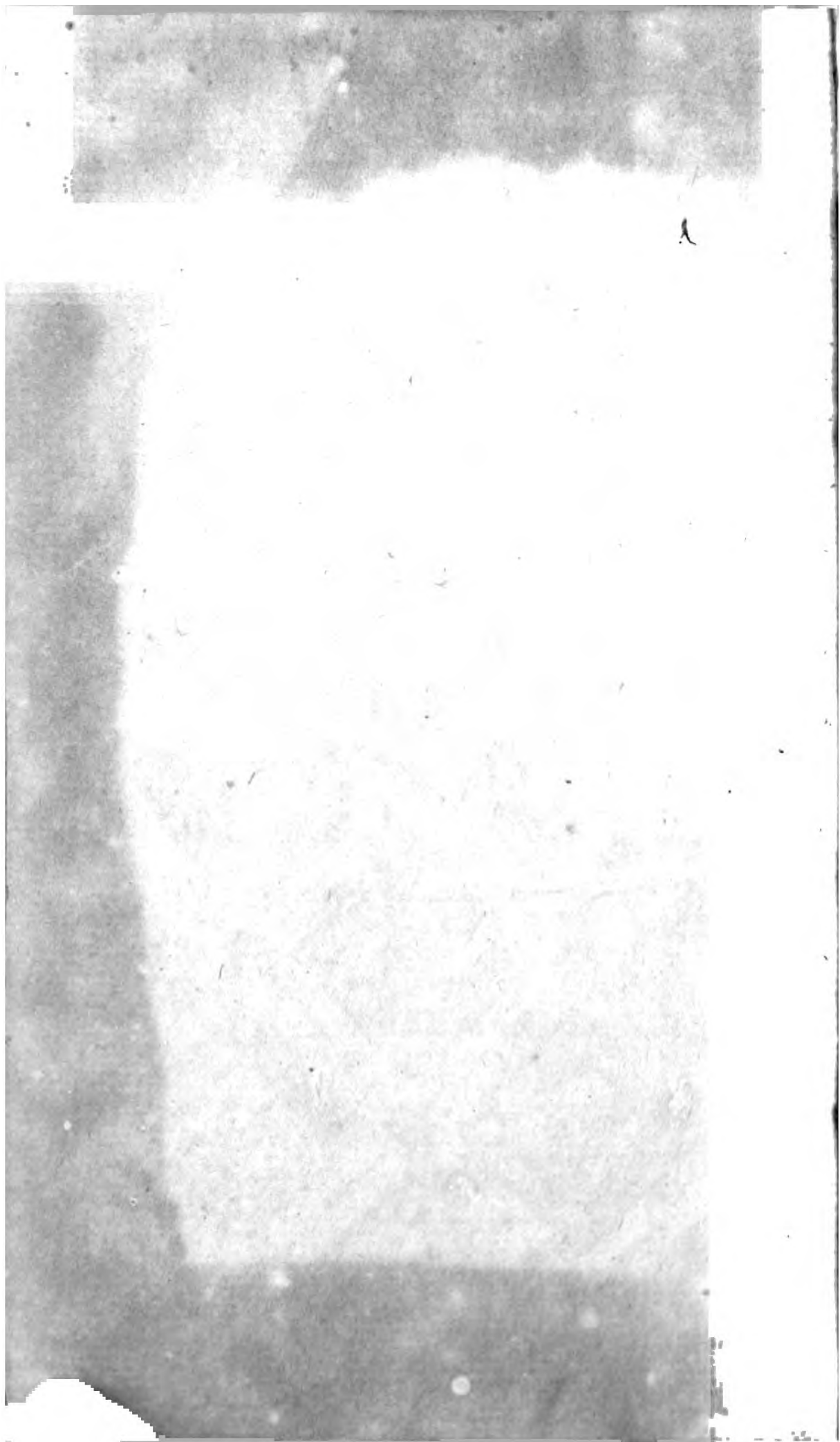
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



UNS. 105 C. 21











MÉDITATIONS

D'HERVEY,

TRADUITES DE L'ANGLAIS;

Par M. LE TOURNEUR.

PREMIERE PARTIE.

ex.



1770

A PARIS;

Chez LE JAY, Libraire, rue Saint Jacques,
au-dessus de celle des Mathurins,
au grand Corneille.



M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Permission.

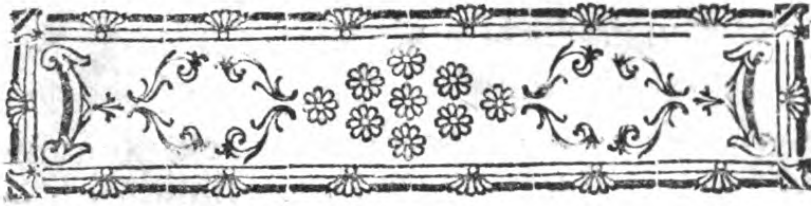
1881

1881

1881

1881





V I E

D'HERVEY,

Recteur ou Curé de deux Villages dans la Province de Northampton.



JE veux conserver quelques traits du caractère & de la vie d'un homme de bien, dont on a dit après sa mort qu'il fut le meilleur des hommes qui eussent existé depuis un siècle. Ce siècle où il a vécu est le nôtre, & je le trouve mieux illustré par les actions obscures & paisibles d'un homme vertueux, que par le bruit qu'y aura fait un Conquérant. Cet éloge qu'il a reçu est simple ; mais il est vrai, & vaut bien les titres fastueux que la renommée attache quelquefois imprudemment au nom des Grands, & qui vont ensuite embarrasser les jugemens de la postérité.

En rassemblant ici ces restes d'une ame bienfaisante, épars dans ses lettres à ses amis, & dans d'autres feuilles ignorées, je n'ai pu

A

2 VIE D'HERVEY.

retenir quelques larmes ; & j'espère que ce ne seront pas les dernières qu'obtiendra sa mémoire. Que le desir d'être utile est naturel , lorsqu'on voit les bienfaits d'un honnête homme qui mit à faire le bien toute l'ambition & tout le plaisir de sa vie ! J'ai donc formé le vœu que cette histoire succincte & naïve d'un Pasteur de Village parvint dans les mains des Curés de ma Patrie , & leur montrât dans un Etranger , un exemple des actions & des vues qui sont dignes d'être imitées. C'est pour eux sur - tout que je les ai recueillies , & que je me suis permis des détails que j'aurois abrégés pour des Lecteurs plus délicats ou d'un état différent. Et cependant quel seroit le Critique difficile qui ne me le pardonneroit pas ? La vertu est - elle si commune, qu'on ne puisse en parler une heure sans inspirer l'ennui ? Et le récit d'une bonne action trouveroit - il moins de Lecteurs que la liste des meurtres d'une bataille ?

Je ne connois point sur la terre de dignité plus touchante & plus respectable que celle d'un Curé qui va porter une raison saine & un cœur sensible au milieu d'une cinquantaine de chaumières ; y fixe le domicile de sa vie ; adopte ces familles de Laboureurs ; vit & se plaît avec eux comme un père avec ses enfans ; les rassemble à de certains jours réglés pour les entretenir du Dieu qui féconde leur

VIE D'HERVEY. 3

champ , en présence de ses bienfaits dont ils sont entourés ; abaisse à leur portée , & traduit en leur simple langage , les idées trop sublimes ou les principes trop abstraits de la morale & de la religion ; leur apprend à sentir le bonheur facile de leur condition paisible , & à ne point envier les fortunes agitées des villes ; dixme sur la portion des riches la part du pauvre dans la fienne ; goûte leurs fêtes , & rit à leur joie ; les soulage & les console des fléaux qui tombent sur eux ; réjouit pour plusieurs jours la mere de famille , en caressant un moment son jeune enfant ; encourage au travail le jeune homme robuste , en lui montrant son pere décrépit , pour qui le temps de se reposer est venu ; se promene avec le vieillard dans la saison des beaux jours , & lui parle gaîment de la mort sous le vieux arbre qui reverdit encore ; applanit au mourant l'entrée du tombeau , & l'approche doucement de ce terme délabré de ses infirmités & de ses douleurs.

Tel fut l'homme précieux que nous ne connoissons encore qu'à titre d'homme de Lettres ; mais ses talens sont moins rares que son caractere , & parmi ses ouvrages , son chef-d'œuvre c'est sa vie.

Il étoit né au mois de Février 1714 , à Hardingthone , Village voisin de Northampton. Son pere étoit Ministre de la Paroisse de Col-

4 VIE D'HERVEY.

lingtree , & bientôt le fut aussi de Weston-Favel. Après la première éducation qu'il reçut de sa mère , l'École de Northampton développa ses heureuses dispositions pour les langues savantes. Ses progrès furent rapides , mais il fallut s'arrêter. Le Maître d'École avoit un fils dont il vouloit , malgré la nature , faire un savant comme lui ; & ce fils dont l'ame n'avoit point reçu ce ressort qui fait courir seul dans la science , n'avançoit que lentement à force de travail ; & jusqu'à ce qu'il arrivât , le père arrêtoit tout le troupeau.

Il n'est point d'âge comme la première jeunesse pour saisir un ridicule & ressentir vivement une injustice , & elle a bientôt pris son parti pour s'arranger en conséquence. Dès que le jeune *Hervey* se vit retardé dans ses progrès , il ne tendit plus qu'au repos. Son ame dont toute l'activité n'étoit plus employée , s'assoupit sur un travail trop facile. Bientôt le dégoût de l'étude le prit , & cette indolence le suivit à l'Université d'Oxford , où son père l'avoit envoyé à l'âge de 17 ans.

Ses talens , que le défaut d'émulation manqua d'anéantir dès leur naissance , reparurent dès que l'émulation vint réveiller son ardeur. Il en est de certains esprits comme de ces arbustes , qui seuls restent stériles , & ne don-

VIE D'HERVEY. 5

nent des fruits qu'en présence & dans la société d'un autre arbuſte de leur eſpèce. Dès qu'il eut fait connoiſſance avec quelques perſonnes qui ſe diſtinguoient par leur ſcience & par leur piété, *Hervey*, ſentit & retrouva ſon ame. Auſſi-tôt il ſe livre avec paſſion à l'étude, & parcourt avidement toutes ces connoiſſances phyſiques, tous ces phénomènes ſenſibles, les premières amours de la raiſon d'un jeune homme, dont l'ame étrangère & curieufe dans l'univers, ſort par tous ſes ſens pour ſ'informer de ces merveilles brillantes & myſtérieuſes qui meublent ſon ſéjour, & ne rentre chez elle pour ſ'étudier & ſe connoître qu'après ce premier voyage dans l'étendue matérielle. Phyſique, Aſtronomie, ſpectacle de la nature, ſtructure du corps humain, toutes ces ſciences piquèrent ſa curioſité, arrêterent ſes regards, & lui donnerent une ſecouſſe qui lui imprima pour la vie le goût de l'étude.

La Religion qui étoit entrée dans ſon cœur avec l'amour de la ſcience, le ſoumit à elle, & le renferma bientôt dans le cercle de ſes devoirs. L'Hébreu, l'Écriture ſainte, la Théologie, la Morale & les Livres ſacrés, partagerent ſes momens. Dès qu'il eut l'âge, il prit les Ordres, & de ce moment ſes goûts & ſon ame ſe fixerent pour toujours dans ſon état. La littérature profane ne fut plus pour lui

qu'un délassement ou qu'une étude auxiliaire.

Il ne faut plus voir dans *Hervey* que le pere d'une famille nombreuse , qui dans la paix d'une campagne , loin de ces enceintes où l'espèce humaine s'entasse comme des flots , & devient agitée & bruyante comme eux , coule tranquillement ses jours au milieu de ses enfans , & ne connoît que la nature & son Dieu.

Une vie toute consacrée à ces augustes , mais obscures fonctions , n'est guere propre à mener la célébrité , & ce ne sont pas-là les Héros dont l'Histoire se charge d'exagérer les actions & de deviner les sentimens. Le vertueux *Hervey* seroit mort inconnu dans sa Patrie , sans quelques Ouvrages qui attirerent sur lui l'attention de ses compatriotes. Ce sont ses talens qui ont sauvé de l'oubli ses vertus.

Il fut errant de Paroisse en Paroisse , & Vicaire dépendant d'un Curé , espèce de maître qui souvent n'est pas le moins difficile à satisfaire , depuis 1736 jusqu'à la mort de son pere , arrivée en 1752. Pendant ce temps de servitude ecclésiastique , il n'eut d'autre revenu certain que les foibles pensions alimentaires attachées à ces laborieux offices ; & ses amis furent quelquefois obligés , pour les rendre suffisantes , d'y en ajouter une de leurs bienfaits. Mais il avoit un trésor qu'il emportoit toujours avec lui des lieux où il avoit fait quelque séjour : c'étoient les regrets

qui suivent l'homme de bien. Il ne quittoit point un Village pour aller excercer les mêmes fonctions dans un autre , qu'il n'y laisât l'affliction & le deuil. Il y avoit deux ans qu'il étoit dans celui de Biddefort , lorsque la Cure ayant changé de possesseur , le Recteur nouveau le congédia. A cette nouvelle tout le Village s'émut , vint en pleurs solliciter , conjurer le nouveau Curé de leur laisser *Hervey* , offrant tous d'une voix de le décharger de sa subsistance , & de l'entretenir à leurs frais ; tant la vertu a de pouvoir sur les ames les plus grossieres !

Cet état de médiocrité , nom bien opulent pour son revenu , étoit de sa part bien volontaire. Les jeunes Ministres de l'Église , la tête remplie de Résignations & de Cures , travaillent tous les jours pour en sortir. *Hervey* , pour y rester , fuyoit devant la fortune que lui offroit son pere (a)

(a) Dès qu'il fut Prêtre , son pere le pressa mille fois de prendre quelque Vicariat dans le voisinage de Lincoln , afin d'être à portée de conserver la pension qu'il avoit dans ce Collége. Le fils désobéit constamment à cet avis paternel , & répondit toujours qu'il se reprocheroit cette injustice , & qu'il ne devoit pas détenir dans ses mains la subsistance d'un jeune Ecclésiastique qui viendrait le remplacer , & qui pourroit en avoir plus besoin que lui.

Son pere qui réunissoit sur sa tête les deux Bénéfices de Weston - Favel & de Collingtree, vouloit lui transmettre ce double héritage. Dans cette vue , il le retenoit au Collège d'Oxford , & fit tout pour l'engager à prendre le degré de Maître ès Arts , qualité nécessaire pour la réunion des deux Cures. Le fils , dont la conscience délicate veilloit sans cesse contre les surprises de la tendresse paternelle , évita toujours le piège qu'elle lui tendoit. Il sentoit qu'aussi-tôt qu'il ne resteroit plus à vaincre que sa volonté , il pourroit bien être trop foible contre les prieres d'une mere & d'une sœur , & les assauts redoublés de sa famille & de ses amis ; & il se gardoit bien de lever l'obstacle précieux qui défendoit sa vertu. Après une lutte de plusieurs années , son pere mourut avec le regret de n'avoir pu lui faire passer qu'une de ses Cures.

Pourquoi donc le vit - on ensuite les posséder toutes deux ensemble ? Seroit-ce qu'il auroit enfin perdu ce sentiment de justice généreuse qu'éprouve ordinairement un ame sensible & bien née , tant qu'elle est jeune & dans l'âge de la vertu , comme la sève du printemps , a une sorte de surabondance & de luxe , mais qui s'appauvrit & s'use insensiblement à mesure que les besoins de la vie se font sentir , & que le commerce des hommes efface ces scrupules vertueux d'un cœur de vingt ans ?

VIE D'HERVEY.

Non, dès qu'il succéda à son pere dans la Cure de Weston-Favel, il déclara de nouveau à sa famille & à ses amis sa résolution de ne point accepter celle de Collingtree. Elle resta vacante près de six mois, & elle alloit retourner à la nomination de l'Évêque, lorsqu'un jour *Hervey* est tout étonné de trouver dans un paquet qu'il reçoit, toutes les attestations & les pièces nécessaires pour prendre ce degré fatal de Maître ès Arts, adressées à lui par des personnes que pour la plupart il ne connoissoit même pas. Arrivent ensuite la sœur, la mere & les amis, qui l'accablèrent: il fallut céder à tant d'importunités. Il accepte tristement ce second Bénéfice, se promettant en secret, par se consoler, d'expié sa complaisance par l'emploi qu'il feroit de ses revenus: & voilà les peines que lui donna sa fortune (a)!

On avoit remarqué que de ses plus tendres

[a] Lorsqu'il alla trouver l'Évêque de Peterborough pour en recevoir l'Institution canonique: « Je présume, lui dit-il sans rougir, que » votre grandeur sera bien surprise de voir *Her-* » *vey* venir lui demander la permission d'être *Plu-* » *raliste*; mais je peux vous assurer que je ne le » fais que par condescendance pour les prières » de ma sœur & de ma mere, & nullement par » inclination & par goût ».

années , & dans cet âge avide & jaloux , *Hervey* fut exempt de cette avarice , de cet amour de la propriété qui se montre d'ordinaire dans l'enfance , & reparoit dans la vieillesse. On lui prenoit tous ces cadeaux , tout ce qui flatte le plus le goût & les yeux d'un enfant , sans qu'il y fit la moindre attention , sans qu'il donnât le moindre signe d'humeur. C'est de lui qu'on peut dire qu'il étoit né généreux. Aussi personne ne méprisa davantage la possession de l'argent , comme personne n'en fut mieux consacrer l'usage.

Chez lui , la charité ne fut point le mouvement passager d'une aveugle pitié , ni l'effet de cette douleur de l'ame , qui émue & blessée par la vue des maux de son semblable , jette promptement au malheureux le bien que ne peuvent retenir en cet instant ses mains ouvertes de force , & se soulage autant elle-même que l'infortuné qui reçoit ses secours. C'étoit un sentiment durable & raisonné , une vertu habituelle qui porte la reflexion & une sorte d'industrie dans la distriburion de ses actes précieux. L'or qu'il consacroit aux besoins du pauvre , prenoit plus de valeur dans ses mains. Il se chargeoit lui-même de faire les emplettes , ou confioit cette commission à quelqu'un d'intelligent. « Je suis , disoit-il , l'économe que Dieu donne au pauvre , & je dois ménager de mon mieux sa foible

VIE D'HERVEY. 11

» portion ». Mais pour peu qu'une famille dans la peine eût un chef qu'il connût économe & prudent, il lui faisoit parvenir quatre à cinq guinées à la fois, prenant soin surtout qu'il ignorât d'où lui venoit ce secours, « Cache le bien que tu fais, & rougis quand il est découvert » (a), est un compliment que Pope eût pu lui adresser aussi - bien qu'à son ami.

C'étoit l'obliger que de lui nommer des malheureux à secourir. « J'ai donc encore le plaisir », écrivoit - il à un de ses amis en 1751, au sortir d'une maladie qui l'avoit conduit aux portes de la mort, « de voir vos deux lettres sous mes yeux, moi qui m'attendois qu'à présent j'aurois déjà comparu devant le Juge des vivans & des morts. Que de maux & d'adversités vous me révélez ! ô mon cher ami ! que je vous ai d'obligation de me montrer les malheureux ! Dieu veuille me donner le pouvoir de vous prouver ma reconnoissance, comme j'en éprouve le sentiment ! Puissé - je dévouer chaque moment de cette vie qu'il a daigné prolonger, & toutes les forces de ce corps foible qu'il a voulu conserver, au soulagement des iufortunés ! Les frais de ma maladie se-

[a] *Do good by stealth and blush to find it fame.*

» ront considérables ; mais j'espère que mon
 » pere aura la bonté de s'en charger : & alors
 » mes mains ni mes entrailles ne se ferme-
 » ront pas au cri du pauvre ».

Cet Auteur n'écrivoit point pour la gloire, mais pour de l'argent. Tandis que l'Angleterre admiroit & lisoit ses Méditations, lui de sa retraite distribuoit aux pauvres les quatorze mille livres qu'il en retira. Est-il plus noble emploi d'un plus noble salaire ? C'étoit ainsi qu'il dissipoit le revenu de tous ses Ouvrages & celui de ses deux Bénéfices. Malgré son extrême frugalité pour ses dépenses personnelles, c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire que d'atteindre le bout de l'année. « Je veux, » disoit-il, être mort exécuteur testamentaire » Aussi ses fonds se trouverent presque épuisés en même temps que sa vie ; & comme il mourut dans l'hyver, il ordonna qu'on employât le peu qui restoit, à acheter des habits chauds pour couvrir le pauvre dans cette saison rigoureuse.

N'oublions pas de remarquer & de proposer à l'imitation un genre de charité qu'il inventa, & qui étoit bien sage & bien utile au genre humain. La santé est presque le seul bien du misérable ; & quand il la perd, il périroit le plus souvent au milieu des hommes & des arts, sans la nature, qui semble à cet égard faire pour les enfans abandonnés

nés de la fortune , ce qu'elle ne fait point pour les riches. *Hervey* engageoit tous les Médecins qu'il connoissoit , & qui avoient de la science & de l'humanité , à donner , lorsqu'ils passeroient dans les Bourgs ou Villages , leurs avis sur les maladies des pauvres qui leur seroient recommandés par le Curé ou quelqu'autre notable habitant , se chargeant de payer les frais des drogues qu'ils auroient ordonnées , & les acquittant avec autant de joie que s'il eût été le convalescent (*a*).

Il désapprouvoit les Curés qui se méloient de faire eux-même les Médecins. » Que mes » Confreres , disoit-il , donnent aux malheux du pain , du vin , de la biere & des » alimens salutaires ; mais les remedes sont » une chose trop importante & trop délicate , » pour être si légèrement hasardés.

Nos places publiques sont embarrassées de Charlatans , qui levent un impôt journalier

[*a*] Par - là les malades étoient sûrs de la bonté des remedes , que le Médecin voyoit par ses yeux , &c. qui coûtoient moins cher ; l'Apothicaire ne manquant pas de les passer presque au prix coûtant , à la considération du Docteur qui les achetoit lui-même.

sur les douleurs & les infirmités du peuple crédule, & ravissent le Dimanche au misérable artisan la moitié du fruit de son travail de la semaine : nos mains sont remplies à toutes les heures de leurs annonces intéressées. On ne voit guère de Médecin d'une probité & d'une capacité reconnue, appeller autour de lui les malades indigens, pour leur faire don de la santé. Il semble même qu'en général la santé soit un bien aussi négligé des sociétés, qu'elle paroît indifférente pour l'individu, qui, tant qu'il en jouit, n'en sent presque pas le prix. Au milieu des parties de police dont nous admirons l'active & sage économie, combien il en reste d'abandonnées à la mauvaise foi de l'intérêt, & qui ne sont pas moins importantes, ne fussent que celles des alimens, des boissons, & de tout ce qui entretient ou répare la vie des citoyens!

Il reste un beau champ pour l'occupation d'une ou plusieurs sociétés dans le genre de celle que le généreux *Hervey* proposoit dans la lettre suivante.

« Je me suis souvent étonné, que dans ce
 » siècle de l'humanité (car il est certain que
 » le nôtre, malgré tous ces abus, mérite ce
 » nom) dans un siècle où l'on construit des
 » hôpitaux dans toutes les parties du Royau-
 » me, où les ponts & les édifices publics se

» multiplient de toutes parts , où l'on fait des
 » fonds publics pour mille usages charitables,
 » on n'ait pas encore songé à établir une so-
 » ciété qui ait pour objet la réforme des abus.
 » Ce seroit-là une entreprise vraiment loua-
 » ble & souverainement utile. Dieu veuille
 » inspirer ce noble projet au cœur de ceux
 » qui ont pour le remplir l'activité, la bien-
 » veillance & le crédit nécessaires ! Que de
 » biens la Patrie retireroit de pareils établis-
 » semens ! Alors l'orphelin , la veuve & le
 » foible opprimé auroient des amis solides , &
 » toujours prêts à les délivrer de leurs oppres-
 » seurs. Les fonds que la souscription auroit
 » rassemblés , serviroient à défendre leurs
 » droits , & pourroient servir encore à obte-
 » nir du Parlement , des actes dont l'utilité
 » seroit reconnue , ou à arrêter l'effet de ceux
 » qui seroient visiblement injustes ou préjudi-
 » ciables. Mais malheureusement le vieux pro-
 » verbe n'est que trop vrai t *Ce qui est l'affai-*
 » *re de tout le monde , n'est l'affaire de person-*
 » *ne.* Tous les jours nous nous plaignons de
 » nos loix , & il est certain qu'on pourroit les
 » abrégier & les simplifier , au grand avanta-
 » ge de la nation. Tout le monde en con-
 » vient , & vous voyez que notre Parlement
 » ne songe guères à s'en occuper ».

S'il n'eût tenu qu'à son cœur , tout le bien

16 VIE D'HERVEY.

qui se peut faire dans l'univers eût été fait. Toujours il avoit dans la pensée quelque'une de ces idées utiles que nous appellons les rêves sublimes d'un homme de bien. Toujours il en parloit à ses amis dans ses conversations ou dans ses lettres. Travaillant lui-même de tout le pouvoir de ses talens à l'encouragement de la Religion & de la vertu, il dirigeoit vers ce but toutes ses études & toutes ses lectures ; & un trait de bienfaisance que lui offroit l'Histoire, ne manquoit guères de faire éclore dans son ame quelque idée du même genre (a).

(a) Je jettois les yeux l'autre jour (dit-il dans une lettre) sur la vie de Philippe Sidney, qui a composé *l'Arcadie*, sous le règne d'Elizabeth, & j'y trouvai cette anecdote. Ayant été blessé à la cuisse dans une rencontre des Anglois & des Espagnols près de Zutphen en Hollande, & étant dévoré de soif, on parvint à lui trouver une bouteille de liqueur. Comme il alloit boire, un pauvre Soldat, dans un état aussi déplorable que le sien, fut apporté près de lui tout sanglant & tout défiguré, & tournoit ses yeux mourans sur cette bouteille. Sidney le remarque, ôte la bouteille de ses levres, & la donne à ce malheureux, en lui disant : « Mon brave ami, ton be- » soin est encore plus grand que le mien » ----. Lorsque les Chirutgiens vinrent pour lui couper la cuisse : « Vous avez dans vos mains, leur dit- » il, un homme d'un tempéramment natutelle- » ment sensible & délicat, mais qui a reçu de

Avec un si bon cœur & une piété si respectable, *Hervey*, quand il n'eût pas eu les talens, ne pouvoit manquer d'avoir une bouche éloquente. Un tel homme persuadoit avant même d'avoir parlé. Comme l'ambition de prê-

» Dieu le pouvoir de faire & de souffrir ce qu'il
 » n'eût pu faire ni souffrir de lui-même : ainsi ne
 deshonorerez pas votre art par un excès de sensibi-
 lité » ----. Ses dernières paroles furent : « Ché-
 » rissez ma mémoire : ayez soin de mes amis. La
 » fidélité qu'ils ont eue pour moi vous assure que
 » ce sont d'honnêtes gens Mais sur-tout
 » réglez vos penchans & votre volonté sur la pa-
 » role & la volonté de votre Créateur & de vo-
 » tre Sauveur, & contemplez en moi la fin de ce
 » monde & de toutes ses vanités. Je vous garan-
 » tis que ses soldats n'oublierent jamais ces der-
 » nières paroles de leur général mourant. Les
 » malades aussi se souviendroient de ce que leur
 » auroit dit leur Médecin, s'il vouloit leur rap-
 » peler de temps en temps quelques maximes re-
 » ligieuses, & glisser à propos une ou deux sen-
 » tences frappantes d'un air sérieux & persuadé...
 » Je voudrois qu'un Médecin Chrétien étudiât St.
 » Paul en même temps qu'Hypocrate; & que lors-
 » qu'il est consulté sur les maladies du corps, il
 » voulût bien prendre aussi quelque soin des be-
 » soins spirituels de ses malades. Qu'ils feroient de
 » bien, qu'ils donneroient de consolation à leurs
 » malades, sans nuire à leur art, sans descendre
 » de la gravité de leur caractère, & sans faire au-
 » cune perte de temps » !

cher un jour à la Cour n'étoit pas le but qu'il se proposoit, on eût été bien trompé, si on eût attendu d'*Hervey* en Chaire ces harangues académiques & fleuries qui font tant d'honneur à l'Orateur, & si peu d'impression sur les cœurs. A l'exemple de Luther, qui disoit qu'il parloit simplement au simple peuple, & qu'il gardoit l'Hébreu, le Grec & le Latin pour les heures où Mélancton & les autres Savans venoient conférer avec lui, il se dépouilloit de son style élégant, & prenoit le langage le plus familier. Pour se mettre à la portée d'un auditoire de Laboureurs, il faisoit taire l'esprit & la science, & ne laissoit que son cœur parler & s'entretenir avec eux (a).

Il n'avoit point la paresse de ces Curés oisifs, qui rejettent sur des Prêtres gagés la fa-

(a) « Vous me demandez mon avis, écrit - il à un ami, sur l'élegant Sermon que j'entendis l'autre jour. Je pense que c'est une dissertation savante, & nullement un Sermon. A vous dire vrai, je regarde cette pièce comme un monstre. Dieu nous préserve de pareils sermons & de pareils Prédicateurs. C'est une pitié qu'un homme de talent [car l'Auteur en a] affecte de négliger l'Évangile, & de ne faire aucun usage de l'Écriture. Je ne peux voir sans douleur cette manière de prêcher, si profane & si peu chrétienne, s'accréditer tous les jours ».

tigue de prêcher & d'instruire leur troupeau , ne réservant pour eux que l'heureux soin de dépenser noblement les revenus de leur Bénéfice. *Hervey* n'eût cédé à personne l'honneur d'enseigner la vertu à des hommes qu'il aimoit ; & malgré ses infirmités continuelles , tant qu'il lui resta de la voix , ce fut cette voix connue & chérie d'eux qu'ils entendirent. La vérité n'est pas toujours favorablement reçue , parce qu'elle est la vérité ; son succès dépend souvent & de la manière dont elle est annoncée , & de celui qui l'annonce. Les leçons mercenaires d'un inconnu , d'un étranger , ne persuadent point , ne touchent point , comme les conseils familiers d'un père & d'un ami , dont la seule présence inspire la confiance & le plus tendre intérêt.

Bien différent encore de certains Curés , qui fiers du caractère qui les consacre , se font les tyrans grossiers & ridicules de ces âmes simples & timides , querellent en chaire leurs vices & leurs fautes avec une autorité brutale & despotique , & mêlent l'affront & l'injure publique aux douces leçons de l'Évangile , *Hervey* n'abusa jamais du respect qui suivoit sa personne , & de l'ascendant qu'il avoit sur ses Paroissiens. Comme il ne ressentoit d'humeur que contre le vice , ni d'autre passion que celle de faire le bien , c'étoit la conscience , &

non le front, qu'il vouloit faire rougir (a).

Dans ce séjour d'imperfection & d'indulgence mutuelle, dans ce mélange de bien & de mal qui constitue le physique & le moral de l'espece humaine, pour apprécier la bonté des hommes, il faut se contenter de la regle de critique établie pour juger de la bonté des Ouvrages : elle est assez sévère. » C'est un » bon Ouvrage, a dit le Boileau des Latins, » que celui où l'on trouve plus de beautés que » de défauts. « C'est de même un honnête homme, un homme bon, que celui qui a plus de vertus que de vices, ou qui n'a que de vices légers à côté de grandes vertus. Ordinairement ces taches qui déparent un caractère ou grand ou bon, sont en quelque sorte le résultat & le produit de la vertu dominante & remarquable. Ce sont les écarts, les excès, les méprises de cette vertu même, qui lorsqu'elle agit, est sujette à fortir du juste milieu, à pas-

(a) Il avoit une méthode innocente & assez ingénieuse de reprendre ses Paroissiens de leurs fautes journalieres : c'étoit d'en envelopper la satyre dans les questions qu'il faisoit devant eux aux enfans pendant le catéchisme. « est-ce ai- » mer Dieu, leur demandoit-il, que d'aller boi- » re le saint jour du Dimanche, au lieu de ve- » nir à l'Office » ? Non, répondoit naïvement l'enfant, & le coupable présent s'appliquoit la réponse.

fer le but & la ligne délicate où commence le vice opposé. Heureux donc le mortel privilégié, dont la nature ou la raison ont donné à son ame un degré de mouvement vers le bien, si juste & si précis, qu'elle n'est jamais emportée au-delà ; que toujours flexible & maîtresse de son activité, elle fait se renverser en arriere, retenir les rênes de la passion qui l'entraîne, & s'arrêter court aussi-tôt que le mal se présente dans sa direction. Ce fut la trempe heureuse du caractère d'*Hervey*, & c'est un bonheur dont on peut le féliciter, autant peut-être qu'on doit l'en louer.

Hervey menoit sur la terre une vie céleste ; mais son ame, dont la pensée habitoit les cieux, n'oublioit point qu'elle séjournoit avec des hommes imparfaits. Il ne respiroit que la Religion ; il ne parloit, il n'écrivoit que pour l'inspirer aux autres. S'il faisoit des projets, c'étoit pour en répandre l'esprit. S'il composoit des Ouvrages, c'étoit pour la défendre, ou pour la faire aimer. Et cependant de ce feu constant qui embrasoit son cœur, jamais il ne fortit une étincelle de fanatisme. Jamais le zèle de la cause de Dieu ne lui fit oublier ce qu'il devoit aux hommes. Il plaignoit leurs vices & leurs erreurs, sans les en aimer moins. Le Philosophe ne présentoit point à ses yeux les traits d'un incrédule ; il ne disoit point que l'incrédule dût être nécessairement aux yeux de l'Etat un mauvais citoyen.

Si l'abus de la raison ou de l'esprit mettoit au jour une production dangereuse , il disoit tranquillement ce qu'il pensoit , ce qu'il appréhendoit de l'Ouvrage , sans se permettre contre son Auteur infortuné un seul trait de satyre ou d'emportement (a).

Ce n'est pas lui qui enivré des idées d'une perfection extraordinaire , eût dépeuplé les sociétés pour remplir les solitudes. Il ne conseilloit à personne de suivre ces élans passagers de ferveur qui élevent pour un moment la foiblesse humaine , mais la laissent bientôt retom-

(a) « Vous aurez lu sans doute , dit - il à quelqu'un , dans les nouvelles publiques , que notre fameux esprit est mort. N'est-ce pas une chose digne d'être remarquée , qu'il ait été si longtemps avant sa mort privé de ses sens ? & cela dans le temps même où il étoit occupé à composer un Livre pernicieux qu'il devoit , à ce qu'on m'a dit , publier sous ce titre burlesque : *Mémoires du Révérend M. Jephthé Quichotte , Saint errant , le fils véritable & reconnu du fameux Dom Quichotte , Chevalier errant , & l'héritier de toutes les vertus de son pere* ». Le but de cet Ouvrage étoit de se moquer des choses sacrées , & de présenter sous l'idée ridicule de la sainteté errante la plupart des Chrétiens , dont nous réverons le plus l'exemple & la vie. C'eût été une production bien funeste ; & d'après le talent & la réputation d'un génie aussi célèbre que Swift , elle se fût répandue comme l'incendie , & eût fait des ravages inconcevables.

ber de son poids ; & le champ dont les hommes se partagent la culture , & que fécondent l'industrie , le commerce & les arts , lui paroiffoit auffi voifin du Ciel & de l'Etre fuprême , que les retraites ifolées & les déferts sauvages. En un mot , il eft rare de trouver un homme qui ait eu des vertus plus exemptes de défauts , une raifon plus fage , & une piété plus éclairée & plus fociale.

Hervey , qui ne fit que du bien aux hommes , & ne leur demanda jamais rien , pas même la reconnoiffance , le paifible & bienfaifant *Hervey* eut des ennemis ; mais il n'en reconnut aucun. Quand on lui rapportoit une injure ou une calomnie bien atroce & bien absurde inventée contre lui : « Ces gens , répondoit-il , ont l'ame malade & déformée ; il faut les plaindre , & prier Dieu de les guérir. . . . Pourquoi me fâcherois-je contr'eux ? Se fâche-t-on contre un homme qui a le tranfport au cerveau ? » La calomnie choififfoit affez mal , en prenant pour but de fes traits un homme à qui la douleur ne put jamais furprendre un figne d'humeur ni un mouvement d'impatience.

Cette ame fi fenfible & fi douce , qui devoit naturellement être foible contre le fentiment des maux , fut habiter & vivre en paix dans un corps infirme & toujours fouffrant. C'eft ce qui rend encore plus étonnante l'iné-

puisable bonté de son cœur ; car rien ne le dessèche & ne l'endurcit comme le feu dévorant d'une douleur physique & habituelle ; & il faut qu'il soit d'une trempe sublime pour rester sensible aux maux d'autrui , en se roidissant sans cesse contre les siens. *Hervey* conserva toujours ce courage inaltérable & tranquille qui se soumet sans effort à la nécessité , & court encore à ses devoirs sous le fardeau des infirmités avec autant d'alacrité , que l'homme le plus robuste dans un corps sain & dispos. Il n'eut presque point de jeunesse & point d'âge viril. A 30 ans une maladie le transporta tout d'un coup dans la vieillesse (*a*).

» Vous

[*a*] A peine revenu des portes du tombeau , il lui fallut aller ensevelir son frere.

« Lorsque j'ai reçu votre dernière , je ne faisois
 » que reprendre l'usage de ma main , mes forces
 » & mes esprits , & cela bien lentement. Pres-
 » qu'aussi-tôt après arrive un Exprès de Londres ,
 » qui nous annonce que le plus jeune de mes freres
 » étoit à l'extrémité. Les entrailles de mon
 » pere tressaillirent , & son cœur fut navré ; mais
 » les infirmités de l'âge & la pesanteur de son
 » corps l'ont empêché d'entreprendre ce voyage.
 » C'est donc sur moi que cette charge est tombée.
 » Malgré ma langueur & ma foiblesse .
 » il n'y avoit pas moyen de se refuser à ce devoir.
 » Je prends donc la voiture publique , &
 » en deux jours j'arrivai assez heureusement à
 Londres.

» Vous me demandez , écrit - il quelque
 » temps après à un ami , en quel état est ma
 » santé. Vous devez vous souvenir que j'ai
 » plus d'une fois répondu à cette question par
 » le silence ; car je n'aime pas à être toujours
 » sur le ton plaintif , & je ne peux pas dire que

« Londres. Je trouvai mon pauvre frere dans
 « une fièvre des plus violentes. Il avoit auprès
 » de lui deux Médecins des plus habiles ; mais
 « tout leur art & toute leur science ont été des
 » secours impuissans. Pendant long - temps sa ro-
 » buste constitution lutta contre le mal ; mais à la
 » fin il fallut succomber. Après plusieurs jours ,
 » pendant lesquels je ne quittai point son lit , j'eus
 » à remplir la triste tâche de lui fermer les yeux ,
 » & de le céder à la mort.

» O incertitude des choses humaines ! qu'est-
 » ce que la santé , qu'une frêle lueur que le plus
 » léger souffle éteint , & qui expire au milieu de
 » son plus grand éclat ? La force , qu'une tendre
 » fleur qui se flétrit dès qu'elle est épanouie , qui
 » meurt souvent avant de s'ouvrir ? Qui auroit
 » cru que je survivrois à mon frere , & que ce
 » seroit moi qui l'accompagnerois à son tombeau ,
 » moi valétudinaire & languissant , lui plein de
 » vigueur & de vie ? Il étoit dans les circon-
 » stances les plus florissantes , & la prospérité
 » suivoit toutes ses entreprises ; & le voilà rélé-
 » gué dans les ténèbres du tombeau. Il venoit
 » d'épouser une jeune beauté dans la fleur de
 » l'âge ; & l'en voilà séparé pour jamais , & n'ayant
 » d'autre compagnie que les reptiles impurs de la
 » terre.

» ma fanté foit ou rétablie ou meilleure.
 » Votre derniere lettre m'a trouvé dans un état
 » de langueur extrême. Il étoit cinq heures du
 » foir , & je n'avois encore rien écrit , rien fait.
 » J'avois pris un livre amufant pour eflayer de
 » lire , mais j'ai été obligé de le quitter. C'est
 » ainfi que j'emploie ou plutôt que je perds la
 » plûpart de mes heures. . . . La maladie a
 » donné de fi terribles fécouffes à ma foible
 » constitution , que je ne vais plus que com-
 » me un vaisseau qui a perdu tous fes cables , &
 » qui fait eau de toutes parts.

Cependant au milieu de ces langueurs , les fonctions de fon miniftère que fon zele favoit multiplier , ne fuffifoient point à l'étendue de fon courage. Cet athlète infatigable , fans cefle aux prises avec la douleur , tandis qu'il luttoit d'une main contr'elle , conduifoit de l'autre une plume éloquente & favante , qui compofa plusieurs Ouvrages affez confidérables. Les principaux , & ceux qui lui firent cette réputation qu'il ne cherchoit pas , font fes Méditations , & les Entretiens de Théron & d'Aspasio (a).

[a] Le but de cet Ouvrage eft de prouver que Dieu tient tous les événemens dans fa main , & qu'il les arrange pour le plus grand avantage de l'homme. Il le finiffoit dans un temps où il écrivoit à quelqu'un : « Une fauterelle eft un far-

Comme sa vie n'avoit été qu'une mort plus lente, ses deux dernières années ne furent aussi qu'une longue agonie. Il étoit poursuivi d'une toux si violente & si opiniâtre, que, suivant son expression, ses jours & ses nuits n'étoient plus que fatigue & douleur. Il faut que la santé de l'ame supplée à celle du corps; que les consolations d'une conscience sans remords, & le plaisir de faire du bien, soient un baume puissant qui répare l'épuisement de la nature, & prolonge la vie. Car il y avoit déjà six mois que cette maladie, qui depuis douze ans le traînoit lentement vers le terme, hâtant enfin ses progrès, menoit plus rapidement sa victime à la mort; & cependant *Hervey* continuoit toujours de remplir la plus grande partie de ses pénibles fonctions. Il prêchoit même encore, comme on le voit par la lettre que je

» deau pour moi; la moindre haleine d'un vent
 » plus frais me glace & me met au lit; & avec ces
 » accidens, une indisposition continuelle & des
 » langueurs inconcevables me poursuivent & me
 » minent tous les jours. Aujourd'hui pend une
 » joue enflée sur la lettre que je vous écris, pour
 » avoir pris l'air hier dans ma chaise, & rencon-
 » tré une atmosphère un peu plus froide que celle
 » à laquelle j'étois accoutumé depuis quelques se-
 » maines. Je vais pourtant essayer de vous tracer
 » d'une main foible & découragée une esquisse
 » du plan de mon nouvel Ouvrage.

vais transcrire. Je continue d'offrir ainsi l'expression simple & précieuse de l'homme qui souffre & dépose sans apprêt ses sentimens dans le sein d'un ami.

» Je souffre toujours, dit-il ; toujours je me
 » plains de mon pauvre corps ; mais je me ré-
 » signe de plus en plus à la volonté de mon
 » Dieu. Si vous êtes sensible à l'honneur de
 » l'Évangile , faites votre possible , je vous
 » prie , pour ôter à ces personnes lettrées que
 » vous m'annoncez , l'idée de venir m'enten-
 » dre prêcher demain. Mes forces & mon es-
 » prit s'affoiblissent de plus en plus : ma toux
 » revient souvent me visiter : peut-être me se-
 » ra-t-il impossible d'énoncer une parole. C'est
 » m'exposer au ridicule , que de m'amener un
 » auditoire savant dans des circonstances aussi
 » fâcheuses : c'est risquer peut - être de leur
 » donner une idée peu avantageuse des vérités
 » que je leur débiterois si mal. Mon imagina-
 » tion est éteinte ; je sens que mes Sermons
 » sont insipides , & ma voix sans vigueur.
 » Pourquoi donc vouloir exposer mon état
 » honteux aux yeux des gens qui ont de la
 » science & du goût ? Mes pauvres payfans
 » m'aiment tendrement , & voilà pourquoi ils
 » supportent avec complaisance mes infirmi-
 » tés (a).

(a) Le scélérat , comme l'infortuné , s'adres-

Lorsqu'il n'eut plus la force de sortir , de visiter ses Paroissiens , & d'aller à son ordinaire de cabane en cabane , soulageant leurs besoins , consolant leurs peines , & les exhortant à la patience & à la vertu , il les invitoit à venir chez lui. Ils y venoient , & là assis au mi-

soit avec confiance à cet homme de bien , pour en recevoir quelques consolation. Vers le mois de Juillet 1755 , deux malfaiteurs qui étoient sur le point de sortir des prisons de Northampton pour aller au supplice , lui écrivirent pour le prier de venir les assister dans cet affreux passage , & leur montrer quelque espérance au-delà de l'échafaud. *Hervey* languissant ne pouvoit plus sortir. Voici la lettre pathétique & consolante qu'il écrivit à ces vrais malheureux.

» Mes pauvres confreres pécheurs ,

» Sur la lettre que j'ai reçue de vous , j'aurois
 » été sur le champ vous visiter , si ma santé n'é-
 » toit pas délabrée , & mes esprits si excessive-
 » ment délicats & foibles , que je ne pourrois
 » supporter la vue de votre cachot , de vos chaî-
 » nes & de votre sort déplorable : c'est même tout
 » ce que je peux faire que de pouvoir envisager
 » de la pensée les approches de votre supplice. Ne
 » pouvant donc vous voir moi même , je vous
 » envoie ces lignes , auxquelles j'espère que vous
 » ferez attention , & je prie le Dieu des miséri-
 » cordes de les bénir & de les féconder de sa
 » grace.

» Vous êtes déjà condamnés à un Tribunal de

lieu d'eux, dans ses pieuses conversations, il déplorait sans affectation & d'un regret sincère, l'impuissance où il étoit réduit de leur porter

» de la terre : vous l'êtes aussi par les loix de Dieu.
 » Si chaque transgression des loix divines vous
 » attire une malédiction , qu'elle multitude de
 » malédictions sont donc prêtes à tomber sur vos
 » âmes malheureuses ! Si ç'a été pour vous un
 » moment effroyable que celui où vos oreilles
 » ont entendu un Juge mortel vous condamner
 » à être pendus jusqu'à ce que la mort s'ensuive ,
 » combien il sera plus épouvantable encore d'en-
 » tendre le Juge tout - puissant vous prononcer
 » cet arrêt irrévocable : Eloignez - vous de moi ,
 » maudits , & allez dans les flammes éternelles
 » que vous à préparé ma vengeance. Vous n'au-
 » riez commis qu'un seul crime , que ce seroit là
 » votre sort. Que sa certitude est donc affreuse,
 » après la multitude de crimes dont votre conf-
 » science vous accuse ! Vous êtes sur le point de
 » subir le dernier supplice , & vous avez encore
 » à attendre la vengeance de l'Être suprême. Il
 » est dit dans l'Écriture : La colère de Dieu se dé-
 » ploie du haut des cieux sur toutes les iniquités
 » des hommes. Si elle n'épargne pas les fautes
 » ordinaires , comment n'éclatera - t - elle pas
 » contre vos forfaits , qui sont de l'espèce la plus
 » horrible & la plus abominable ? La colère d'un
 » Dieu ! Qui peut en connoître le poids & l'éten-
 » due ! A sa voix seule les rochers se fondent &
 » s'écoulent comme une cire , la terre s'ébranle
 » jusqu'à ses fondemens , & les colonnes des
 » cieux tremblent & chancellent. Vous donc ,
 » comment soutiendrez - vous la fureur & la sé-

lui-même ses leçons & ses secours. Il se comparoit à un soldat invalide privé de ses forces & de ses membres , à qui il ne reste plus que la respiration , le cœur & la voix.

» vérité de sa vengeance ? & cela , non pas un
 » jour , non pas un mois , non pas une année ,
 » mais pendant l'espace d'une éternité ! Que vous
 » est - il donc possible de faire dans votre affreu-
 » se position ? Quelles sont vos ressources ?
 » Vous auriez mille vies à donner , qu'elles ne
 » suffiroient pas pour expier une seule de vos of-
 » fenses . . . Hélas ! mes amis , vous êtes perdus ,
 » absolument perdus , & perdus sans retour. Puif-
 » se le Dieu tout - puissant vous faire sentir tou-
 » te l'horreur de votre situation , vous faire
 » voir que vos pieds posent sur le bord d'un aby-
 » me inconnu , d'où , une fois tombés , vous ne
 » vous releverez jamais ! Mais quoi , direz-vous ,
 » est - ce qu'il ne reste plus d'espoir ? Les portes
 » des cieus nous sont - elles fermées , sans qu'il
 » soit possible de les rouvrir jamais ? Au milieu
 » de cet océan de feux , n'est - il pas un roseau
 » où puisse s'attacher l'espérance ? Oui , mes
 » pauvres confreres pécheurs , il reste encore
 » un arbre de vie , un appui solide qui peut
 » vous sauver , si Dieu daigne vous donner le
 » moyen & la force de l'atteindre & de le fai-
 » sir. Oh ! demandez cette grâce à sa clémén-
 » ce , & priez - la d'accompagner des influences
 » de sa grace ce que vous allez lire.

» Ce sont des pécheurs comme vous que le
 » Fils de Dieu a résolu de secourir & de sauver.
 » C'est dans ce dessein qu'il est venu sur la terre ,
 » qu'il s'est fait homme , qu'il a subi la mort la
 » plus ignominieuse , la plus cruelle , bien plus

Enfin l'homme de bien a rempli sa carrière, & il n'a plus qu'à achever de mourir. Au commencement d'Octobre 1758 sa maladie augmenta encore ; elle devint terrible au mois

» cruelle & bien plus infame que celle qui vous
 » attend dans quelques heures. Voilà la porte
 » qui est encore ouverte pour vous à l'espéran-
 » ce. Il a porté vos iniquités ; il s'est chargé de
 » la colere de son Pere ; il vous a mérité le par-
 » don de vos crimes. N'êtes - vous pas prêts à
 » vous écrier : O bienfaisant Sauveur ! s'il nous
 » étoit possible d'obtenir une part dans les mé-
 » rites de sa mort , nous donnerions mille uni-
 » vers. Mes amis , pour ce bien inappréciable ,
 » il ne vous demande ni univers ni argent : il ne
 » vous demande rien. Il a dit qu'il étoit venu
 » mourir pour le méchant , pour l'injuste , qu'il
 » est venu sauver ce qui étoit perdu. N'êtes-
 » vous pas des méchans , des hommes injustes ,
 » des créatures perdues ? Hé bien , c'est pour
 » vous qu'il est mort. . . . Mais , direz - vous ,
 » pouvons - nous espérer qu'il nous accorde ce
 » bienfait inconcevable ? Ecoutez ce qu'il dit lui-
 » même : Celui qui vient à moi , je ne le rejette-
 » rai point , quels que soient ses crimes ; qu'il
 » vienne seulement comme une pauvre créature
 » abandonnée & sans ressource , & il me trou-
 » vera toujours prêt à le secourir. Il fait plus ,
 » il vous invite lui - même à implorer sa bonté.
 » Venez , dit - il , venez , vous qui êtes chargés
 » du poids insupportable de vos miseres & de vos
 » péchés , & je vous soulagerai. . . . Allez trou-
 » ver un Grand de la terre , allez - le prier qu'il

de Décembre suivant. Un Dimanche au soir,
après la Priere qu'il avoit coutume de faire

» s'intéresse en votre faveur , il ne daignera pas
» seulement faire attention à vous ; il rougira
» d'entendre prononcer votre nom chez lui. Mais
» votre cher & tendre Sauveur vous invite lui-
» même à vous présenter à lui , & vous assure
» qu'il ne vout hait point , qu'il ne vous rebu-
» tera point. Peut-être que ce grand de la terre
» ne peut pas s'intéresser à vous ; il ne le doit pas,
» les loix l'en empêchent. Mais il n'en est pas de
» même de J. C. Il peut , il veut vous sauver , il
» en a le droit , & il a donné pour votre salut
» un prix infini.

» Il ne doit donc plus rester qu'un seul desir
» dans vos ames ; c'est de prier Dieu sans cesse
» qu'il vous donne la force de vous présenter à
» J. C. de vous confier en lui , de vous attacher
» à lui : & alors , quoique vous ayez mérité de
» périr , vous ne périrez point , vous aurez
» autant de raison d'espérer le salut , que j'en
» pourrai avoir moi-même , quand je quitterai
» la vie. Lorsque je comparoîtrai devant le tri-
» bunal du Juge suprême , quelle sera ma défen-
» se , quel sera mon espoir ! Je n'en ai point d'au-
» tre que J. C. Voilà toute ma ressource , & cette
» ressource vous est ouverte comme à

Votre ami & confrere pécheur , HERVEY.

P. S. » Je vais demander à Dieu de bénir ce
» que je viens de vous écrire ; & puisque je ne
» peux vous aider de ma présence , je vous ac-
» compagnerai de mes prieres.

dans son domestique, il parut comme arrêté par le messager de la mort, & sa sœur eut bien de la peine à lui faire monter l'escalier de sa chambre, d'où il ne sortit plus que dans un cercueil.

» Je suis maintenant réduit à la foiblesse
 » d'un enfant, écrit-il alors à un de ses amis,
 » & abandonné de mon Médecin; j'ai peine
 » à croire que je vive jusqu'à Noël prochain.
 » Mon ami, non, vous ne pouvez concevoir à
 » quel point tous les ressorts de ma vie sont
 » relâchés, & se relâchent de plus en plus. Je
 » passe maintenant presque tout mon temps à
 » lire & à prier sur ma Bible. Ma grande con-
 » solation encore est de répéter ces vers du
 » Docteur Young dans sa quatrième Nuit, si
 » propre à ranimer l'espérance dans mon cœur.
 « *Si, lassé de mes vices, je les expie par un*
 » *repentir sincère, Dieu écrit mon nom dans les*
 » *cieux avec cette lance sacrée qui perça son*
 » *flanc, se teignit de son sang, & ouvrit dans*
 » *sa plaie une source où le genre humain puise*
 » *la force & le courage de combattre le crime.*
 » *C'est cette idée qui seule peut rassurer l'homme*
 » *contre la crainte de la mort* *.

Young, qui en ce temps-là vivoit encore, eût pu venir admirer le courage & la tranquille

* Quatrième Nuit, page 135.

réfignation de l'homme vertueux qui avoit tant admiré ses Nuits ; il eût pu prendre *Hervey* aussi-bien que *Philandre* pour le juste mourant dont il nous a tracé le tableau. Ce fut de son lit de mort qu'*Hervey* écrivit cette réponse vraiment sublime, à la lettre d'un de ses amis, qui à quelques lieues de lui, étoit aussi giffant sur le sien (a).

[a] Je crois que c'étoit M. Boyse, Auteur d'un Poëme estimable, intitulé *la Divinité*, & qui avoit écrit à *Hervey* la lettre suivante :

» Je vous remercie bien sincerement de vos ten-
 » dres avis ; ils me prouvent combien votre cœur
 » est généreux , & combien vous vous intéressez
 » à mon vrai bonheur. Je bénis Dieu de ce que la
 » plus grande partie de l'ouvrage est fait , & de
 » ce que du moins je n'ai pas partagé la plus
 » grande folie que je connoisse parmi les hom-
 » mes , celle de se fier au repentir du lit de la
 » mort. . . . Je ne prétends pas justifier ma con-
 » duite , & je n'oublierai jamais l'état déplorable
 » où j'étois. Les folies de ma jeunesse m'ont four-
 » ni une ample matiere de réflexions pour mes
 » dernieres années ; & comme il y a déjà du temps
 » que je me suis retranché du monde , & en quel-
 » que sorte enseveli moi - même , j'ai tâché d'em-
 » ployer ce temps à gémir sur mes erreurs pas-
 » sées , & à suivre un cours de vie qui n'offensât
 » ni Dieu ni les hommes. J'ai appris à me confier
 » à Dieu, à le bénir de ses corrections paternel-
 » les qui ont été bien plus douces que je ne le
 » méritois. C'est lui qui m'a ouvert les yeux, qui
 » m'a fait sentir sa bonté sans bornes , & mon ex-

« Mon cher ami , vous vous sentez donc
 » bien foible ? La maladie est donc dans votre
 » chambre , & la mort à votre porte ? Eh
 » bien , venez affeyons-nous tous deux sur le
 » bord de la tombe , les yeux attachés sur l'é-
 » ternité , & encourageons-nous l'un l'autre à
 » franchir

„ cès d'ingratitude ; & je peux lui dire comme
 „ l'Enfant prodigue : *Mon pere , j'ai péché contre le*
 „ *Ciel & contre toi , & je ne suis pas digne d'être ap-*
 „ *pellé ton fils.*

„ Ma santé est dans l'état le plus abandonné ;
 „ s'il me reste encore quelque espérance de me ré-
 „ tablir , & elle est bien foible , je l'attends de la
 „ chaleur & de l'air de la campagne. Je rends gra-
 „ ce à Dieu de ce que je suis absolument résigné
 „ à sa volonté sainte. J'ai assez vu des vanités &
 „ des folies de la terre , & je fais assez que ses
 „ biens sont incapables de satisfaire les désirs d'une
 „ ame immortelle. Je suis convaincu de toute ma
 „ misere & de mon néant , & je n'ai d'espérance
 „ que dans le Rédempteur , qui est venu mourir
 „ pour sauver les pécheurs. Voilà le rocher où
 „ je m'attache , pour me rassurer contre l'éternité
 „ qui s'avance.

„ Puissiez-vous , Monsieur , goûter long-temps
 „ les vrais & solides plaisirs qui suivent la prati-
 „ que de la Religion & de la vertu ! Puissiez-vous ,
 „ par votre exemple persuasif , ramener encore
 „ plus d'un pécheur au bien ! Tels sont les vœux
 „ sinceres de vrtre , &c. BOYSE.

M. Boyse mourut peu de jours après cette
 lettre.

» franchir ce terrible passage. Mon cher ami,
 » j'ai autant besoin de consolation que vous,
 » & je pourrois peut-être descendre aussi-tôt
 » que vous dans le tombeau . . . J'ai reçu
 » votre précieuse lettre à temps ; mais un
 » instant après j'ai été saisi d'une douleur si
 » violente , que la nouvelle qui couroit dé-
 » ja de bouche en bouche , étoit : *Hervey*
 » *est mort*. Oui certes , j'ai été bien près de
 » la mort , & le Dieu tout-puissant fait que
 » je n'en suis pas encore bien loin.

Hervey sentoit que sa fin n'étoit pas bien éloignée. La toux redoublant ses secouffes , achevoit de miner les ruines de son foible corps. Le sommeil l'avoit abandonné : il ne pouvoit plus supporter le lit. L'épuisement de ses forces , & la maigreur de son corps étoient extrêmes. Ses os étoient si nuds & si sensibles , qu'on ne pouvoit les toucher sans lui faire douleur. Envain il essaya d'anéantir pour quelques heures ces sensations cruelles dans ces positions que la nature par pitié offre à l'homme souffrant , pour l'assoupir sur la roue de la douleur. Son tempérament ne pouvoit s'accommoder de l'opium , & il falloit veiller dans les tortures.

Dans cet état déplorable , *Hervey* s'occupoit encore des hommes , & se reprochoit de ne leur avoir pas fait tout le bien qu'il leur auroit pu faire. » Q , disoit-il à son Vicaire

dans les heures qu'il passoit à côté de son lit ,
 » ô mon ami , je n'ai pas visité mes pauvres Pa-
 » roissiens aussi souvent que j'aurois dû ; je n'ai
 » pas saisi toutes les occasions de leur parler
 » de Dieu & de la vertu. « Et il versoit des lar-
 mes. » Ne croyez pas , ajouta-t-il aussi-tôt,
 » que j'appréhende de mourir ; je vous pro-
 » teste que je ne crains point la mort , & j'ai
 » besoin de sortir de ce monde.

Le 19 Décembre , ses douleurs diminue-
 rent , & il tomba dans une heureuse léthar-
 gie. Le lendemain le Docteur Stonhouse son
 ami vint le voir ; & comme il parloit de la va-
 nité des honneurs du monde pour un être im-
 mortel , de l'inutilité des richesses pour le mé-
 chant qui meurt , & des consolations dont jouit
 un homme de bien à ses derniers instans ,
 conversation bien naturelle autour du lit d'*Her-
 vey* : » Vous avez raison , reprit-il ; vous avez
 » bien raison , Docteur. Nos vrais trésors ne
 » sont point ici bas. Que me serviroit-il en ce
 » moment , d'être Archevêque de Cantorbery ?
 » L'Évangile & le Ciel me sont ouverts , à moi
 » qui ne suis qu'un pauvre Curé de Village ,
 » comme à son Eminence. Dieu ne fait point
 » de différence entre nous deux.

Le jour qui précéda sa mort , il voulut
 faire quelques pas dans sa chambre , mais il
 alloit tomber , sans sa sœur , qui voyant son
 extrême foiblesse , le suivoit du corps & des

yeux, courut promptement à lui, & reçut dans ses bras son frere évanoui, & en apparence mort : car on fut long-temps sans lui trouver de pouls. Lorsqu'il revint, son frere G. Hervey, qui étoit venu de Londres pour le voir, lui dit : » Nous vous avons cru mort. » J'aurois souhaité, répondit-il, que vous eussiez cru vrai. « En effet, ce qui lui restoit de vie ne valoit pas un desir de la conserver. Mais il sembla que la mort se plût à le plonger à plusieurs reprises dans la nuit de ses ombres, pour l'en retirer autant de fois, & le reporter encore un instant aux portes de la vie. *Hervey* rouvrant ses yeux à la lumiere, avoit le calme & la tranquillité d'un homme qui a essayé le tombeau.

Le matin du jour de Noel, son Vicaire vint le voir. *Hervey* leva la tête & ouvrit les yeux pour voir qui entroit; & l'ayant reconnu, il lui dit : » M. je ne peux plus vous parler. « Il se plaignit tout le jour de sentir en lui-même un violent combat intérieur, mettant la main sur sa poitrine, & disant : » Ah ! vous ne savez pas quel combat il se livre là. « Pendant tout ce temps il tint ses yeux levés vers le Ciel, les mains jointes, & répéta deux ou trois fois : » Quand ce grand combat sera fini, » alors.... « Mais il ne put achever, & ne parla plus depuis. Sans doute il vouloit dire : » Alors je me reposerai.

Le Docteur Stonhouse revint environ trois heures avant qu'il expirât. Comme il faisoit des efforts pénibles pour lui parler encore, le Docteur qui le voyoit sur le point de subir les dernières convulsions de l'agonie, lui dit :
 » Ménagez-vous, mon ami ; ne vous fatiguez
 » plus à parler. --- Je vous entends, Docteur ;
 » vous me dites par-là que je n'ai plus que
 » quelques instans à vivre : oh ! laissez-moi les
 » employer à adorer mon Dieu. « Et il se mit
 alors à réciter quelques versets analogues à sa
 situation. » La mort, ajouta-t-il, est un des
 » trésors du Chrétien ; elle va me délivrer de
 » toutes ces infirmités dont vous me voyez
 » accablé : bientôt Dieu va me donner congé
 » de ce corps douloureux. O mort ! fois la
 » bien venue.

Le Docteur lui fit ses derniers adieux ; & *Hervey* lui marqua sa vive reconnoissance de tous les soins qu'il avoit pris de lui, quoique ses remèdes n'eussent pas réussi. Alors il garda quelques momens le silence ; & après s'étant fait soulever un peu dans son fauteuil, il dit de l'air le plus calme & le plus serein : » Sei-
 » gneur, c'est à présent que tu permets à ton
 » serviteur de partir en paix. « Et la tête appuyée sur un des bras de son fauteuil, sans soupir, sans gémissement, & sans aucun signe de la plus légère émotion ; il ferma ses yeux l'après-midi du jour de Noël. Ainsi s'éteignit

de bonne foi tenir dans mes mains un chef-d'œuvre supérieur aux *Nuits d'Young*. Celles-ci n'en étoient qu'à la quatrième lorsque je les traduisis ; & en jugeant de la bonté des deux Ouvrages sur la comparaison de leur débit, l'avantage étoit évidemment du côté d'*Hervey*. Ce fut avec cette prévention si naturelle que je me mis à parcourir les deux volumes de ses *Méditations*. Mais malheureusement la lecture m'eut bientôt détrompé, & je reconnus que le grand nombre des éditions est encore une règle bien incertaine pour apprécier le mérite réel d'un Ouvrage, & qu'il est mille hasards dans la réputation & les succès.

Au lieu du génie original que j'attendois, je ne trouvai trop souvent qu'un imitateur d'*Young* assez foible, qui rampoit sur ses idées, & redisoit en longue prose une morale que l'Auteur des *Nuits* avoit parée de tout l'éclat de la poésie & de toutes les richesses de l'expression. Je fus même étonné d'abord des plagiat multipliés que je rencontrais ; mais ma surprise cessa, lorsque j'eus reconnu qu'*Hervey* ne prétendoit pas dissimuler ses larcins ; qu'il inféroit de temps en temps plusieurs vers des *Nuits*, & qu'il déclaroit par-tout son admiration pour le Poëme de son confrere.

» Je suis fier, dit-il dans un endroit, de tous
 » ces emprunts que je fais des *Nuits*. L'éner-
 » gie du style, la sublimité des sentimens, &

» la plus haute poésie , ne font pas encore tout
 » ce que j'y admire ; j'admire aussi cette flam-
 » me soutenue de religion & de piété qui brûle
 » dans tous les vers. L'Auteur de ce chef-
 » d'œuvre a le bonheur singulier d'avoir donné
 » à son style & à ses images toute la noblesse
 » & toute l'élevation des plus grandes vérités
 » du Christianisme. Je ne lis jamais cette ad-
 » mirable pièce (il parle ici de la qua-
 » trième *Nuit*) que je ne sois prêt à m'écrier ;
 « *Tecum vivere amem , tecum obeam libens.*

Je compris donc alors , ce que sa vie prou-
 ve assez , que le grand but d'*Hervey* en écri-
 vant n'étoit pas la réputation , & qu'il com-
 posa ses *Méditations* plutôt pour l'intérêt de
 la Religion & de la piété , que pour celui
 de sa gloire. C'est encore dans cette vue
 qu'il a chargé son Ouvrage de passages de
 l'Écriture sainte : on en trouve presque au-
 tant dans une seule page que quelques Préd-
 icateurs en mettent aujourd'hui dans tout
 un Sermon. Nous possédons chez nous as-
 sez de livres édifiants & pieux , sans avoir
 besoin d'en emprunter des Nations Protec-
 tantes ; & si l'Ouvrage n'eût eu que ce mé-
 rite , il n'eût pas rempli mon objet.

Mais si je n'ai pas retrouvé dans l'imita-
 teur d'*Young* tout le génie & le feu de son
 modèle , il s'en faut bien qu'il fût dénué d'i-
 magination , de sentiment , & même d'éner-

gie. Ses *Tombeaux* respirent une sensibilité douce qui vous pénètre & vous attendrit par degrés. De temps en temps il lui échappe des mouvemens & des traits sublimes. Plus généralement, c'est un charme invisible & naturel qui attire l'ame du Lecteur à la suite de la sienne. Toujours à votre portée, il a l'air de s'entretenir familièrement avec vous d'objets touchans qui intéressent également l'un & l'autre. Dans la variété de ces *Tombeaux*, dont il reprend l'histoire, & vous offre le tableau pathétique, c'est un ami pénétré de votre douleur qui vous remene, en vous consolant, à la tombe de ceux qui vous étoient chers, fait repasser votre ame sur tous les sentimens qui l'ont déchirée, & acheve ainsi d'épuiser doucement ce qui vous restoit de larmes, pour vous affermir dans une tranquillité religieuse & durable. Comment n'intéresseroit-il pas les Lecteurs qui ont une ame tendre & sensible? » Qui de nous, en effet, comme il le dit dans sa préface, n'a pas quelque parent, quelque ami chéri dans le tombeau? Qui refusera de retourner revoir un moment les tristes lieux où il enterra leurs cendres & son cœur, & reconnoître la place où il doit un jour se rendre lui-même? Aussi je crois pouvoir lui répondre des larmes de plus d'une mere, de plus d'un fils, de plus d'un ami,

qui en lisant ses *Méditations*, croiront entendre un parent de leur famille, un ami commun, les entretenir des circonstances d'une mort dont ils ne font pas encore consolés, & leur rappeler avec attendrissement un objet toujours cher à leur souvenir : & peut-être qu'une des principales raisons du grand succès de l'ouvrage en Angleterre, furent ces récits touchans, ces peintures pathétiques d'un intérêt commun pour des Lecteurs mortels, jointes à l'élégance de son style, à la beauté de sa prose harmonieuse & poétique.

On trouvera que j'ai beaucoup abrégé les *Tombeaux*, si on en juge sur l'original, ou même sur une traduction qui a précédé la mienne. Je suis loin de vouloir rabaisser son mérite; mais je ne l'ai point imitée dans les emprunts qu'elle a faits des *Nuits*, dans les morceaux qu'elle a ajoutés d'imagination, & dans les longueurs qu'elle a laissé subsister. A quoi bon réimprimer de nouveau un nombre de lieux communs bien mieux exprimés dans *Young*; de passages dévots dont l'équivalent se trouve dans nos livres de piété, ou une foule de citations de la Bible, suivies d'une paraphrase ou d'un commentaire qui ne fait que les affoiblir? Il faut souvent rendre aux Anglois le service de châtier leur abondance : les pertes les enrichissent,
&

& la traduction devient quelquefois pour leurs Ouvrages un miroir qui recueille & concentre dans un foyer brûlant mille traits de lumière, qui auparavant dispersés & enveloppés de nuages, restoient sans chaleur & sans effet. J'ai donc resserré dans un espace plus étroit la substance des moralités & des longues réflexions qui sui ent chaque *Tombeau*, en supprimant ce qui ne m'offroit rien de neuf ou d'éloquent, ni dans l'idée, ni dans l'expression, ni dans le tour. Peut-être même que les personnes d'un goût exact m'accuseront encore de n'avoir pas été assez sévère; mais je ne devois pas non-plus détruire le plan de l'original, & anéantir en entier des réflexions qui sont le but principal de l'Auteur, & qui dans la suite de ses tableaux peuvent servir de liaisons ou de repos. En un mot, je donne ici des *Tombeaux* ce qui m'a paru appartenir davantage à *Hervey*; & si je ne me trompe, j'espère que ce morceau ne déplaira pas.

J'ai ajouté à la fin deux de ses lettres que j'ai choisies dans le recueil qu'on en a fait, & qui respirent le même esprit, mais qui roulent sur des objets plus rians & moins sombres; une troisième, qui dut faire frémir sa sœur lorsqu'elle la lut, & qui prouve combien l'idée de la mort étoit familière à *Hervey*, & l'habitude où il étoit d'en en-

retenir tous ceux qui l'intéressoient ; enfin un essai de méditation, composé par une jeune Angloise, que la lecture de ses écrits avoit inspirée.

Le même Ouvrage offroit encore d'autres méditations sur un *jardin de fleurs*, sur la *nuit*, sur un *ciel étoilé*, sur l'*hyver* ; &c. Comme il s'est trouvé que M. Peyron les avoit traduites & cédées au même Libraire, elles formeront une seconde Partie à la suite des Tombeaux.





LES
T O M B E A U X
D' H E R V E Y .

Plurima mortis imago. (Virg.)

JE voyageois sans affaires dans la Province de Cornouaille: ma route mē conduisit dans un de ses Villages les plus peuplés, & je m'y arrêtai.

Il est dans la vie certains jours où l'homme se sent plus de penchant pour méditer que pour agir. Nous étions dans la saison de l'automne, saison qui excite à la rêverie, & qui plus que les autres verse dans les ames sensibles les pensées & la douce mélancolie. La beauté extérieure de l'Eglise avoit attiré mes regards: cette disposition de mon ame y porta mes pas.

Ses portes , comme celles des cieux , étoient ouvertes à tout le monde , & ne refusoient personne. J'entre , & bientôt sous ces voûtes sacrées , dans leur paix profonde , mon ame se remplit d'une foule de pensées sérieuses , & teintes d'une tristesse qui avoit sa douceur : je me plongeai dans la méditation.

Son vaisseau étoit antique Que de siècles écoulés depuis que les mains qui l'ont bâti font en poussière ! Il s'élevoit au milieu d'un cimetière vaste , isolé , loin du tumulte & du bruit. L'édifice étoit spacieux & d'une belle structure : tout son ensemble respiroit une noble simplicité. Un rang de colonnes régulières partageoit sa longueur , & soutenoit sa voûte avec majesté. La lumière affoiblie dans son passage , n'introduisoit qu'un jour sombre qui donnoit aux objets un air plus grave & plus sérieux. Le silence , la solitude du lieu , en redoubloient la sainte horreur , & rendoient son aspect plus solennel & plus auguste. Une terreur religieuse s'emparoit insensiblement de mon ame. A mesure que j'avançois morne & pensif dans sa profondeur , je sentois dans mon cœur toutes mes passions se calmer & s'éteindre ; je voyois les riantes images du monde s'effacer de ma mémoire , comme les songes à l'instant du réveil.

Je me prosterne , j'adore l'éternelle Majesté qui remplit le trône des Cieux , & que ne

peut enfermer l'enceinte des Temples que nos foibles mains élevent sur la Terre . . . Je levai les yeux : mes regards tomberent sur une inscription que grava sans doute l'Architecte , qui satisfait d'avoir conduit son ouvrage à la perfection , en exprima sur la pierre sa reconnaissance.

Oh ! que la reconnoissance est estimable , sur-tout quand elle a pour objet le Bienfaiteur suprême ! c'est le sentiment le plus pur qui puisse entrer dans le cœur de l'homme ; c'est le principe le plus noble qu'il puisse donner à ses actions. Le repentir suppose le crime , la priere marque l'impuissance ; mais la reconnoissance est une vertu désintéressée , généreuse , céleste. Oui , ce sentiment sublime est le seul qui suive l'homme dans les Cieux , où il n'y a plus ni pardon ni graces à demander (a).



Un objet plus sérieux s'empara bientôt de toute mon attention. J'apperçois le pavé du Temple couvert d'un bout à l'autre de carac-

(a) Ici étoit une longue digression sur le Temple de Salomon , que j'ai supprimée. *Hervey* étoit très-savant ; il a trop mis d'étudiction dans un Ouvrage où il devoit toujours parler à l'imagination & au cœur.

54 LES TOMBEAUX.

teres & d'épithaphes pressées. Je crus voir en ce moment déployé devant moi le terrible rouleau d'Ezéchiél, dont les pages lugubres ne renfermoient que deuil, lamentations & malheurs. Ces fatales écritures importunoient mes yeux, & sembloient les solliciter de lire leur muet langage.... Eh! que veulent-ils m'apprendre, ces tristes interprètes? Hélas! ils veulent me dire que sous leur étroite surface furent déposées quelques portions d'argile, qui maintenant insensible, mais autrefois animée, eut le mouvement, la vie & la parole. » Nous sommes chargées, me disent-elles, d'en conserver les noms. Sans nous, sans cette pierre fidele, qui parle d'eux encore, leurs noms & leur mémoire seroient déjà tombés dans un oubli éternel.

Grand Dieu! me dis-je alors à moi-même, dans quelle position je me trouve ici! Autour de moi la majesté du Créateur! sous mes pieds les ossemens de mes semblables! C'est bien ici que je peux m'écrier avec le Patriarche : » Oh! que ce lieu est auguste & terrible! C'est bien ici qu'il convient à l'homme d'être sérieux, & de tenir son ame ouverte aux inspirations de la Religion. Puissé-je n'entrer jamais dans cette demeure sacrée qu'avec terreur & respect »!

Plût à Dieu qu'ils fussent sages, dit en mourant le Législateur d'Israël! & ce fut le

dernier vœu qu'il fit pour son peuple. *Oh ! plût à Dieu qu'ils comprissent bien seulement ceci , & qu'ils eussent toujours les yeux sur le terme de leurs jours !* Mortels , c'est à vous que ce vœu s'adresse ; c'est sur les tombeaux qu'il faut venir étudier ce qu'il vous importe de connoître. Au milieu d'un monde bruyant & du tumulte des affaires , vous ne pouvez entendre cette grande leçon. Venez dans ces demeures silencieuses , & votre ame alors tranquille , sera frappée de la voix qui s'élève du fond de ces urnes. C'est ici (*a*) que le plus grand des Maîtres , le tombeau , tient son école de vérité. Viens donc , attention calme , viens recueillir mes pensées. Et toi ,

(*a*) *The man how wise , who sick of gaudy scenes ;
Is led by choice to take his fav'rite Walk
Beneath Death's gloomy , silent , cypress shades ;
Unpierc'd by vanity's fantastic Ray !
To read his monuments , to weigh his dust ,
Visit his vaults , and dwell among the tombs !*

(Night - thoughts).

Heureux le sage , qui dégoûté des vains plaisirs du monde , s'enfonce par choix sous l'ombre épaisse & le silence des cyprès , visite les voûtes sépulcrales que le seul flambeau du trépas éclaire , lit les épitaphes des morts , pèse leur poussière , & se plaît au milieu des tombeaux !

(Cinquième Nuit).

56 LES TOMBEAUX

Esprit céleste , éclaire mon ame d'un de tes rayons , afin que je lise utilement ces pages instructives , & que j'apprenne à mourir.

En examinant ce dépôt de la mort , j'y vois l'amas d'une foule d'hommes entassés pêle - mêle (*a*) sans distinction & sans ordre. Comme ils dorment ensemble , tous en paix , tous amis ! Ni le rang ni la place ne sont plus disputés dans cette maison de deuil. Nul n'y paroît empressé d'être salué le premier , & la poussière de l'homme du peuple est sans respect pour la poussière des Grands. Le vieillard plein d'années & d'expérience , qui vivant étoit regardé comme l'oracle de son siècle , ne se plaint point d'être étendu aux pieds d'un enfant. Ici le serviteur & le maître portent la même livrée : ici l'indigent repose d'un sommeil aussi doux que le plus riche propriétaire. Une tombe de gazon pour le pauvre ; un sépulchre de pierre , orné de vaines figures , pour le riche : voilà tout ce qui les distingue.

Pourquoi donc , me disoient mes pensées , pourquoi faire tant de bruit pour la supériorité ou la préséance , puisque la mort doit fitôt nous rendre tous égaux ? Pourquoi cher-

(*a*) *Misra senum ac juvenum densantur funera.*
[Hor.]

cher à nous élever en abaissant les autres , puisque dans peu de jours nous serons tous rangés de niveau dans la tombe , & ne formant qu'une même poussière ? Ah ! puisse cette réflexion humilier mon orgueil , & l'abaisser aussi bas que le sera dans peu ma demeure !

Sans doute parmi ces débris confus de l'humanité , il se trouve des hommes qui vécutent ennemis. La mort , cet arbitre qui juge sans appel , a étendu sa main sur les deux parties , & a terminé les querelles de la vie (a). Le tombeau les a réconciliés. Peut-être que leurs ossemens , à mesure que le temps les brise & les dissout , se rapprochent , s'embrassent & mêlent ensemble leur poussière. Oh ! puissions - nous apprendre de ces cendres réconciliées à ne pas éterniser le souvenir des injures , à calmer la fièvre de nos ressentimens , & à étouffer tout esprit de vengeance ! Ah ! que ne voit - on régner parmi les vivans cette union , cette paix , qui régne dans la société des morts !



Mais quel est celui que couvre cette pier-

(a) *Hi motus animorum atque hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compressa quiescent.*
(Virg.)

58 LES TOMBEAUX.

re dont la blancheur pure paroît être l'emblème de l'innocence? Approchons . . . C'est un enfant qui reçut & rendit presque au même instant son ame tendre & fugitive. Il n'a point connu la peine & la douleur; il ne s'est arrêté qu'un moment aux portes de la vie, pour laver sa tache originelle, & aussi-tôt il a dit un adieu rapide au temps & à la terre, & s'est élançé du berceau dans la tombe. Qu'a-t-il donc entrevu dans notre monde de si rebutant & de si insupportable, pour en sortir si brusquement? Seroit-ce que ce jeune étranger, lorsqu'il goûta la vie, trouva la coupe trop amère, & détournant la tête, refusa d'en boire davantage? Dégoûté par ce premier essai, il aura fui du monde pour se sauver dans la paix du tombeau qui lui sembla plus douce & plus tranquille.

Heureux & rapide passager, à peine tu quittas le rivage, que tu te vis entrer dans le port! Plus que toi pourtant ils méritent d'être heureux, ceux qui ont surmonté les flots & les tempêtes d'un long & dangereux trajet, qui ont soulagé dans la route les compagnons de leurs travaux, & laissé l'exemple de leur courage aux voyageurs qui les suivent.

Mais n'en sois pas jaloux. Novice accepté sans avoir subi d'épreuve, tu fus exempté de sentir la plus légère atteinte de tous ces maux

dont sont accablés tes parens qui te survivent. Heureux enfant , tu ne les a point connus , ces maux cruels qui arrachent de fréquens soupirs au courage le plus constant ! Tu n'as point senti ces traits déchirans que laissent si souvent dans nos cœurs les plus doux plaisirs , alors qu'ils expirent.

Tristes parens , quittez ce deuil , & séchez vos pleurs. Pourquoi vous affliger de ce que votre enfant est couronné par la victoire , avant même d'avoir combattu ? Peut - être que le suprême Arbitre des événemens prévoyoit dans l'avenir quelque piège inévitable où succomberoit sa jeunesse , ou qu'il a voulu le sauver de quelque affreux revers que lui réservait la vie. Pourquoi vous plaindre de sa tendre prévoyance ? Que lui reprochez - vous ? C'est une jeune fleur qu'il a pris soin de renfermer dans la terre & de sauver , avant que le tonnerre commençât à gronder , & que la saison des orages fût arrivée. Ah ! souvenez - vous que cet enfant si cher n'est pas perdu , mais qu'il est seulement soustrait au mal futur (a).

[a] *Happy the Babe , who privileg'd by fate
To shorter labour , and a lighter Weight ,
Receiv'd but yesterday the gift of breath.
Order'd to-morrow to return to death.* [Prior.]

Heureux l'enfant privilégié , dont le Destin

Et nous qui sommes condamnés à supporter le poids du jour & de la chaleur, ne soyons pas découragés; songeons qu'il est plus glorieux d'être entrés dans la lice, & qu'un combat plus long donne un plus grand prix à la victoire. Le Maître qui doit nous payer nos travaux, fait les apprécier. Remplissons notre tâche, reposons - nous sur lui du salaire.



Ici sont ensevelis les délices d'une mere passionnée, & l'espoir évanoui d'un tendre pere. Ce jeune homme croissoit heureusement, comme une plante arrosée avec soin. Mais lorsque le cèdre altier commence à allonger sa cime, dans l'âge où il alloit devenir l'orgueil de la forêt & le roi des arbres qui l'environnoient, la hache, hélas! s'attache à sa racine. Le coup fatal est porté; il tombe, & ses rameaux superbes sont étendus & souillés dans la poussiere. Ainsi tomba ce jeune homme au printemps de ses jours, entraînant dans sa chute & les flatteuses espérances d'un pere qui lui donna l'être, & les projets

abrège la course & les travaux, & qui reçut hier le don ou plutôt le fardeau de la vie, pour le rendre dès demain à la mort.

projets ambitieux de la mere qui le porta dans son sein.

Ah ! ce dut être un spectacle déchirant ; de voir ces tristes parens conduire au tombeau le corps inanimé de leur fils ! Il me semble que je les vois encore abymés dans la tristesse , debout sur les bords de cette tombe , immobiles & ressemblant à des statues qui versent des pleurs. Oh ! quels énergiques tableaux de douleur ! Non , ce n'est point une illusion ; je suis mêlé dans la foule qui suit ce convoi funebre ; j'entends les cris de cette mere désolée ; j'entends les derniers adieux à ce fils tant chéri d'elle. Tandis que la triste cérémonie s'acheve , je la vois muette & stupide , appuyée , & abandonnée dans les bras de l'époux qui partage ses maux. Mais bientôt son cœur ne peut plus soutenir le poids qui l'opresse. Ce silence la tue : la tendresse l'entraîne au bord de la tombe : toute son ame est dans ses yeux : elle plonge ses regards sur le cercueil. Penchée sur la fosse , elle veut voir encore une fois son fils , avant que la tombe se ferme sur lui : elle le voit , & s'écrie , dans des accens qu'interrompent mille fois ses sanglots : » Adieu ! mon fils ! » mon cher enfant ! . . . Ah ! plût à Dieu que je fusse morte au lieu de toi ! Cher fils . » adieu ; adieu pour jamais avec toi tout mon » bonheur sur la terre . . . Rien ne pourra me

» consoler ; j'irai pleurant tous les jours de ma
 » vie , jusqu'à ce que la douleur m'entraîne
 » dans la tombe.

Peres & meres , si vous aimez vos enfans , si vos entrailles s'émeuvent à la vue de ces gages de vos tendresses conjugales , je vous en conjure , n'épargnez rien pour les former à la vertu. Alors , s'ils vivent , vous goûterez de la joie , & vous ne resterez point sans consolations , s'il vous faut les perdre. Si la durée de leurs jours est prolongée , ils feront l'appui de votre vieillesse , & leur société fera comme un baume qui adoucira l'amertume de vos derniers ans. Si la mort tranche par le milieu le fil de leur vie , vous pourrez sans désespoir les confier à la terre , & vous remporterez l'espérance de les revoir un jour dans vos bras , heureux & immortels.

Ah ! je sens avec vous combien il est cruel pour une mere de se voir séparée d'un fils qui tenoit à son cœur par tous les liens les plus tendres , d'un fils qu'elle avoit tant de fois pressé de ses bras caressans , qui faisoit le plaisir de ses yeux & le soutien de sa famille , de le voir tout à coup arraché de son sein , & précipité dès sa jeunesse dans l'affreux séjour de la corruption. Et pourtant , réfléchissez - y , & songez combien il seroit plus cruel encore de suivre son cercueil au

milieu de ces pensées ameres ». Ce fils qui
 » m'étoit si cher , est forti du monde dans un
 » âge où il étoit capable de distinguer le
 » bien & le mal , sans avoir appris de moi
 » le grand but pour lequel Dieu l'avoit fait
 » naître. Il a reçu de moi une existence de
 » quelques années qui sont déjà passées ; mais
 » il n'en a point reçu ces leçons précieuses
 » de vertu , ces avis salutaires qui auroient
 » assuré son bonheur dans l'état permanent où
 » il vient d'entrer. Son corps est maintenant
 » dans la terre , pour achever d'y périr &
 » de se dissoudre. Hélas ! que fais - je si son
 » ame jouit d'un plus heureux sort ? Grand
 » Dieu , que je crains pour lui ta justice !
 » Peut - être tandis que je répans ici de vai-
 » nes larmes sur sa mort prématurée , il mau-
 » dit ailleurs le jour malheureux où il reçut
 » la vie d'une mere négligente qui ne lui
 » parla jamais de la vertu.

Non , il n'est point de douleur égale aux
 tourmens de ces remords accablans.



Voici un monument qui m'annonce un
 événement bien tragique. Quatre figures dans
 l'attitude de la douleur , l'air morne & cha-
 grin , penchent sur la tombe leurs têtes affi-
 gées. Il n'est pas possible de les contempler

sans que la tristesse qui respire sur les marbres insensibles, ne se communique au cœur. Lisons. Hélas! c'est un jeune homme de vingt-huit ans. Dans la vigueur de la santé, dans la force de la jeunesse, une mort soudaine l'a terrassé. Ah! sans doute il étoit loin de songer alors que son heure fatale fût si proche. Et en effet, qui eût pu soupçonner que cet astre brillant dût s'éclipser pour jamais au milieu de sa course? Il avoit la démarche de la force, le visage fleuri de la santé; tout annonçoit aux yeux des mortels le présage certain d'une longue suite d'années. Lui-même il envisageoit avec complaisance la longue perspective des plaisirs qui alloient se succéder pour lui sur la terre, lorsqu'un coup inattendu descend du bras tout-puissant, & l'écrase comme le frêle vermisseau qui meurt entre nos doigts.

O désespoir! il touchoit à son heure nuptiale. Plein de l'idée de son bonheur, son cœur disoit, en soupirant d'amour: » Encore » quelques jours, & je vais posséder l'objet » de mes vœux. Je pourrai dire enfin, elle » est à moi la Beauté qui me charme: je pourrai jouir en elle de tout ce que mon cœur » desire.

Si dans le délire où l'égaroit ce songe enchanteur, un ami fidele lui eût seulement montré le tombeau de loin, lui eût parlé

du terme où tout finit , qu'il eût été choqué de sa réflexion importune , qu'il eût trouvé sa voix sinistre ! Eh bien , tandis qu'il sentoit ses veines animées de tout le feu de la vie , que sa tête étoit énivrée des illusions d'une félicité imaginaire , il chanceloit sur le bord de l'abyme : il fait un pas de plus dans l'avenir , il y tombe ! O vicissitude affreuse ! la fête de ses noces s'est changée en lugubres funérailles ! O infortune à jamais déplorable ! faire naufrage au port , périr à la vue du bonheur ! Quel monument frappant j'ai là sous mes yeux de l'humaine fragilité ! O vous , que la jeunesse enivre , & qui vivez sans soin de l'avenir , approchez , lisez cette date , & ne vous répondez plus du lendemain.

Tandis que sa jeune épouse préparoit le lit nuptial , qu'elle l'ornoit de ses plus riches parures , qu'elle arrangeoit de ses mains le duvet où son bien - aimé devoit reposer sa tête , l'impitoyable mort Ah ! ne vous fiez point à la jeunesse , à la santé , à rien de mortel : il n'est de certain & d'immuable que le Dieu qui ne change point : la mort lui préparoit un autre lit dans la terre : c'est à celui - là qu'il est porté , non pas au milieu d'un cortège d'amis joyeux & folâtres , mais dans un froid cercueil suivi d'une longue file de visages en deuil & dans un morne silence :

c'est dans ce lit de terre qu'il doit passer seul la longue nuit , pour ne s'en relever qu'à l'instant où les cieux auront cessé d'être (a).

Peut-être qu'en ce moment sa jeune amante acheve sa parure , dans l'attente de son

(a) C'est un malheur de ce genre que Pline le jeune a peint des couleurs les plus touchantes dans une lettre adressée à Marcellinus.

O triste planè acerbumque funus ! ô morte ipsâ mortis tempus indignius ! Jam destinata erat egregio juveni ; jam electus nuptiarum dies ; jam nos advocati. Quod gaudium quo mœrore mutatum est ! Non possum exprimere verbis , quantum animo vultus acceperim , cùm audiivi Fundanum (ut multa luctuosa dolor invenit) præcipientem , quod in vestes , margaritas , gemmas fuerat erogaturus , hoc in thura , & unguenta & odores impenderetur.

O mort vraiment funeste & prématurée : & dans quel temps ! O idée plus révoltante & plus amère que sa mort même ! Elle étoit sur le point d'épouser un jeune homme accompli. Le jour des noces étoit arrêté : nous y étions invités. Hélas ! quel changement ! De quelle joie à quel deuil nous avons passé en un moment ! Non je ne peux vous exprimer par des paroles quel coup je sentis dans mon cœur , lorsque j'entendis Fundanus que la douleur est féconde en tristes inventions ! lorsque je l'entendis donner ordre lui-même que tout ce qu'il devoit donner pour des bijoux , des perles , des diamans , fût employé en baumes , en essences , en parfums !

bien-aimé ; peut - être que dans l'impatience dont son cœur est pressé , comme autrefois la mere de Sifara , elle porte sur la plaine des regards inquiets , murmure de ses lenteurs , & s'étonne de ne pas voir son char voler vers elle. Elle est loin de penser que son amant n'a plus rien de commun avec les choses de la terre , que des soins éternels occupent maintenant son ame , & qu'il ne lui reste pas même un souvenir de sa tendre Lucinde. Va , vierge infortunée & cruellement déçue , va pleurer l'instabilité des choses humaines ; apprends à ton cœur à n'aspirer désormais qu'après des biens immuables & sûrs. Ton aimable , ton cher Fidelio dort maintenant dans d'autres embrassemens ; il ne sera point amoureux de tes bras ; il est étreint des bras glacés de la mort , dans l'oubli ... dans l'éternel oubli de ce monde.. . & de toi.

A ce spectacle , l'homme est tenté d'élever la voix , d'insulter la mort de ses cris , & de reprocher à ce tyran sa cruauté bizarre. Elle se plaît à renverser l'ordre de la nature ; & lorsqu'elle cherche des victimes , elle se fait un jeu barbare de prendre par la fin le registre des vivans. La cruelle passera , la faux suspendue & sans frapper , sur la couche d'un vieillard décrépît qu'elle y laisse languir , pour courir moissonner l'enfance qui

ne fait que d'éclorre à la vie, la jeunesse dans sa fleur épanouie, l'adulte dans la vigueur & la pleine maturité de l'âge.

» O enfans des hommes, au milieu de la
 » vie, vous êtes dans la mort: nul ne peut
 » échapper à ses coups. Soudain & rapide
 » comme la foudre, le trait nous atteint &
 » nous renverse en un clin d'œil. Il n'est
 » point d'autre sûreté que d'être toujours prêts:
 » nul ne peut deviner la victime qui sera frap-
 » pée la première. Encore une fois, soyez
 » toujours prêts; car à l'heure que vous n'y
 » penserez pas ». O avertissement terri-
 ble! il me semble l'entendre retentir de tom-
 be en tombe comme un tonnerre, & por-
 ter l'effroi dans mon ame.



Eh! voici encore un tombeau qui me le répète. C'est un homme enlevé de la vie, & rapidement traîné au tribunal de l'Eternel, sans qu'il ait eu le loisir de prendre congé de ses amis, étonnés de pleurer sa mort imprévue. Cet infortuné fut tué par un coup de hasard.

Un coup de hasard! Mortels aveugles, ce coup est parti d'une main bien sûre, mais invisible. C'est Dieu qui conduit ce que vous appelez *hasard*. Rien n'arrive par l'effet d'une

aveugle fatalité ; il n'est point d'événemens que n'ait prévus , que n'ait fait naître la Sagesse éternelle. Le Dieu qu'environnent les messagers de la mort , signe l'ordre , & l'envoie exécuter. L'accident qui nous semble fortuit , n'est que l'agent de ses décrets suprêmes. Un homme bande l'arc , & tire une flèche à l'aventure , disoit le Monarque impie qui en fut atteint & blessé à mort. Il le croyoit : il se trompoit. Nous ne voyons que l'événement , & le Dieu qui en est l'auteur , se dérobe à nos yeux. Doctrine consolante qui doit sécher les pleurs que nous versons sur la perte de nos amis , qui doit aussi nous inspirer une calme intrépidité au milieu des plus grands périls.

Qu'il est court le passage du temps à l'éternité ! Le pauvre Chrémile ! hélas ! je m'en souviens encore : il se leve d'une table de jeu , & il tombe dans la nuit de la mort Hier Corinne se livroit à la joie dans un bal brillant : sa gaité folâtre animoit toute l'assemblée : ses graces & sa parure charmoient les yeux : aujourd'hui pâle & défigurée , son corps est étendu sans mouvement dans un cercueil , & va grossir la poussière des morts.... Le jeune Atticus ne vivoit que dans l'espoir de jouir du Palais qu'il venoit de faire construire : impatient de s'y voir établi , il hâtoit la fin de l'ouvrage : il n'en jouira pas une

heure ! Le plus beau jour en éclaire les superbes appartemens ; mais les yeux du maître sont déjà fermés & couverts dans une nuit éternelle. Il n'ira point rêver sous l'ombrage de ses jardins si magnifiquement plantés ; il est descendu dans les sombres vallées de la mort.

Tandis que je médite au milieu de ces tombeaux , une foule de mortels périssent en cet instant d'une mort aussi tragique. L'œil de l'Être qui plonge sur ce globe , & d'un regard embrasse tous ses habitans , y voit à cette heure même autant de désastres & de deuils , qu'en offroit l'Égypte dans la nuit où l'Ange exterminateur lançoit ses traits sur cette Nation dévouée. L'un sans vie tombe de son siege , & ne répond plus aux cris de ses parens consternés. L'autre expire sous l'arbre même où il étoit venu se reposer , & jouir de la vue d'un paysage agréable. D'autres sont frappés , retournant pleins d'impatience & de joie dans leur patrie , dans leurs foyers , qu'ils ne reverront plus. Ceux-là sont arrêtés avec le gain de l'injustice entre les mains ; ceux-ci dans l'acte même de la débauche ou de la cruauté.

Ah ! quelle foule de dangers & d'écueils imprévus , inévitables , assiègent notre frêle existence ! Un coursier fougueux renverse son cavalier , & l'écrase sur la pierre. Un édifice

s'écroule , & ensevelit les passans sous ses ruines : une ardoise fatale se détache du toit , tombe , & nous tue. L'atome le plus léger peut détruire la constitution la plus robuste. Que dis-je ? la mort est dans l'air que nous respirons , dans l'aliment qui nous nourrit , dans le sang qui nous anime. Le repos nous est mortel comme le travail ; nous périssons d'abondance comme de besoin ; par-tout la mort s'infinue & circule dans les sources mêmes de la vie.



Et toi aussi , infortunée Sophronie , que je trouve ici ! Le marbre noir dont ce pilier est revêtu , m'apprend qu'on déposa dans ce lieu les restes de cette mere tant pleurée qui mourut en donnant la vie. O calamité trop souvent répétée ! Le rejeton naît , & la tige meurt ! L'enfant respire le premier souffle de la vie , la mere exhâle le dernier ! Elle expire au milieu du sourire maternel ! O vue touchante ! le même instant la voit mere & cadavre insensible ! Heureuse encore , si elle n'expire pas dans des douleurs inutiles & cruelles , & si son sein ne devient pas le tombeau de son enfant ! Mais que dis - je ? ah ! ce malheur est le moins déplorable ! Il vaut mieux pour ce frêle étranger qu'il soit arrêté dans

son passage du néant à l'être , que d'entrer dans la vie , pour y être accueilli par l'infortune. Il vaut mieux qu'il reste enseveli dans le sein qui l'a conçu , que d'être exposé sur la mer du monde à la merci de ses hasards , privé de la tendre mere qui eût affermi les pas de son enfance , & servi de guide à sa jeunesse.

La beauté du marbre & des figures qui l'environnent , distingue ce monument de tous les autres. Sans doute qu'il fut élevé par une main savante que conduisoit un cœur sensible ; sans doute que le Sculpteur arrosa son ouvrage de ses pleurs , & ne crut jamais faire assez pour honorer la mémoire de la triste Sophronie. Cette draperie d'une blancheur éblouissante & pure , ce poli parfait & si doux au toucher , ces ornemens délicats & finis , mais simples & sans faste , tout rappelle , tout exprime aux yeux sa beauté , son innocence , sa candeur , la douceur de son caractère , la bonté de son cœur : elle étoit un modele de toutes les vertus !

Mais , hélas ! belle infortunée , que t'ont servi tant d'attraits & des charmes ! que t'ont servi l'éclat dont étinceloient tes yeux , & les chastes plaisirs de ta jeunesse fleurie , & le lustre de ta naissance ! Tous ces dons brillans n'ont pu te secourir contre les violences de l'inexorable mort ; ni l'estime univer-
felle

felle & méritée de tes amis , ni la tendresse de ton époux ivre d'amour , ni tes vertus irréprochables , n'ont pu t'obtenir un jour de plus.

Ces lampes qui brûlent dans le silence ; ce cœur enflammé , ces palmes qui fleurissent , cette couronne qui brille , toutes ces images qui vivent sur le marbre , expriment à l'œil intelligent la vigilance de sa foi , la ferveur de sa piété , sa victoire sur le monde , & le diadème céleste que le Juge suprême réserve à son front triomphant.

Qu'il étoit heureux l'époux dont cette femme vertueuse partageoit la couche & les destins ! Leurs ames dans un accord parfait savoient s'entendre & se répondre. Que leurs entretiens étoient doux & tendres ! L'hymen les tenoit unis avec des liens de fleurs : ils goûtoient tous les biens de l'union conjugale. Toutes leurs peines , tous leurs plaisirs étoient communs. Point de joie que cette société ne rendît plus délicieuse : point d'affliction que ce partage ne rendît plus légère. Pour jouir d'un bonheur parfait , il ne leur manquoit plus que de se voir renaître dans des enfans , de les voir croître & s'élever autour d'eux ; que de retrouver les traits de l'épouse & de l'époux mêlés sur leurs visages innocens , & de s'aimer encore plus dans ces images vivantes. » Accorde-nous ce don ,

74 LES TOMBEAUX

» disoient - ils au ciel , unissant leurs prieres ,
 » & nos vœux seront comblés : non , nous
 » ne te demanderons plus rien.

Hélas ! que les mortels sont aveugles sur l'avenir (a) ! qu'ils savent peu discerner ce qui leur est réellement avantageux ! » Don-
 » ne - moi des enfans , disoit Rachel , ou je
 » mœurs ». O vœux imprudens ! Elle meurt en effet mais de l'accomplissement de son desir. Si les enfans semblent à deux époux une chaîne de fleurs dont la vue & le parfum réjouiront leur cœur & leurs yeux , la mort ou le malheur sauront bien s'y enlacer , & y déposer de l'amertume. Lorsque notre ame se passionne pour un objet , & fatigue le ciel de sa priere importune , le ciel peut nous répondre : » Vous ne savez pas ce que vous
 » demandez » ! La Providence retient - elle dans ses mains le bien que nous la pressons de nous abandonner ? c'est par pitié qu'elle nous le refuse : son refus nous annonce que ce bien sera la cause de nos larmes ou l'instrument de notre perte. Nous sommes des malades dont le goût dépravé rejette l'aliment qui portoit la santé , & choisit le poi-

(a) *Nescia mens hominum fati , sortisque futuræ !
 Turno tempus erit , magno cum optaverit emptum ,
 Intactum palma , & cum spolia ista diemque
 Oderit. (Virg.)*

fon qui recéle la mort. L'imagination en délire nous promet dans la possession d'un objet un bonheur fans mélange. Ce bien vient dans nos mains.... c'est un malheur.

Apprenons donc à modérer nos défirs ; ne nous passionnons jamais pour telle ou telle forme de bonheur. Reposons-nous fans volonté sur l'éternelle sagesse , & laissons-là choisir pour nous les événemens de notre vie. Obéir à ses loix , c'est être parfaitement libre : attendre tout en paix de sa bonté , c'est assurer notre bonheur , & nous épargner des regrets.



Quelle est cette pierre isolée & simple , posée sans appareil sur la terre ? Modeste & sans ornemens , elle paroît placée par la main économe de la médiocrité. J'apperçois seulement une courte inscription.... mais les caracteres en sont effacés..... j'ai peine à en saisir le sens.... Monument infidele , as-tu laissé périr le nom qu'on te chargea de conserver ? ou bien ces lettres seroient-elles usées par les larmes d'une famille désolée qui seroit venue souvent pleurer sur ce tombeau?... Regardons de plus près.... Ah ! c'est un pere dont les cendres sont ici ! un pere chéri , enlevé à ses foibles enfans avant qu'ils les

eût établis dans le monde , avant qu'il eût achevé d'affermir leurs vertus & leurs principes.

Oui , voilà le malheur le plus déplorable , le plus compliqué de maux qui se soit encore offert à mes réflexions ! La chambre où expire un pere de famille , présente le spectacle le plus touchant & le plus triste qu'il soit possible d'imaginer Je le vois sur son lit funebre , ce pere tendre , cet époux fidele , cet ami généreux , ce bon maître , luttant avec la mort , & prêt de succomber. L'art est à bout : la maladie l'a vaincu : furieuse , elle acheve de briser & de rompre les derniers fils d'une vie si chere , & les liens plus sensibles encore qui attachent son cœur à ses enfans , à son épouse.

Deux anciens domestiques se tenant à une distance respectueuse , jettent par intervalle sur leur maître des regards où leur ame est peinte , & lui expriment leurs vœux dans leurs soupirs. Il leur commandoit avec tant de douceur ! Lui obéir étoit pour eux un si grand plaisir ! ce souvenir rend leur douleur plus amere , & fait ruisseler les pleurs le long de leurs joues.

Ses amis qui tant de fois ont partagé sa joie , qui savent l'égayer de leurs doux entretiens , n'entendent plus rien à le consoler. Souffrir avec lui , le regarder d'un œil tendre

& compatissant, prier le ciel en silence, hasarder de loin en loin quelques paroles consolantes de l'écriture, est tout ce qu'ils peuvent . . .

Et ses enfans ! ces êtres innocens environnent son lit. Noyés dans leurs larmes, & presque forcenés de douleur, leurs sanglots éclatent. Ils s'écrient : » nous quittera-t-il ? » nous laisseroit-il à notre âge, sans appui, » sans ressource, à la merci d'un monde in- » différent & insensible ?

Mais c'est dans le cœur de sa malheureuse épouse, c'est-là que vont se réunir toutes ces douleurs partagées. Elle en est accablée. En elle souffrent l'amante, l'épouse & la mère. Tant d'années & de jours d'une union si tendre, d'une société si pleine de charmes, d'une amitié devenue nécessaire : quelle perte immense ! Hélas ! où trouvera-t-elle cette fidélité rare, ce cœur si confiant, abandonné sans réserve au sien ? Où retrouver un ami aussi sûr, un protecteur qui veille avec le même intérêt sur elle & sur ses enfans ? Voyez-la penchée sur le lit où son époux languit ; quel soin, quel empressement pour prolonger une vie plus précieuse que la sienne ! Ou s'il n'y a plus d'espoir, que ne fait-elle pas pour adoucir du moins les dernières agonies de cette chère moitié d'elle-même ? D'une main tremblante des terreurs qui passent dans sa

pensée, elle essuie la froide sueur qui glace les joues livides de son époux. Tantôt de ses bras suspendus elle soutient sa tête défaillante; tantôt elle la repose doucement sur son sein agité. Comme elle le fixe de ses regards muets! comme elle observe dans un silence morne & d'un œil attendri, son visage pâlisant & ses traits qui se défigurent! Mil- le tendres passions soulèvent son sein palpitant; son cœur se gonfle & se déchire.

Cependant ce bon pere souffrant dans tout son être, soumet son ame & ses douleurs à la volonté de l'Être suprême, & sa résignation victorieuse le rend supérieur à ses maux. Il est profondément affecté du deuil de ses domestiques fideles: ses entrailles se déchirent à la vue de son épouse, qui sera bientôt une veuve inconsolable & délaissée; de ses enfans qui vont être bientôt de tristes orphelins sans appui. Ces réflexions cruelles le consternent & l'écrasent; mais son cœur résiste au désespoir. La Religion le relève & le soutient: l'espérance d'un bonheur qui s'approche, le rafraîchit & le console. Dans les intervalles que lui laissent ses douleurs, c'est lui qui console ceux qui essayoient de le consoler: il souffre avec toute la majesté qu'il est possible de conserver dans l'excès de ses maux.

Son ame, sur le point d'abandonner son

argile qui s'écroule , recueille toutes ses forces , & fait un dernier effort. Il se souleve lui-même , & sur son lit assis , il tend à ses serviteurs une main décharnée qu'ils baignent de leurs pleurs , dit un adieu touchant à ses amis , serre de ses bras affoiblis son épouse éplorée , embrasse les chers gages de leur amour mutuel ; & alors exhâlant tout ce qui lui reste de force & de vie dans ce peu de paroles : » Je » meurs , mes chers enfans ; mais Dieu qui ne » meurt point , vous reste. Si vous perdez sur » la terre un pere mortel , je vous en laisse un » dans les cieus qui est éternel. Rien , rien » qu'un cœur incrédule , ou une vie criminelle , ne peut vous ravir les soins de sa providence & les regards de sa tendresse » . Il ne peut continuer ; son cœur est plein , & fait des efforts pour parler , mais sa langue se refuse Après une pause de quelques instans , ranimé encore par un élan de tendresse , il retrouve à grand peine un peu de voix , & avec effort : » O vous , dit - il , » chere moitié de mon ame , nos chers orphelins n'ont plus que vous Je vous laisse » accablée d'embarras & de soins Mais » Dieu qui défend la cause de la veuve , Dieu » dont la promesse est fidele , Dieu a dit : » Je » ne t'abandonnerai point » . C'est cet espoir » qui me rend le courage Il soutiendra aussi le courage de ma bien - aimée »

80 LES TOMBEAUX

» Et toi, Pere des misericordes , maintenant
» je remets mon ame entre tes mains ; plein de
» confiance en ta bonté , *je te laisse mes en-*
» *fans qui n'ont plus de pere*

Il s'évanouit à ces mots , tombe renversé sur son lit , & reste quelques instans immobile & privé de sentiment. Comme un flambeau qui se rallume encore , & jette une clarté vive à l'instant qu'il va s'éteindre , le mourant se ranime : ses yeux plus ouverts jettent sur les objets qui l'entourent de longs & douloureux regards. Il auroit voulu parler & achever cette sentence. Il essaya , il commença plus d'une fois les premiers mots ; mais les organes de la parole ne rendoient plus que les sons sourds & inarticulés d'un vase brisé : ces sons expiroient dans sa bouche. Au défaut de la voix , tous ses traits , ses yeux parlent un langage des plus expressifs : le cœur d'un pere & d'un époux s'y montre tout entier. Il jette encore une fois ses tendres regards sur ses chers enfans , qu'il ne vit jamais sans une vive émotion de joie : il tourne ensuite sur sa chere épouse , qu'il n'avoit jamais contemplée sans sentir son cœur s'embraser, C'est sur elle qu'il arrête ses yeux mourans : on les vit lui lancer son ame dans une derniere étincelle d'amour , briller un moment d'un rayon céleste , puis s'éteindre & se fermer.

Alors éclate en cris aigus la douleur amassée par le silence au fond des cœurs : tous fondent en larmes. Ne leur parlez point de consolation : attendez qu'à force de s'épancher , ce fonds de tristesse s'épuise , que le temps en ait calmé la première violence , que la Religion ait versé son baume sur leur plaie profonde Alors cette triste famille dans un deuil plus calme , prend les livres sacrés , & cherche cette sentence consolante que ne put achever d'énoncer la bouche religieuse de leur respectable père. Ils la trouvent dans le Prophète Jérémie, Ils y lisent : » Laisse-
» moi tes enfans ; ils n'ont plus de père , je
» prendrai soin de leurs jours ; & que ta veu-
» ve place en moi sa confiance ». Cette promesse les rassure , & ramène un peu de joie dans leur cœur. Les enfans & la mère la recueillent comme un trésor , & la gravent dans leur mémoire. C'est pour eux un sûr héritage , un fonds de biens inépuisable. Avec ce gage , ils se trouvent riches ; ils sont heureux : ils ne s'effraient plus de l'avenir ; ils l'attendent pleins d'espérance , & se reposent sur Dieu.



A peine j'eus levé mes yeux de dessus ce tombeau qui occupoit mes pensées , & me

82 LES TOMBEAUX

faisoit rêver au mien , qu'un second , un troisieme , une foule d'autres se présentent & s'attroupent sous mes regards. Mes yeux se fixerent d'eux - mêmes sur le plus remarquable de cette multitude. Le faste de cette tombe qui diminoit avec orgueil tous ces marbres funebres , m'annonça la dépouille d'un mortel qui avoit joué dans le monde un rôle brillant. Je m'approche , & j'interroge la pierre sur le dépôt qu'elle couvre. Elle me nomme le propriétaire d'une grande fortune , qu'il avoit encore agrandie à force de soins & d'industrie : elle m'apprend que la mort l'avoit surpris dans la fougue de ses projets , un peu au-delà du milieu de la carrière de la vie.

Voici sans doute , me dit ma pensée rêveuse , un de ces infatigables esclaves de l'or , qui se levent avant le jour , veillent au fond des nuits , & se rongent de soucis , pour amasser dix mille fois plus d'or qu'ils n'en pourront employer. Sa tête se fatiguoit de projets pour illustrer sa famille , pour enchaîner les héritages aux héritages , les palais aux palais , & rendre ses possessions aussi vastes que ses desirs. Après il devoit se reposer enfin pour jouir (a). O démence ! Dieu le voit du haut

(a) . . . , . *Hâc mente laborem*
Sese ferre , senes ut in otia tuta recedant ,
Aiunt , cum sibi sint congesta cibaria.
 (Hor.)

des cieux , & se rit de sa folie. . . . La mort brise & balaie d'un souffle les toiles fragiles qu'ourdit à grands frais cet insecte éphémère : ses plans & ses projets s'écroulent & fondent avec lui dans le même cercueil.

O vous , qui futes témoins de ses derniers instans , qui entendîtes les derniers mots de sa voix mourante , parlez ; ne s'écria-t-il pas dans les accens du désespoir : » O mort , que » ton approche est terrible pour l'homme qui » tourmenta sa vie des vaines inquiétudes de » ce monde , & ne leva jamais ses yeux vers » le ciel ! Oh si mes jours » . . . Il alloit former des vœux inutiles , ou quelques résolutions aussi vaines. . . . Survient une crise violente qui glace sa langue , roidit ses nerfs , & détruit toute la machine en moins d'une heure.

Quelle leçon pour ces riches insatiables , pour ces insensés , qui surchargent d'une argile méprisable le vaisseau qui porte leur éternité , qui embarrassent leurs bras de fardeaux superflus , lorsqu'il s'agit de vaincre les flots , & de s'échapper du naufrage ! Plus sages , contentons-nous du peu qui nous est nécessaire ; usons des biens de la terre , mais amassons nos trésors dans le Ciel. Si notre ame ne peut s'élever jusqu'à mépriser l'or , conservons du moins pour ce métal altérant une salutaire indifférence. Malheur au cœur qui s'y attache ! Qu'il sera déchiré du coup violent qui viendra

l'en séparer ! N'accumulons point l'amertume & les regrets sur nos derniers instans ; ne faisons point d'épines poignantes, le lit sur lequel il nous faudra mourir (a).



En voici qui ont poussé leur carrière jusqu'à quatorze lustres : quelques-uns même ont vu mûrir quatre - vingt moissons. Ces vieillards, j'espère, se seront souvenus, jeunes encore, du Dieu qui les a créés. Ils n'auront pas attendu l'âge où les forces languissent, où le cœur est épuisé, où tout, jusqu'au desir, s'éteint & meurt dans l'ame desséchée, où il ne reste plus de sens pour le plaisir, de volonté pour le bien, de forces pour la vertu.

Qu'il est affreux d'être surpris par cet hiver glacé de la vie ! L'habitude des vices a jetté des racines profondes ; ils se sont attachés à chaque

(a) *Lean not on Earth ; 'twill pierce thee to the hearth ;
A Broken Reed at Best , but oft a spear :*

On its sharp point Peace bleeds, and hope expires.

(Night-Thought.)

Ne t'appuie point sur la terre : ses biens sont plus frêles que les roseaux : souvent ses plaisirs sont armés d'une pointe qui perce le cœur , & y tue l'espérance. (Quatrième Nuit)

chaque fibre du cœur ; ils font corps avec lui. Il est bien tard à commencer à semer dans la saison de recueillir. Rien, il est vrai, n'est impossible à Dieu ; mais si l'on combat pour la première fois, vaincre alors est le plus grand des hasards, . . . O vous, dont les années sont encore en fleur, & la vie dans toute sa féve, ne vous fiez point à ces miracles, & mettez à profit ces heures fécondes, cet âge d'or qui peut vous conquérir une jeunesse immortelle. Il y a quelques jours, j'observois un oiseau : le jeune imprudent s'amusoit sans crainte à arranger son plumage, & voltigeoit en folâtrant de l'un à l'autre rameau. Un chasseur l'apperçoit, saisit son tube meurtrier, & ajuste le coup. La mort part, & l'atteint au haut des airs. L'infortuné descend, & tombe sur la terre sans mouvement & sans vie. Mortels, tremblez au milieu de vos frivoles amusemens.

Mais sans doute il est quelques-uns de ces vieillards qui sont venus à cette dernière retraite, pleins de vertus & de jours ; qui sont tombés dans leur saison sous la faux de la mort, comme l'épi mûr des étés tombe chargé de fruit sous celle du moissonneur. Leurs corps fatigués d'une longue & pénible carrière, se délassent dans ces pénibles demeures. C'est ici qu'ils ont déposé le fardeau de la vie ; ils attendent sans inquiétude le sa-

laire de leur tâche. Plus de dangers, plus d'alarmes à craindre pour eux : plus de douleurs à souffrir, plus de larmes à répandre. La paix environne leur couche tranquille, & la sûreté veille sur leur sommeil. Dormez, dormez en paix, cendres heureuses, restes précieux des mortels vertueux ; goûtez dans la nuit favorable de cet asyle les douceurs d'un repos profond, jusqu'à ce que la voix de l'Éternel, rompant le long silence de ces voûtes, vous réveille, & vous crie : » Levez-vous, brillez des rayons de ma gloire : votre jour est » arrivé : l'éternité luit.

Que le soir de leur vie fut calme & tranquille ! De quel air serein & souriant ils fermerent les yeux à la lumière ! Alors Dieu se leva pour assister à leur dernier instant. Il fit luire l'espérance dans leur ame, & bannit de leur vue les terreurs & les fantômes du tombeau ; sa main soutint leur tête agonisante ; une voix céleste murmura dans leur conscience des paroles de paix & de consolation. Secours de leur Dieu dans ce dernier combat, ils quitterent le camp de bataille, non pas en tristes captifs, mais en conquérans qui marchent triomphans à l'immortalité.

Maintenant tout est consommé : les crises de la nature sont finies : le corps descend dans la tombe pour y reposer : l'ame s'élançe, & monte dans un séjour nouveau. Quelle sur-

prise pour elle de se trouver entourée d'Ange
 au lieu de ses amis en pleurs ! Sur la trace lu-
 mineuse de ces guides célestes , elle s'élève
 dans des mondes inconnus. Déjà elle perd de
 vue cette vallée de larmes : adieu pour jamais ,
 terre ingrate & malheureuse , séjour d'infor-
 tune , repaire d'êtres pervers & mal-faisans.
 Elle arrive enfin aux portes de la cité éternelle
 où réside le créateur. Des concerts ravissans
 célèbrent son arrivée , & répètent : » Ouvrez-
 » vous , portes éternelles , laissez entrer les
 » héritiers de la gloire (a).



Quel est ce monument que mes yeux en
 s'élevant apperçoivent au haut de ce mur ?
 Des épées , des lances , des machines homici-
 des , des instrumens de meurtre , étalent sur

(a) J'ai supprimé ici plusieurs pages où l'Au-
 teur s'épuise en pieux raisonnemens , pour justi-
 fier la coutume d'entasser les morts au milieu des
 Eglises & dans le centre des Villes. Toutes les
 raisons du Ministre Anglois n'eussent pas con-
 vaincu notre Parlement , lorsqu'il arrêta sage-
 ment , il y a quelques années , le projet de l'abo-
 lir : & nul homme vivant , s'il est sensé , ne fera
 flatté de la perspective d'infecter après sa mort
 l'air que respireront ceux qui lui survivent.

ce marbre un appareil formidable C'est sans doute le tombeau de quelque Guerrier fameux. Cette pompe terrible est un tribut d'honneur payé à la mémoire de ce brave soldat , pour le sacrifice qu'il fit de sa vie au bien public (*a*).

Que de petitesse & d'impuissance dans ces fastueuses décorations dont on charge la tombe des morts pour surprendre le suffrage de la renommée , & attacher un peu de gloire à des cendres insensibles ! Que ces vaines figures que le ciseau fait sortir d'un marbre périssable , représentent foiblement & remplacent mal une suite d'actions mémorables ! C'est dans le cœur de ses concitoyens qu'il faut lire le mérite éclatant de ce (*b*) martyr de la Patrie. Qu'à besoin sa mémoire de l'expédient de ces vains simulacres ? Sans eux , sa Nation saura bien se souvenir de lui. C'est l'espece humaine qui doit être elle-même le monument vivant de la gloire des hommes illustres qu'elle produit. Voilà le monument que je desire obtenir pour moi. Mon vœu est de laisser en mourant mon nom gravé dans le cœur de mes

[*a*] Il y avoit ici un fort long parallele entre le Guerrier & J. C. L'avantage restoit au dernier. J'ai laissé ce morceau bisarre & sans nulle beauté.

(*b*) C'est le brave Bevil Granville , tué dans les Guerres civiles , en combattant contre les Rebelles.

compatriotes. Mon vœu est que mes amis qui me serviront puissent me rendre témoignage que je n'ai pas vécu pour moi seul, & tout-à-fait inutile à ma génération (*a*). Que le pauvre en passant auprès de ma tombe la montre au doigt, & dise avec reconnoissance : » Là » repose cet homme dont l'inépuisable bonté » ne se lassâ point de mes malheurs, qui ne dé- » daigna point ma chaumière, & vint m'y » visiter avec tendresse, lorsque j'étois lan- » guissant dans mon lit Si je vis aujour- » d'hui, & si la vie a pour moi quelque dou- » ceur, c'est à lui, c'est à ses bienfaits que je » le dois. Jamais, non jamais je ne l'oublie- » rai. Ah ! puisse - je le revoir dans cet heu- » reux séjour dont il m'a tant de fois parlé pour » me consoler !

Tous ces monumens de terre & d'argile ; que durent-ils ? Le vol des ans les a bientôt usés : ces caractères que trace sur le marbre une plume de fer, sont bientôt effacés : la colonne le brise : l'arc de triomphe s'écroule : la statue de bronze périt elle-même sous la dent du temps (*a*).

[*a*] On a vu dans la vie d'*Hervey*, que son vœu s'est accompli.

[*b*] Cette vérité est admirablement exprimée dans ces beaux vers :

Il a péri ce Grand, dont l'orgueil imbécile



J'apperçois une issue dans l'enfoncement ; sans doute elle conduit sous la voûte d'un caveau souterrain. Entrons & voyons cette demeure & ses habitans La porte rebelle crie & cède à regret sur ses gonds murmurans Elle me reçoit avec répugnance ; elle n'est pas accoutumée à introduire des vivans ! D'où vient ce tremblement soudain qui me saisit & redouble à chaque pas qui m'approche de cette pâle assemblée de morts ? Calmez - vous , mes esprits , il n'y a rien à craindre dans ces paisibles retraites Ici les méchans ne font plus de mal.

Dieu ! quel spectacle d'horreur ! quelle effrayante obscurité ! Ici la nuit est éternelle ; ici même au milieu du jour il est nuit profonde. Quelle affreuse & noire solitude ! Nulle voix ,

Végéta soixante ans pesamment inutile.
 En vain pour délivrer son ombre du tombeau ;
 On fléchit les beaux arts , on arme leur ciseau.
 Son ombre errante au gré de la main qui la guide,
 Reparoît sur sa tombe , appuyée & stupide :
 Le tems attaque encor tous les noms que l'orgueil
 Amasse & montre en foule autour d'un vain cer-
 cueil.

(*La Rapidité de la vie* , par M. Fontaine.)

nulle image de vie ou de société qui console. La douleur & l'épouvante ont établi dans ce lieu désert leur sombre empire. Qu'entends-je? C'est le son lugubre & sourd de ces voûtes retentissantes sous mes pas : les échos de ces murs, long-temps endormis, sont réveillés par moi , & poussent un long gémissement.

Un rayon ou deux de lumière , après mille détours , arrivent obscurcis dans ces sombres profondeurs , & frappent les lames des cercueils. Une foible lueur en est réfléchie , & se mêle à l'épaisseur des ténèbres. Cette foule de cercueils à moitié plongés dans l'ombre noire , à moitié blanchis par ce pâle crépuscule , redoublent l'horreur de cette enceinte taciturne.

Je m'approche , & courbé , j'attache mes yeux sur les inscriptions. Je vins à bout d'en lire assez pour connoître que j'étois entouré de Riches & de Grands décédés. Nul mort vulgaire n'est admis dans cette retraite privilégiée. Les nobles , les illustres de la terre se la réservent ; & l'on diroit en effet qu'un fantôme de grandeur remplit encore cette enceinte. Ils se suivent rangés par ordre & dans une pompe silencieuse sous les arcades de ce vaste tombeau , tandis qu'une fosse commune engloutit & confond sous la terre la foule du peuple , & leurs corps dédaignés.

Mon imagination se remet enfin de sa frayeur , & se calme. Je conçois qu'il n'est dans ce lieu d'autres fantômes que ceux qu'enfante la peur : mais ma surprise duroit encore. J'admirois les étranges nouveautés de ce monde souterrain.

Quoi ! ces hommes qui voyageoient sans sortir de leurs domaines, sont ici resserrés dans l'espace d'un cercueil , enfermés tout entiers sous quelques feuilles de plomb ! De tous ces meubles somptueux qui ornoient leurs vastes palais , que leur reste-t-il ici ? Un linceul funéraire , un coin étroit dans ce caveau ténébreux. Où sont ces marques brillantes de leur dignité qui rayonnoient sur leur sein , ou paroient leur front superbe ? Je ne vois plus ce cortége pompeux qui les environnoit , & cette foule de courtisans qui s'empressoient au tour d'eux ; tous les ont laissés à l'entrée de cette demeure solitaire. Des armoiries effacées , des écussons déchirés , une statue poudreuse , que la main du Sculpteur fit pleurante & affligée , tandis que le monde insensible à leur absence , rit & folatre à l'ordinaire : voilà tout ce qui les a suivis dans ce souterrain.

Mortel , si fier de ta naissance , qui jadis te vantois de compter dans ta généalogie une longue file d'aïeux , il te faut abandonner ici tes prétentions hautaines. Il te faut avouer que maintenant le ver est ton égal. Ou si ton

orgueil veut encore m'en imposer , si ton monument ose dire encore , *ci git le grand* , je lui réponds : marbre imposteur , où est-il ce Grand ? . . . Je ne vois qu'une vile poussière.

O vérité humiliante & bien capable de nous dégouter de cette vie passagère , de ses faux biens , & de ses grandeurs fugitives ! Qu'est maintenant le monde , quelle est sa valeur pour tous ces hommes qui sont ici rangés , insensibles & sans vie ? Qu'étoient en effet leurs plaisirs ? Une bulle d'air qu'un souffle a fait évanouir. Les honneurs ? un songe oublié. Leurs grandeurs ? une ombre vaine , une illusion. Tous ces objets si brillans , si solides aux yeux de l'ambition , pesés dans la balance de la mort , n'ont plus paru qu'une fumée sans consistance & sans réalité.

O mon ame , arrête un moment ; rassemble dans ta pensée tous ces prestiges , tous ces fantômes trompeurs de la vie qui tentent tes desirs , & séduisent tes sens. Examine , apprécie dans ce lieu leur juste valeur. Suppose que je fus un de ces Grands qui reposent ici , que la fortune me prodigua ses dons , la volupté ses jouissances , la grandeur ses distinctions , la richesse son or Quand la cloche sonnera ton départ de la vie , quand cette voix d'airain te sommerà de te rendre à cette dernière retraite , réponds , que feras-tu de tous ces biens si vantés ? que deviendra-t-elle cette

existence si brillante? Ciel! est-ce là ce bonheur qui excite tant d'envie, qui souleve tant de passions?

Je vous rends graces, tristes débris de noms pompeux & de titres magnifiques; vous m'avez appris mieux que tous mes livres le néant de ce monde. Ce langage funebre qui enveloppe ce Grand de la terre, cette urne étroite qui le circonscrit, voilà des preuves incontestables du néant des grandeurs humaines.

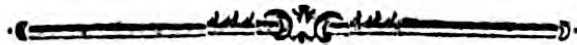
Jamais je ne vis cette vérité plus lisible que sur la poussiere de ce Lord, de ce Ministre^(a). Que d'autres aillent rendre un servile hommage à l'héritier de ce Grand, & le flatter basement, pour en obtenir des graces & des préférences. Moi, c'est à ce tombeau de son pere que je viendrai faire ma cour; c'est de ses cendres que j'apprendrai à demander peu aux mortels, à ne rien attendre, à me détromper de toutes ces illusions d'un monde périssable.

Qu'entends-je? quel son a frappé mon oreille? Dans ce profond silence, le moindre bruit allarme Le même murmure revient encore ébranler l'air tranquille de ces vouîtes , C'est le son des heures; elles

^a *Mors sola fatetur*
Quantula sint hominum corpuscula.
 Juvenal.

crient à l'oreille de ma raison : " Mortel, rachete
 » le temps t mets à profit l'instant où tu res-
 »pires : tu touches aux bords de l'éternité : tu
 » vas bientôt devenir ce que sont ceux que
 » tu contemples ici !

J'ai passé plus d'une fois sous les masses
 croulantes d'un mont dont la cime éclatée pen-
 choit sur ma tête : j'ai traversé seul d'effrayan-
 tes solitudes ; je suis descendu dans des sou-
 terrains ténébreux , sous des cavernes profon-
 des ; mais jamais je ne vis la nature aussi som-
 bre & sous une forme aussi menaçante que dans
 ces voûtes sépulchrales ; jamais je ne me suis
 vu entouré d'objets si lugubres ; jamais je n'ai
 senti mon cœur saisi d'un effroi plus glaçant.
 La noire mélancolie vole dans la nuit de cette
 enceinte , & couvre ces tombeaux de ses ailes
 funebres Sortons de cette affreuse obs-
 curité : elle exhâle des vapeurs homicides.
 Adieu , séjour de désolation , sombres demeures
 de la mort Jamais je n'avois eu tant
 de joie à revoir la lumière.



Le lendemain une étrange curiosité me ra-
 mena dans ces lieux. Familiarisé avec les
 morts , je voulus voir de plus près ce que sont
 maintenant ces êtres détruits qui furent des
 hommes Oh ! si nous pouvions écarter

la pierre qui couvre ces tombeaux ; si nous plongions nos regards au fond des cercueils ; de quel étonnement , de quelle douleur nous serions frappés en voyant l'affreuse métamorphose que la mort nous fait subir , l'affront que reçoit ici notre nature , & ce qui est devenu l'homme entré dans ces demeures souterraines !

Ici ce front plein de graces & de majesté , cette tête , le tableau de l'ame , n'est plus qu'un crâne hideux & nud Cette bouche vermeille & ornée d'un sourire plein d'attraits , n'offre plus qu'un aspect horrible & difforme. Et cet œil qui lançoit les éclairs du diamant , & portoit la flamme au fond des cœurs , qu'est-il devenu ? où trouver l'azur de son globe éteincelant ? Et cet organe de la pensée , cet instrument merveilleux du langage & du chant , qui exprimoit tous les charmes de l'harmonie . ravissoit l'oreille de ses sons mélodieux , versoit la douce persuasion dans les esprits , & les passions dans les cœurs , il est muet & taciturne comme la nuit qui l'environne. Ce beau corps , autrefois mollement vêtu de pourpre & de soie , est maintenant rudement froissé entre les couches d'un sable anguleux. Cette femme si sensible , qui n'osoit poser sur le gazon fleuri ses pieds délicats , est pressée sous le poids de cailloux déchirans.

Ici l'homme robuste est courbé malgré lui : le ressort de son bras nerveux est brisé : ses muscles

muscles sont détendus & lâches : ses membres , qui furent le siège de la vigueur & de l'activité , sans mouvement , pèsent sur la terre de tout leur poids ; & ses os inflexibles & durs comme l'acier , se dissolvent & s'écoulent en poussière.

Dans ces retraites solitaires , comme dans le Temple de Salomon , régné un vaste silence : on n'entend plus ni le son des marteaux , ni le bruit des chars roulans : il n'y a plus ni gain ni projets à faire : tout le mouvement du commerce & de l'industrie tumultueuse a cessé. Le cercueil est la borne où s'arrêtent tous les desseins des hommes. Ambition , tu peux aller jusques-là ; mais tu ne passeras point aude-là.

Jeunes voluptueux , ici il faut dire à vos plaisirs un éternel adieu. Ici il ne croît plus de fleurs pour couronner vos têtes légères : ici plus de chants , plus de festins , plus d'amour , plus de beauté : ici le ver impur se nourrit des appas de vos amantes. Oh ! comme la mort verse le mépris & l'horreur sur ces objets qui charmoient nos yeux & captivoient nos cœurs !

Ah ! tendre amant de Florella , si tu revoyois ici la beauté dont ton ame fut enivrée , tu t'écrierois en reculant d'étonnement & d'horreur ; » Est-ce bien celle que » j'ai tant aimée ? Je disois dans mes tran-
I. Part.

98 LES TOMBEAUX

„ ports qu'elle étoit une divinité. Oui, je
 „ croyois voir en elle plus qu'une mortelle;
 „ j'admirois les proportions de sa taille élé-
 „ gante, & les graces légères de tous ses
 „ mouvemens. Quand elle parloit, le son
 „ de sa voix étoit une musique à mon oreil-
 „ le; mais quand elle daignoit d'un mot
 „ encourager mon amour, quel ravisse-
 „ ment céleste! Quel doux frémissement
 „ ses accensportoient au fond de mon ame
 „ émue! Se peut-il que cet objet affreux &
 „ difforme soit celle que j'adorois il y a quel-
 „ ques semaines? En si peu de temps, quel
 „ horrible changement (a)! Qu'a-t-elle
 „ aujourd'hui de tous ces charmes qui m'a-
 „ voient ravi à moi-même? Insensé! je n'en
 „ retrouve ici qu'un peu de cendre.

„ Repose, infortunée Florella, repose
 „ au fond de ces ténébres! que la nuit te
 „ couvre de son ombre, & te cache aux
 „ yeux de ceux qui ne t'ont pas aimée
 „ comme moi! que nul autre mortel que
 „ ton amant ne soit témoin de ta disgrá-
 „ ce! Mais je me souviendrai long-
 „ temps du triste changement qui s'est fait
 „ en toi; je n'irai plus porter mon homma-

(a) *Quò fugit Venus? ... Heu! Quòve color? decens
 Quò motus? quid habet illius, illius
 Quæ spirabat amores,
 Quæ me surpuerat mihi?*

D'HERVEY. 99

ge à des formes périssables ; je n'attendrai plus mon bonheur d'une argile bien façonnée , fût-elle un chef-d'œuvre sorti des mains de la nature. La beauté est un don des cieux , il doit être reçu avec reconnaissance : il mérite qu'on l'aime , mais jamais qu'on l'adore. L'argile ne peut faire de dieu ni de déesse qui mérite un culte & de l'encens. Adieu , chère Florella ; tu as désenchanté mes yeux : je préférerai toujours une ame vertueuse & douce aux nuances fugitives d'un frêle tissu de chair.

Puissent tes sœurs songer à toi , à ton état présent , lorsqu'elles sourient à leur image entourée des graces , & reproduite à leurs yeux dans une glace flatteuse , & que la vue de leurs attraits les fait rougir de plaisir ! Que dans ces instans d'orgueil & d'amour-propre , ton idée salutaire se glisse dans leur ame , leur rappelle quelle fut ta beauté , & quel voile d'horreur est maintenant étendu sur tes appas ! Que cette réflexion préside à l'arrangement de leurs charmes , & les regarde plus jalouses de parer leur ame des ornemens de la vertu , que cette draperie de chair dont elle est revêtue , & qui usurpe leurs soins !



Lorsque jeus rappelé à moi mon imagination errante sur ces tombeaux , & que jeus recueilli mes pensées dans un moment de silence , à la vue de cette scène de deuil , de tous ces lugubres objets , de tous ces trophées de la mort je ne pus retenir mes soupirs , je ne pus m'empêcher de gémir sur ces débris du plus noble des êtres sensibles , & je mécriai du fond de l'ame : » O Adam , quas - tu fait ? Quelle désolation » ta fatale désobéissance a répandue sur la » terre ? O la désastreuse & inconcevable » malignité du crime ! C'est lui qui a fait ce » ravage dans l'espèce la plus parfaite qui soit sortie visible des mains du Créateur ! » C'est lui qui a versé dans nos corps le » venin qui les tue ! Et il alloit plonger » l'ame dans le abymes si le fils de l'E- » ternel ne se fût placé entre Dieu & sa vic- » time.

Comme je restois , l'ame attachée à ces objets funebres , & perdu dans mes réflexions ; une idée cruelle vint m'en tirer ; & je me dis frappé d'effroi : „ Et moi aussi , „ faut-il donc que je meure ? Subirai-je aussi „ cet affeux changement ? Me faudra-t il „ devenir un cadavre insensible , & être à

7, mon tour ce que je déplore ici (a)? Vien-
 2, dra-t-il un temps, & ce corps que je sens
 3, plein de vie, sera enfermé dans un cer-
 3, cueil, & porté sous cette terre, tandis
 3, qu'un ami me suivra versant quelques lar-
 3, mes, & s'écriera une ou deux fois : hélas !
 3, mon frere!.. Oui, ce temps viendra :
 3, ce temps n'est pas éloigné. Oui, rien
 3, n'est plus sûr ; *Hervey*, ce sort sera le
 3, tien !

Si en ce moment un de ces spectres hideux
 sortoit à grand bruit de sa tombe, se levoit
 devant moi dans son effrayante difformité,
 si le squelette étendoit vers moi sa main
 menaçante, & que troublant tout-à-coup le
 silence de ces lieux, d'une voix sépulcrale il
 me dît :., Dieu te livrera aussi dans les mains

(a) *I pass with melancholy state ,
 By all these solemn heaps of fat ; e
 And think as soft and sad i tread
 Above the venerable Dead :
 Time was , like m , they life posses'd ;
 And time will be , when i shall rest.*

(Parnell.)

Je ne passe point près de ces lieux où la mort en-
 tasse les débris de l'espèce humaine, que la mélancolie
 ne s'empare de moi. Triste & rêveur, en fou-
 lant sous mes pieds tous ces morts venerables, je
 me dis : » un temps fut où ils vivoient comme moi
 » un temps viendra où je sera mort comme eux.

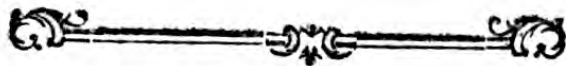
„ de la mort ; encore quelques jours ; & tu feras avec moi ici „.

Quelle impression profonde cet avertissement l'aîsseroit dans mon ame ! Hé ! pourquoi donc ferois-je sans alarmes , lorsque c'est la voix de Dieu qui me l'annonce , & qui me dit : „ tu „ mourras ?

Ah ? puisque l'arrêt est porté , puisque je suis un mortel condamné , & que j'ignore l'heure fatale , profitons des instans qui me restent , pour me préparer à une vie plus heureuse. Méritons, lorsqu'il me faudra fermer les yeux sur tous les objets de cet univers, de les rouvrir un jour sur un autre monde plus brillant. Puisqu'il me faudra sitôt céder aux ténèbres, à l'inertie, à la corruption ; ce corps animé , ce chef-d'œuvre d'argile si fragile & si merveilleux , je veus en consacrer les membres par des actes de vertu. J'étendrai toujours mes mains pour donner , plutôt que pour recevoir : elles s'ouvriront toujours pour soulager les malheureux. Ma bouche ne prononcera que des paroles de douceur & de charité. Mes oreilles seront fermées aux discours de l'impie , aux sons mal faisans de la médifance ; elles ne s'ouvriront que pour écouter la raison & la vérité. Mes pieds me conduiront au Temple du Seigneur , au lit plaintif des

malades , dans la triste demeure du pauvre.

Et vous qui embaumez les corps , épargnez pour le mien vos soins & vos parfums : je n'en veux point d'autres que mes bonnes actions. Enveloppé dans ma vertu : je me coucherai doucement sur le lit des morts , & j'y reposérai en paix , dans l'esperance qu'un jour Dieu retirera mes os de la poussiere , & les ranimera d'une vie immortelle.



De ces demeures où dorment mes semblables , ma pensée me transporte au tombeau mémorable du Dieu que son amour immola pour nous sauver. O mort , quelle victime quel triomphe ! Jamais pareil captif n'étoit entré dans les sombres prisons de ton empire.

Mais quel fut ton étonnement , quand ce nouveau Samson , reveillé de son court sommeil , se releva , brisa pour jamais tes portes impénétrables , & s'élança de nouveau vers la lumiere ? O mortels , quelle victoire ! La nuit de la tombe est éclairée : un Dieu y est descendu en a fondé la profondeur , & vous a frayé le passage à l'immortalité.

Ames craintives que le son de la cloche funebre épouvante , qui pâlisiez à la vue

104 LES TOMBEAUX

d'une tombe ouverte , & qui ne pouvez sans frissonner arrêter vos yeux sur un cercueil , rassurez-vous ; ne tremblez plus en esclaves à l'aspect du tiran qui nous détruit , & ne vous effrayez plus de sa faux menaçante : il est vaincu , & vous êtes affranchis de ses fers. Vous sentirez encore, il est vrai, l'atteinte de ses traits dans la partie de votre être qui est mortelle ; mais la plaie guérira , & vous secouerez un jour le trait sans douleur. Entrez hardiment dans la tombe : elle a maintenant une issue qui conduit à la vie.



Résurrection ! ce mot console mon ame ; je respire , & me sens soulagé d'un doute inquiétant qui m'accabloit. J'étois prêt à demander : “ Pourquoi tous ces corps sont-ils ici dans cet état abject ? La mort les a-t-elle conquis sans retour , & sont-ils oubliés pour toujours du Créateur qui les forma , ? Non , me répond une voix du ciel : „ Les justes sont tous prisonniers „ de l'espérance.

L'avenir cache une heure , une heure connue de Dieu seul , où tous seront affranchis. Alors le Seigneur descendra des cieus aux acclamations des Archanges. La destruction reconnoîtra sa voix , & ton be

obéissante lui remettra ses morts.

En un moment , en un clin d'œil , tous secoueront un sommeil de plusieurs siècles , tous s'élanceront dans les airs au-devant de leur Dieu.

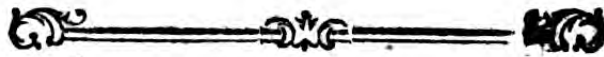
Il vient environné de toute sa puissance & de toute sa gloire. Mais ils n'ont rien à craindre de tout cet appareil de la majesté formidable. Tous ces signes terribles , tous ces Ministres de la vengeance qui répandent sur l'univers l'étonnement & la désolation , ne feront que rassurer , qu'encourager leur espérance. Le souverain Juge cite leurs noms , & les avoue à la face des habitans des cieus & des mondes assemblés.

Ecoutez Les foudres reposent : les tonnerres se font tûs : les armées céleste se tiennent en silence : toute la race d'Adam , agitée de sentiment contraires , est dans l'attente... Le Juge suprême parle , & dit aux justes : » Je vous accepte ; vous êtes mon » peuple ; vous m'avez été fideles jusqu'à » la mort. Approchez , enfans de lumiere , » recevez une couronne qui ne se flétrit » point ; venez jouir d'une félicité qui n'a » point de bornes.

Il n'est plus désormais pour eux ni peines ni langueurs : la mort n'entrera point dans les cieus : son trait fatal , qui depuis Adam buvoit le sang des Nations & des Rois , est brisé près de sa faux inutile. Il ne reste plus

106 LES TOMBEAUX

1 dans leur être épuré par le tombeau, rien de fragile ou de mortel : l'immense avenir qui est devant eux, n'est que bonheur, & n'a d'autre terme que l'éternité.



O éternité ! éternité ! de quel poids ton idée écrase l'imagination ! La pensée se perd & se confond dans ton abyme. Qui peut mesurer ton étendue sans bornes, sonder ta profondeur sans fond ? Le Mathématicien a des nombres pour supputer toutes les progressions du temps ; l'Astronome a des instrumens pour calculer les distances des astres : mais quels nombres, quels instrumens pourront mesurer les dimensions de la vaste éternité ; plus haute que le ciel, plus profonde que l'enfer ? O durée mystérieuse ; inépuisable existence, qui toujours demeure entière & n'est jamais entamée par les plus longues révolutions écoulées Les scènes de l'éternité ne changent point : la roue des vicissitudes ne tourne plus : tout est fixe & immuable au-delà du tombeau. Soit que nous soyons assis sur un trône, soit que nous soyons étendus sur la roue des tourmens, c'est pour toujours ! La main du Tout-puissant imprime à l'état de l'homme le cachet éternel de sa clémence ou de sa justice. La ruine des méchans est irremé-

diable L'arrêt fatal est porté , il est irrévocable : plus d'espoir de changer de séjour. Tout autour d'eux est affreux & permanent : tout présentera sans cesse à leurs yeux le même aspect & la même horreur.

Les méchants ô image épouvantable ! Mon ame frémit & recule d'effroi Je voulois l'éviter mais il vaut mieux envisager un instant l'idée de leur malheur , que de le subir une éternité.

Les méchants sont emprisonnés dans ces tombeaux comme dans un cachot profond , où ils attendent leur jugement & leur supplice Que leur départ de la vie fut affreux & cruel ! Lorsqu'un nuage d'horreur , avant-coureur d'une nuit éternelle , environna leur paupière mourante & prête à se fermer ; lorsque la maladie frappa ses derniers coups sur leur corps en ruines , qu'ils virent s'avancer l'instant d'un changement inévitable , qu'ils virent la mort ajuster le trait fatal , qu'ils le sentirent enfoncé dans leur cœur , Dieu , qu'elle terreur inconnue s'empara de leur ame ! Qu'el frisson dans tous leurs sens , quel effroi dans leurs regards , lorsque du bord où finit la vie , ils apperçurent l'abyme épouvantable qui les attiroit !

Oh ! quelle affreuse perspective les environne en ce moment , & leur présente partout le désespoir ! Derrière eux un long en-

chaînement de crimes, sans repentir : une longue fuite de jours d'espérance & de grâce écoulés sans retour ! En face, un tribunal terrible, un Juge inexorable ! Eperdus, ils cherchent autour d'eux leurs amis ; leurs amis ne sont plus ou que des complices que le même sort attend, ou des justes qu'ils ne verront plus que dans un éloignement immense sur la rive opposée d'un gouffre insurmontable !

Enfin ils commencent, ils essayent de prier Eh ! qui prieront-ils ? Le Dieu qui s'avance pour les juger. Ils sont bien forcés de s'adresser à lui . . . Leurs lèvres tremblantes énoncent quelques paroles mal articulées Mon cœur désire que Dieu les écoute. Mais, hélas ! qui peut dire si sa majesté, si long-temps outragée, prêterait l'oreille à leur plainte tardive ! Il pourroit bien rire de leur calamité, & se moquer de leur terreur.

Ainsi ils exhalent en vains gémissemens les restes de leur vie. Dans les horribles convulsions qui les agitent, la sueur découle de tous leurs membres, & mille traits intérieurs déchirent leur conscience.

» Oh ! comme en ce moment terrible
 » leur ame effrayée s'élançait autour de sa de-
 » meure d'argile, court à toutes ses issues,
 » & demande du secours à tout ce qui l'en-
 » vironne !

» vironne ! Mais nul être ne peut la secou-
 »rir. Quels regards douloureux elle jet-
 »te sur tout ce qu'elle quitte, sur tout ce
 »qui lui échappe ! Quoi ! pas un seul inf-
 »tant encore, avant de passer dans l'éter-
 »nité ! pas un seul moment pour se laver
 »de ses crimes ! O spectacle lugubre ! Ses
 »yeux versent des larmes de sang : cha-
 »que soupir qu'elle pousse a le son & l'ac-
 »cent de l'horreur L'ennemi la pour-
 »suit sans relâche dans tous les détours
 »de la vie ; & comme un assassin qui re-
 »double ses coups de poignard sur sa vic-
 »time trop lente à mourir, il la pousse,
 »il la presse jusqu'au bord effroyable de
 »l'abyme C'en est fait, elle y tom-
 »be (a).

Heureuse dissolution, si elle étoit le ter-
 me de leurs tourmens ! Mais, hélas ! leurs
 tourmens ne font que commencer. Ce n'est
 encore qu'une goutte échappée de la cou-
 pe amère qu'il leur faut épuiser. Dès que
 leur ame est arrachée de sa demeure, elle
 est traînée devant le tribunal du souve-
 rain Juge. Qui peut se peindre sa confu-

(a) Ce morceau est une traduction d'une quinz-
 aine de vers d'un Poëme intitulé *Le Tombeau*,
 qu'*Hervey* à insérés dans cet endroit de ses *Médi-*
tations.

101 LES TOMBEAUX

sion & son désespoir , lorsqu'elle se voit coupable & sans excuse , en présence de son Créateur irrité ? Il lui lance un regard menaçant , & fait déposer cette triste immortelle dans ses cachots ténébreux , jusqu'au grand jour de sa justice.

Oh ! quelles angoisses , quelle affreuse perplexité saisiront ces rebelles impénitens , lorsqu'il leur faudra comparoître au tribunal d'un Dieu vengeur ! Que feront-ils dans ce jour fatal & décisif ? Plus d'espoir , plus d'amis ! Le ciel & la terre les abandonnent . . . La fuite est impraticable , l'excuse impossible , la priere inutile.

Le livre fatal est ouvert : tous les secrets des cœurs sont dévoilés : toutes les actions cachées dans les ténèbres , paroissent au grand jour. Le masque de l'hypocrite est déchiré : Dieu qui l'a suivi dans les détours de sa vie , en présente à ses yeux l'affreux tableau . . . Dans cet instant de confusion , les coupables voudroient s'anéantir ; mais le néant se refuse à leurs vœux , la douleur & l'immortalité s'attachent pour toujours à leur être . . . Tout est consommé Le ciel & l'enfer ont commencé.

Est-il un cœur qui sente la pitié ? Est-il un homme qui aime les hommes ? . . . Ah ! qu'il leur crie de se repentir , avant que le temps du pardon soit expiré

Quelles étonnantes vérités j'ai décou-

vertes au milieu de ces tombeaux ! O mon ame, qu'elles ne sortent jamais de ta mémoire. Sois fidelle à me les retracer quand le jour commence & quand le jour finit ; qu'elles soient la règle de mes pensées, de mes actions, de toute la conduite de ma vie. Et moi qui les écris, & vous (a), Madame, qui les lisez, nous les verrons tous deux se réaliser un jour. Nous assisterons tous deux aux grands événemens qui doivent s'accomplir sur l'univers. Nous verrons les tombeaux s'ouvrir, la terre & l'océan fourmiller de vie, & les nations innombrables de tous les siècles, assemblées dans un même jour, s'étonner d'exister ensemble. Nous verrons l'univers en feu, les astres tombans de leur sphères, les cieus se replier comme un voile, & découvrir à nos regards la vaste éternité, & Dieu s'avancant de ses profondeurs pour juger les mortels Ah ! prenons soin qu'il nous trouve alors irréprochables & vertueux !

(a) *Hervy* adresse ces Méditations à une Dame Angloise. Son Ouvrage est un récit qu'il fait, un compte qu'il rend à cette Dame, des réflexions & des sentimens qui se succéderent dans son ame au milieu de cette Eglise de Cornouaille, & de Tombeaux qu'elle renfermoit.



L E T T R E
D'HERVEY A SASŒUR.



ES P E R E que le séjour de Londres sera favorable à votre santé. Vous, dont la maladie attaque déjà la jeunesse, vous voyez combien la vie est incertaine. Nous ne savons pas quels événemens un jour peut amener, & il faut toujours avoir soin que notre tâche soit remplie, & que nos comptes soient en état.

Je vous écris ce soir : mon désir est que cette lettre parvienne à ma tendre sœur, & j'espère qu'elle la recevra ; mais je n'en ai aucune certitude. Je ne peux assurer si ma sœur vit encore. Tout ce que je fais de certain, c'est qu'il est possible qu'à cette heure même son ame soit déjà devant le souverain Juge, & fixée dans un état éternel & immuable, ou sur le point de l'être. Ce que je fais, c'est qu'en ce moment même il est possible que son corps soit étendu pâ-

le & froid dans le cercueil , insensible au dernier adieu de mes freres & de ma tendre mere , qui lui donnent le baiser d'une séparation éternelle , à côté du Menuisier terrible qui attend pour achever de clouer la dernière planche , & cacher pour jamais ma sœur aux yeux des mortels. Déjà même elle peut avoir été emportée sur les épaules du fossoyeur , & descendue dans la terre ; en sorte que cette lettre que je lui adresse , la trouveroit dans le tombeau. Il se peut qu'elle dorme déjà du sommeil profond des morts dans quelque cimetiére ignoré de moi , pour ne plus se réveiller qu'au jour où retentira la trompette de l'Archange dans l'espace désert où furent les cieux.

L'idée seule d'un changement si soudain glace mon cœur d'effroi : j'espere que ce n'est pas le présage d'un événement déjà arrivé. S'il étoit vrai , si ma chere sœur n'étoit plus qu'une ombre invisible , je ne m'occuperois plus que du soin de me préparer pour le monde nouveau où je dois la retrouver.





II. LETTRE

DHERVEY A SA SŒUR.

JE ne connois point de saison plus propre pour m'entretenir avec celle qui de tous mes parens est la plus tendre & m'est la plus chere , avec celle qui depuis nos plus jeunes années possède la plus grande portion de mon cœur , que la saison où nous venons d'entrer , où le printemps & la nature se renouvellent ; soit dans les heures où un silence universel appaise le tumulte des pensées , & rétablit dans l'ame agitée un calme profond ; soit dans les heures où la voix de l'alégresse & de la joie retentissant dans les airs , invite l'homme à adorer son Créateur , éveille ses passions vertueuses , & inspire dans l'ame les sentimens tendres & les douces émotions.

L'autre jour traversant les campagnes pour y chercher la santé , je remarquois que les prairies avoient perdu ces odeurs qui quelques mois auparavant parfumoient l'air & mes sens , qu'elles étoient dépouillées de cette profusion de couleurs dont la variété enchantoit mes yeux . . . Pas une

fleur qui égayât ma vue , & rompît la triste uniformité de la plaine aride & nue. Ces nuées , qui dans un autre temps se fondoient en rosée , ou tomboient en pluies fécondes , versent maintenant d'impétueux torrens qui submergent la terre inanimée , & achevent de détruire les foibles restes de ses ornemens & de sa beauté. Ces côteaux que couronnoient des moissons dorées ; ces valées riantes qu'emplissoient des flots d'épis ondoyans ; en un mot toute la face de la nature , qui dernièrement nous offroit partout l'abondance & la gâité , est maintenant triste & défolée.

Comme je continuois ma promenade , rêvant à ces disgraces de la nature , dont la vue n'offroit pas un seul plaisir , & n'éveilloit pas un seul sentiment de joie , je crus voir dans ce changement si rapide l'image de notre existence fragile & passagere. Il me sembla que chaque objet que rencontroient mes yeux , m'avertissoit du sort que je devois un jour subir moi-même. A force de m'arrêter sur ces réflexions , elles fermenterent dans mon imagination , rompirent mon long silence , & me firent à m'écrier : „ Quoi ! nous faut-il donc aussi subir un changement si déplorable ; nous dont le sang circule avec tant de vivacité dans nos veines ; nous qui sentons dans tous nos membres la jeunesse , la santé &

la vigueur ; nous qui sommes si tentés de nous croire des êtres privilégiés, dont la peine & les maux ne peuvent approcher, des êtres destinés à goûter toutes les douceurs de la vie, sans trouble ni mélange d'aucune amertume ? Cet âge, où pour nous tout est jouissance & plaisir, sera-t-il suivi d'un autre âge qui ressemble à cette langueur mélancolique de la nature ? Cet œil si brillant & si plein de feu, ne sera-t-il plus qu'un globe éteint & voilé de ténèbres ? Une pâle difformité effacera-t-elle ces traits aimables & le coloris de ces joues animées ? Les doux désirs seront-ils bannis de nos cœurs flétris, & la gaiété de nos entretiens ? Les instans fortunés du printemps de nos jours doivent-ils s'évanouir comme un songe, & la vigueur de l'âge s'écouler & passer comme les flots d'un orage momentané ? Sic'est là le sort qui nous attend, c'est en vain que nous vantons la supériorité de notre espèce : en vain nous nous croyons dans notre orgueil des êtres favorisés des cieux. Les créatures inanimées meurent, il est vrai ; mais c'est pour renaître & reprendre bientôt une existence aussi brillante. Si aux approches de l'hiver elles perdent leur éclat & leur verdure, elles sont sûres que le printemps qui va suivre, leur rendra avec us-

re leur première beauté. Mais l'homme, quand une fois il a passé l'automne de sa vie, & qu'il est tombé dans les bras de la froide vieillesse, il lui faut dire un éternel adieu à tout ce qu'il y a de plaisirs & de douceurs; il n'a plus une seule attente agréable qui raffraichisse & soutienne son âme languissante, pas un seul rayon d'espérance & de joie qui brille au travers de la route qui le conduit à la mort, & en éclaircisse la sombre horreur ».

Je ne me livrai pas long-temps à ces réflexions amères, sans me souvenir bientôt du remède qui peut nous consoler de ces maux cruels. Je sentoient bien que tous ces plaisirs de la jeunesse & des passions n'étoient que vanité, & devoient expirer dans la peine; mais je compris aussi que la vertu étoit un bien solide qui procuroit une paix & un contentement durables. Si les semences précieuses ont été plantées dans nos jeunes cœurs, si nous avons soin de les y nourrir & de les féconder, elles produiront des fleurs & des fruits immortels dans l'hiver même de nos jours, lorsque nous serons pâles & ridés, & que toutes les grâces extérieures de notre frêle machine seront fanées & détruites.

La vertu nous ouvrira dans ce dernier âge une source inépuisable de consolations. Si nous ne pouvons plus entendre l'har-

nie des sons , ou le chant d'une voix mélodieuse ; si tous nos sens nous deviennent infideles , & refusent d'introduire plus longtemps dans notre ame les sensations du plaisir ; il ne tient qu'à nous , chere sœur , d'amasser aujourd'hui d'heureuses provisions , qui dans ces années de tristesse & d'abandon , charmeront notre mémoire de souvenirs ravissans , & réjouiront tout notre être au milieu de la fête continuelle d'une conscience qui nous applaudit. Qu'elle satisfaction inexprimable nous recueillerons de la vue d'une suite non interrompue d'actions vertueuses ! Avec cette perspective devant nos yeux , que nous nous plairons avec nous-mêmes ! Le sentiment fâcheux de nos infirmités ne nous fera point dans nos impatiences appeler le trépas , ni les craintes d'un avenir inquiétant redouter le coup dont la mort s'apprête à nous frapper. Nous serons calmes & sereins ; nous nous consolerons de tout par la douce pensée , que pour recompense des vertus qui ont orné les différens âges de notre vie , nos cendres & nos noms seront embaumés , la tombe transformée pour nous en un asile de repos , & nos ames , pures comme nos yeux , métamorphosées en anges de lumière.



LETTRE

D'HERVEY A UNE DAME.

DIMANCHE dernier la Providence m'appela loin de mon troupeau , pour aller prêcher dans deux Paroisses étrangères , éloignées l'une de l'autre de plusieurs lieues. L'espace qu'il me fallut parcourir pour y aller , & revenir de-là chez moi , peut passer pour un voyage , & ce fut un des plus agréables qu'on puisse faire Je voudrois avoir les couleurs & le génie d'un Peintre habile , pour peindre à votre imagination , sans faire tort à leur beauté , les charmans payfages & le riantes perspectives qui se sont succédés sous mes yeux.

La température de l'air étoit arrêtée dans un juste milieu : l'atmosphère n'avoit ni cette chaleur brûlante qui vous énerve & vous accable , ni ce froid pénétrant dont le sentiment désagréable vous poursuit & vous occupe. Elle étoit à ce degré heureux qui fait évaporer doucement les parfums des plantes & des fleurs sans les épuiser trop vite , & sa pure transparence laissoit voir les objets dans le jour le plus favorable. La face du ciel contribuoit encore

à augmenter la beauté variée des perspectives ; elle étoit semée , non de ces nues épaisses & noires dont les flancs sont gonflés de pluies , mais de ces nuages d'argent légers & fugitifs qui rompent de temps en temps l'uniformité fatigante d'un soleil continuel , & jettent par intervalle devant son disque éblouissant un voile d'ombres qui soulage & repose les yeux. J'avois pour compagnon de voyage un honnête homme , d'un jugement net & solide , & qui ne manquoit point de lecture. Il avoit long-temps vu le monde , & il l'avoit vu en homme qui fait approfondir les choses , & qui ne juge pas sur les apparences. Il étoit en état de parler bon sens sur mille sujets importans , & de donner de temps en temps de vues utiles. Ainsi quand je voulois passer des réflexions ou du sentiment au plaisir de converser , j'avois avec moi un homme avec qui je pouvois profiter. Ainsi Dieu sembloit disposer tout pour rendre notre voyage agréable.

A la première halte que nous fîmes , nous trouvâmes une terre forte qui ne demandoit qu'à produire ; mais la main de l'homme n'y avoit rien semé , & le sol naturellement fécond étoit stérile faute de culture. N'est-ce pas là le cas de plusieurs âmes immortelles , qui nées avec les dispositions les plus heureuses , restent incul-

tes

tes & perdues faute de soins & d'instruction ? Cependant cette plaine inculte , quoiqu'elle n'offrit elle-même aucun agrément , servoit à relever l'éclat de la verdure des plaines voisines. Ainsi la vue de l'abîme profond où sont allumées des flammes éternelles , par la terreur même qu'elle inspire , fera mieux goûter aux élus le bonheur dont ils jouiront au haut des cieux. Nous fîmes plus de diligence pour sortir plutôt de cette plage aride : car pourquoi s'arrêter dans un lieu où avec une connoissance qui ne vous offrent rien d'utile ? On ne peut se délivrer trop tôt d'une situation si fâcheuse.

Quand nous fumes avancés un peu plus loin , nous entrâmes dans un vaste enclos. Ici nous reconnûmes par-tout la main du travail & d'une heureuse industrie, L'épi étoit encore enfermé dans son chalumeau , & par-tout les tiges multipliées croissoient heureusement. Ce champ couvert d'une riche verdure , & purgé de ses herbes inutiles , promettoit à son propriétaire satisfait l'espérance d'une moisson prochaine qui payeroit ses travaux , & nourriroit sa famille. Je sentis le prix d'une main laborieuse , trésor qu'il est au pouvoir de tout homme de se donner lui-même. Le champ du paresseux ressemble aux montagnes de Gilboa , sur

lesquelles on ne voyoit jamais ni pluies , ni rosée , ni fruits. Mais par-tout où se trouveront la prudence pour imaginer & le courage pour exécuter , le succès suivra presque toujours l'entreprise. Il n'est point de désert aride où l'économie & le travail ne puissent faire épanouir la rose.

Nous continuâmes notre course en admirant l'active fécondité de la terre , l'enfance des moissons , & les jeunes trésors dont les campagnes étaloient par-tout l'espérance. Cela me donna lieu de réfléchir sur un des dogmes les plus importans du Christianisme , sur la Résurrection , & je fus parfaitement convaincu qu'il est possible à Dieu de ranimer les morts. Cela me donna aussi quelque idée de la beauté & de l'éclat dont se revêtira le corps du juste.

En effet , il n'y avoit que quelques jours que j'avois arrêté mes regards sur les campagnes , & je n'avois vu dans le monde végétal qu'une étendue stérile , sans aucune parure , sans un seul trait aimable ou gracieux : mais aujourd'hui quelle foule de beautés , quelles graces , quel éclat ! Il n'est point de jeune vierge dont le visage soit plus riant & plus fleuri ; il n'est point d'épouse mieux parée & plus brillante. Et si Dieu anime & pare ainsi l'herbe des champs & les

êtres insensibles des plaines , quel éclat , quelle majesté ne donnera-t-il pas à l'argile qu'il destine à loger des ames immortelles ? Nous avons accompagné à leur tombeau plusieurs de nos amis ; nous avons vu en plurant leurs tristes ossemens déposés dans la poussière ; mais séchons nos larmes , ils ne périront point dans la tombe : ce n'est qu'une retraite où leur argile s'épure , & d'où elle sortira brillante comme l'aurore , & radieuse comme le soleil , pour jouir , sans jamais se corrompre , d'une fraîcheur & d'une jeunesse immortelle.

Nous entrâmes ensuite dans un chemin bordé des deux côtés d'une haie de grands arbres mêlés d'umbles buissons. Ici la vue étoit resserrée ; & nous n'avions plus d'autre perspective que les rameaux épais de cette voûte de feuillages : les jeunes branches étoient vêtues d'un vert agréable & doux à l'œil , qui observoit avec plaisir les livrées diverses dont chaque plante étoit ornée. Ici les tendres rejetons montroient un bouton tout prêt à s'ouvrir ; là le bouton étoit ouvert , & montrait la fleur défendue par ses épines ; & ce qui étoit si agréable à voir , étoit dangereux à toucher. O merveilleuse & puissante énergie de la voix de Dieu ! Il n'a dit qu'une fois , *que la terre produise* , & la nature fidèle obéit tous les ans à cet ordre unique. Des fié-

cles se sont écoulé depuis la naissance du monde, & la nature n'a rien perdu de sa vigueur. La force de cette parole de l'Éternel dure encore, & soumet tout l'univers matériel à ses loix !

Au moment où nos yeux se repaissoient de tous ces objets agréables, une volée de cloches ébranlées toutes à la fois, saluerent notre oreille d'une harmonie vraiment auguste, & d'une musique simple qui avoit quelque chose de majestueux & de céleste. Tout-à-coup une bouffée de vent s'élève & emporte loin de nous ces sons argentins ; mais ce fut pour nous les renvoyer aussi-tôt, lorsque nous les croyions perdus, & le plaisir de les entendre fut renouvelé par cette agréable surprise.

Bientôt ces plaines & ces vastes avenues disparurent, & nous nous enfonçâmes dans le bois d'un vallon. Mille oiseaux des plus gais, sautillant & gazouillant dans le feuillage, nous tinrent compagnie dans l'ombre de cette solitude. Nous rendimes grâces à ces chantres des bois de leur complaisance & de leurs chansons, & nous les priâmes de célébrer pour nous le Créateur. Mais ce qui nous parut plus nouveau, ce qui nous toucha davantage, ce furent les cadences & les roulemens du rossignol. Quel gosier harmonieux a reçu cet être charmant ! Quel musicien infatigable ! . . . J'ai

plus d'une fois entendu sa plainte mélodieuse pendant le jour, & l'on m'a dit qu'il ne se repose point les nuits, & qu'il chante encore dans les ombres. L'air étoit impregné des plus douces odeurs; & en les respirant, je me rappelai ces vers si gracieux du grand *Milton*. *

„ Maintenant les zépgirs légers agitent
 „ leurs aîles odoriférentes; ils distribuent
 „ à nos sens les purs esprits des parfums
 „ de la nature, & dans leur murmure ils
 „ sembloit dire à quelles fleurs ils ont ravi
 „ ces dépouilles embaumées.

Je me rappelai en même temps une description d'un cantique de l'Écriture, bien supérieure aux vers de *Milton*. „ En-
 „ fin l'hiver est passé, les pluies ont cessé
 „ les fleurs paroissent sur la terre: la sai-
 „ son où chantent les oiseaux est arrivée;
 „ & la voix de la tendre tourterelle est en-
 „ tendue dans nos bois.

Dans un lieu où deux de nos sens étoient si délicieusement affectés, nous n'avancions qu'à regret, & nous craignons l'instant où nous sortirions de ce bois agréa-

* Now the gentle gales
 Fannig their odoriferous wings disperse
 Native perfumes, and whisper whence they stole
 Those balmy spoiles.

ble , quoique nous y fussions resserrés ; sans autre perspective que le dais étroit & brillant des cieux sur nos têtes. Mais lorsque nous l'eumes passé , quelle étonnante multitude de merveilles s'offrirent à notre vue ! Je tressaillis de plaisir , & jamais surprise plus agréable n'émut mon ame. Nous étions montés sur le sommet d'une colline , d'où notre œil embrassoit une longue file de plaines d'un contour immense : à peine notre vue pouvoit en atteindre les dernières limites. Toute cette scène étoit partagée entre une foule de laboureurs , & chargée de mille fruits différens. Les plaines les plus voisines de nous & dont nos yeux distinguoient le mieux les objets , étoient couvertes de tous les trésors champêtres. Les parcs étoient remplis de moutons & d'agneaux bondissans près de leurs meres ; les vallées étoient comblées de moissons si épaisses & si pressées , qu'elles offroient à l'œil les flots mouvans d'une onde doucement agitée. Ici brilloit une profusion de fleurs entassées sans mesure & sans ordre : là la verdure en étoit simplement émaillée , comme un tapis que parcourt le dessein d'une broderie légère. De cette foule de fleurs les unes étoient dorées comme l'orange ; les autres avoient la blancheur de la neige ; quelques-unes sembloient teintes des rou-

LETTRE D'HERVEY. 127

ges couleurs d'un beau sang. Plus loin les Villes & les Villages étoient semées par intervalles. Mille autres beautés innombrables se pressoient en foule devant mes yeux.

Oh ! puissent tous les charmes de cette saison délicieuse élever toujours vers le pere de la nature les pensées du voyageur qui s'arrêtera pour les contempler ; & tandis que son œil est enchanté de ce tableau , que sa langue exprime mille actions de graces au Maître de l'univers !

Suprême Auteur de tout bien , ces beautés sont ton ouvrage. Dieu tout-puissant , ce sont tes mains qui ont formé ce bel univers ; c'est de toi que sont sorties toutes ces merveilles. Quelle merveille ne dois-tu donc pas être toi-même ?





MEDITATION

*Composée par une jeune Angloise
en 1750, à l'imitation de
celles d'HERVEY.*

Les jours fuyent plus rapidement : les nuits s'allongent & se traînent à pas lents : les nuages plus sombres, plus noirs s'enflent de pluies & s'abaissent sous leur poids : l'air plus froid & plus piquant mord déjà les tendres fibres de nos corps sensibles : tout annonce les approches de l'hiver.

Voyez les arbres, ils partagent aussi le sort de l'homme & le dépérissement de son être ; ils se dépouillent de cette épaisse chevelure qu'agitoient les orages de l'été, leur parure se flétrit & leurs feuilles tombent de toutes parts. Quelques-unes, comme le vieillard décrépît & chancelant sur le bord de sa tombe, pendent de leur lige desséchée & , reposent encore quelques heures suspendues au frêle appui qui le soutient

foutient au haut des airs , jusqu'à ce qu'un léger souffle brise leurs foibles liens , & les précipite sur la terre qui doit les dis-foudre & les détruire. Elles tombent sans que leur sort nous intéresse , depuis qu'elles ont cessé de faire le plaisir de nos yeux à peine sont-elles éparfes & foulées sous les pieds de l'homme , quelles sont oubliées de lui. Briller & plaire l'espace d'un été , voilà donc le terme de leurs destins , tandis que le sapin superbe que ces filles passageres du printemps viennent effacer dans la fleur de leur jeunesse , survit & demeure après elles , étalant une verdure & des charmes plus durables. Arbre privilégié , ta beauté , ta verdure vivent aussi longtemps que toi : tu ne les perds qu'en cessant d'être toi-même.

O emblème frappant des charmes & de la beauté périssable de mon sexe ! Qu'il est fragile & court le bonheur de ces femmes insensées qui ont mis leur félicité dans le plaisir d'être admirées ! Et de quels hommes ? Ce n'est pas au sage ni à l'homme de bien qu'elles sont jalouses de plaire ; c'est à des êtres légers & frivoles comme elles. Le sage ne prodigue point son hommage à l'éclat d'une argile mieux polie & plus agréablement colorée. Sous cette enveloppe brillante , il cherche l'ame , & n'admire que la vertu. Peut-être passeront-elles

leur jeunesse sans s'occuper d'une seule pensée utile & sérieuse. Et quel trésor de folie & d'impertinence elles auront amassé pour leurs derniers jours, pour ces jours où toutes ces riantes chimères, ou tous ces charmes dont elles sont si vaines, auront disparu & ne laisseront d'elles qu'un être difforme & insupportable ! Comment soutiendront-elles le choc de la vieillesse menaçante qui les dépouillera de tous les attraits de la beauté, & les traitera comme l'automne traite ces arbres ?

Hélas ! toutes ces qualités, toutes ces perfections que le monde vante à nos oreilles dans ses discours flatteurs, tant que nous avons de la jeunesse & de la beauté, s'évanouissent avec elles ; ou s'il nous en reste encore quelques vestiges, le monde retire ses éloges ; & garde désormais sur elles un profond silence ! Malheur à nous si le champ de notre âme n'a pas été cultivé dans nos jeunes années ; si la vieillesse ne le trouve pas enrichi des fruits de la raison, il s'y fait un vuide immense que viennent remplir la malice & l'envie dont les semences se développent sur-tout dans l'automne de l'âge. La femme qui n'a compté que sur des charmes périssables, comme une feuille fanée, languit oubliée du monde qui ne la voit plus qu'avec

indifférence : heureuse encore si elle n'excite pas ses mépris. Semblable au vol de la flèche qui ne laisse dans l'air qu'une trace invisible, sa vie ne laisse sur la terre aucuns vestiges de vertu qui fasse souvenir d'elle.

Oh ! combien plus heureuse est la femme dont une mere vertueuse éleva l'enfance & guida la jeunesse, mêlant sagement à ses jeux innocens les leçons de la vertu ; qui apprit d'elle, avant que les vains plaisirs eussent fait sur son ame tendre une impression trop profonde, que tout étoit vanité, hors la religion & la vertu ; & qui s'est souvenue de son Créateur, avant d'être surprise par ces tristes années, par ces mauvais jours, qui finiront par lui faire dire le soir du fond du cœur : » je n'ai » eu aujourd'hui aucun plaisir.

La beauté est pour nous un avantage réel, lorsqu'elle embellit la raison, & qu'elle sert d'ornement à la vertu ; mais si elle n'est que le masque du vice ou de la folie, si elle nous persuade qu'avec elle nous pouvons nous passer des autres qualités plus solides, la beauté alors est une malédiction ; c'est un présent que Dieu nous a fait dans sa colere ; c'est un flatteur qui nous trompe pour nous perdre, & dont le temps nous démasque bientôt

132 **MEDITATION.**
la perfidie. Si nous sommes sages , la seule
ambition digne de nous , c'est la raison
unie à une belle ame. Ne soyons point
jalouses d'exciter l'admiration , mais so-
yons-le toujours de la mériter.



E'LL'GIE



ÉLÉGIE

*Ecritte sur un Cimetiere de campagne,
traduite de l'Anglois de M. Cray.*

J'ENTENDS le son de la cloche fune-
bre qui annonce la fin du jour : les
troupeaux mugiffans marchent à pas lents
& tortueux vers l'étable : le laboureur
fatigué regagne avec effort sa chaumiere ;
il abandonne l'univers à l'effroi des téné-
bres & à l'horreur de mes réflexions.

Les prairies ont perdu tout leur éclat :
un triste & vaste silence régné autour de
moi , & n'est interrompu que par le bour-
donnement de quelques insectes ailés qui
volent pesamment dans le vague des airs :
leur murmure assoupissant & lugubre se
fait entendre au loin dans la campa-
gne.

Mais quels gémissemens viennent frap-
per mon oreille ! C'est le triste hibou,
qui du haut de cette tour couverte de li-

erre, élève sa plainte jusqu'au ciel ; j'ai troublé son antique solitude : j'ai profané ses sombres bosquets.

La mousse que le temps a réduite en poussière, s'élève en monceaux sous ces arbres touffus. C'est là, c'est sous ces ormeaux sauvages & à l'ombre des cyprès, que reposent les rustiques ancêtres des habitans du hameau ; ils sont enfermés pour jamais dans leur étroite demeure.

La voix perçante du coq, le gazouillement des oiseaux, les accords des instrumens champêtres, ne pourront les faire sortir de ce lit effrayant ; Ils ne se leveront jamais pour respirer les parfums du matin que les zéphirs apporteront en vain sur leurs ailes.

On a vu souvent la moisson tomber sous leur faux tranchante, & la terre indocile céder à leurs travaux : ils menoient en triomphe un superbe attelage. Combien de fois les chênes audacieux des forêts n'ont-ils pas gémi sous le coup de leur hache pesante !

Ce n'est plus pour eux qu'un feu pétillant brille dans les foyers, ou qu'une épouse chérie prépare un repas champêtre ; ce n'est plus pour eux que de tendres enfans élèvent leurs mains innocentes, en sollicitant un baiser qu'ils envient à leur mere.

Altiere ambition ! pourquoi méprisez-vous leurs travaux , la simplicité de leurs plaisirs , l'obscurité de leur destinée ? Pourquoi la grandeur écouterait-elle avec un souris dédaigneux l'histoire succinte & naïve du pauvre ?

L'orgueil de la naissance , la pompe du pouvoir , tous les avantages que donnent la richesse & la beauté , attendent également l'heure inévitable : tous les sentiers de la gloire aboutissent au tombeau.

Les voûtes de nos temples ne retentiront jamais de leurs éloges : la postérité n'a point érigé de trophées sur leurs tombeaux. Grands de la terre , pourquoi les plaignez-vous ?

Un superbe mausolée pourroit-il rappeler dans ce cadavre le dernier souffle qui s'échappe ? La fumée de l'encens réchaufferoit-elle cette froide poussière , ou les accens de la flatterie charmeroient-ils l'oreille insensible de la mort ?

Peut-être a-t-on enseveli sous cette terre méprisée un cœur autrefois animé d'un feu céleste , & des mains dignes de porter le sceptre ou de toucher la lyre d'Apollon.

Mais la science enrichie des dépouilles du temps , ne leur a jamais ouvert son livre immense : la froide indigence a étouf-

fé dans leur ame leurs nobles transports ;
elle a glacé dans sa source le génie créa-
teur qui donne la vie aux grandes pen-
sées.

Ainsi mille pierres précieuses sont ren-
fermées dans les sombres cavités des mon-
tagnes : mille fleurs naissantes répandent
dans les déserts une odeur embaumée.

Ici repose peut-être un Hampden , qui
auroit opposé son intrépide vertu aux in-
justes efforts de la tyrannie : un Milton qui
vécut sans écrire , & qui mourut sans
gloire : un Cromwel , dont les mains ne
furent jamais souillées du sang de sa Pa-
trie.

Ils ne régnerent pas sur les ames par
l'éloquence & le génie : l'obscurité de leur
fort les priva des triomphes de la vertu ,
des éloges de la renommée , du doux
pouvoir de répandre des bien-faits , & de
faire naître un sourire sur les levres du
pauvre.

Mais si leurs vertus furent enchaînées ,
leurs vices reçurent aussi des liens ; ils ne
s'éleverent pas au trône par des degrés
souillés de sang & de carnage ; ils ne fer-
merent pas sur le genre humain les por-
tes de la clémence.

Ils n'eurent jamais à cacher la rougeur
de leur front , ou à combattre les déchi-
remens d'une conscience effrayée : leur

musé ne profana point l'encens des dieux,
en le faisant brûler sur l'autel de la débauche & de l'orgueil.

Mais j'apperçois un grossier monument
qui semble garantir ce tombeau des outrages
du temps : quelques vers gravés à
peine sur la pierre , demadent au voyageur
le tribut de ses larmes.

Hélas ! qui résigna jamais sans regrets
l'inquiete & flatteuse existence ? Qui s'ex-
posa volontairement à devenir la proie
du silence & de l'oubli ? Comment abandonner
les enceintes du jour & la chaleur
de la vie , sans jeter en arriere un regard
long & douloureux ?

L'ame qui s'envole jouit encore des
regrets d'un cœur désolé : les yeux qui
se ferment sollicitent de pieuses larmes :
la nature jette un cri du fond des tombeaux,
& du milieu même de nos cendres on voit
sortir quelques étincelles.

Pour moi qui rends hommage à ces cendres
négligées , & qui les fais revivre dans
mes vers , si quelque ami de la solitude , si
quelque cœur sensible est un jour attiré
comme moi dans ces lieux champêtre , il
voudra peut-être connoître ma destinée.

Peut-être un berger , dont les cheveux
seront blanchis par les ans , s'empressera
de lui répondre : » Nous l'avons

» vu souvent au lever de l'aurore : ses pas
 » précipités faisoient jaillir la rosée du
 » sommet des fleurs ; il devançoit le retour
 » du soleil sur ces côteaux fleuris.

» Voyez-vous à l'extrémité de ce vallon
 » ce chêne antique , dont les branches
 » inclinées forment une ombre majestueu-
 » se ? C'est - là qu'il écoutoit le murmure
 » du ruisseau , & qu'il suivoit des yeux son
 » cours tranquille.

» Tantôt il erroit au hasard dans la
 » forêt : un sourire amer étoit sur ses
 » levres ; il proféroit quelques mots en-
 » trecoupés , images fantastiques de ses
 » sombres rêveries ; tantôt il tomboit dans
 » un long anéantissement comme un mal-
 » heureux abandonné de la nature entière ,
 » ou tourmenté d'un amour sans espoir.

» Mais un jour il ne parut point au le-
 » ver de l'aurore ; en vain le soleil s'éleva
 » sur l'horizon ; il ne vint point sous l'om-
 » brage de la forêt , ni sur le bord du
 » ruisseau.

» Bientôt des chants lugubres , un fune-
 » bre appareil m'annoncerent qu'il n'étoit
 » plus ; je le vis porter lentement vers
 » son éternelle demeure. Lisez ces vers
 » gravés sur la pierre : je vais écarter ces
 » broussailles qui les couvrent.

» Reçois-le dans ton sein , ô terre bien-
 » faisante ! Il ne brigua jamais ni les fa-

ELEGIE. 139

» veurs de la fortune, ni les éloges de la
» renommée; il appartient à la douce mélan-
» colie, & la sagesse ne dédaigna point
d'éclairer son humble naissance.

» Le ciel le combla de ses faveurs; car
» il le doua d'une ame bienfaisante & sin-
» cere; il n'avoit que des larmes à don-
» ner, il les répandit sur les malheureux;
» il ne désiroit qu'un ami, & il eut un
» ami.

» Ne cherchez point à faire briller ses
» vertus, ni à tirer ses défauts de cet asile
» terrible; c'est ici que ses défauts & ses
» vertus reposent pour jamais dans le sein
» de son Pere & de son Dieu, entre la
» crainte & l'espérance.



Na. Nous avons cru faire plaisir à nos Lecteurs en insérant cette Elégie avec les Ouvrages d'*Hervey*. Elle nous a paru écrite avec beaucoup de goût, de force & d'harmonie: elle est d'ailleurs analogue aux sujets que nous venons de traduire.

Fin de la premiere Partie.

ferme 10 p	10 p	50	12
a la maison	6 p	10	20 p
+ Laurin	10		
<hr/>		50	15

MÉDITATIONS

D'HERVEY,

TRADUITES DE LANGLOIS,

Par M. PEYRON, & revues par

M. LE TOURNEUR.

SECONDE PARTIE.



A PARIS;

Chez LEJAY, Libraire, rue Saint Jacques
au-dessus de celle des Mathurins,
au grand Corneille.



M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Permission.



MÉDITATIONS

AU MILIEU

D'UN PARTERRE.



PROMENADE DU MATIN.



PEINE sorti des tombeaux, encore tout arrosé des vapeurs humides de la voûte sépulcrale, j'allai respirer au milieu d'un parterre émaillé de fleurs. Tous mes sens s'ouvrirent à la volupté. Mon imagination tendrement émue, erroit sur tous les objets, & se promenoit avec délices de fleurs en fleurs.

C'étoit le matin d'un beau jour d'été. L'air étoit frais & léger, la nature riante & animée. Le monde bruyant étoit plongé dans le sommeil. L'intérêt avoit suspendu ses calculs. La débauche lassée reposoit sa tête coupable. Tout étoit serein & tran-

II. Part.

A

quille. Mon ame étoit calme , mes pensées sérieuses & douces. L'alouette joyeuse a quitté son nid ; je la vois planer dans les airs ; elle salue le jour naissant ; elle appelle le Laboureur au travail , & les oiseaux au concert de la nature.

Qu'il est doux de rêver , en foulant à ses pieds l'herbe encore trempée de rosée , en respirant la fraîcheur d'un air pur & tranquille ! Ce plaisir est perdu pour vous , en fans de la mollesse. Que le paresseux est insensible ! qu'il est malheureux ! il abandonne la moitié de sa vie au sommeil , triste image de la mort.

Lever du Soleil.

L'aube matinale decline par degrés , ses couleurs d'un gris obscur s'effacent & se perdent dans les rayons de feu qui remplissent les cieux , & vont couvrir la terre. Déjà l'horizon se colore d'un rouge brillant. Lorsque le soleil se leve & commence sa carrière ; lorsque la foule des oiseaux paye un tribut d'harmonie au Créateur ; que l'homme s'éveille , qu'il se prosterne , qu'il mêle les accens de sa voix à cette mélodie naturelle ; que ses hymnes montent jusqu'au trône de l'Éternel , avec les parfums suaves & délicieux qui s'exhalent de la nature.

C'est dans les lieux que l'homme porte

D'HERVÉ Y.

ses premiers regards. Il se plaît à considérer leur voûte magnifique , prodigieux théâtre où les éclairs lancent leurs feux , où le tonnerre éclate & gronde , d'où la tempête s'élançe pour ravager l'univers , où roulent & se perdent des milliers de mondes suspendus !

Voyons le soleil sortir du sein de l'orient. A son approche les nuées épaisses s'ouvrent & fuyent comme des rideaux flottans. Avec quelle noblesse il s'avance sur l'horizon ! Sa contenance est fiere & majestueuse. Déjà sa lumière pénètre l'univers. Rassemblez toutes les merveilles de l'art humain , & montrez-moi sur la terre une scène comparable au lever du soleil.

Je vois dans le soleil mille propriétés admirables ; c'est l'emblème le plus vrai du Créateur. Le culte que lui rendirent les Païens est l'idolâtrie la plus excusable. La surprise enchaîna la raison : l'homme se prosterna , vaincu par l'admiration.

Que seroient tous les Royaumes du monde sans la lumière ? Quels noirs cachots ! C'est en vain que nos yeux cherchent à pénétrer le sombre voile de la nuit. Les traits de la nature nous échappent : la terre nous paroît un désert affreux , un chaos horrible & confus. Mais dès que les heures matinales ont ouvert les portes du jour , la perspective riante se déploie à nos regards.

4 MEDITATIONS

L'azur des cieux est parsemé de roses : la tendre verdure tapisse les plaines : les fleurs étalent des couleurs riches & brillantes : la nature paroît ornée de ses plus beaux attraits : l'œil s'égare & s'étonne sans cesse.

De même, quel seroit l'état de notre ame sans la révélation ? Voyez les Païens arranger des systêmes. Quelles idées absurdes ne se formoient - ils pas de la Divinité ! quels songes imposteurs ! quelles conjectures vaines & puérides sur le sombre avenir ! Mais le Rédempteur paroît, il verse dans les ames la gloire & l'immortalité.

Nous ne marcherons plus dans la nuit de l'incertitude & de la crainte ; nous ne demanderons plus en tremblant : » qui roulera la pierre qui nous couvre ; qui nous ouvrira les portes éternelles ; qui écartera l'épée flamboyante ; qui nous conduira dans le séjour de plus pures délices ? » Tout fut accompli par ce grand sacrifice : le pécheur fut sanctifié, & les portes du bonheur s'ouvrirent à lui.

Si nous bénissons la Divinité pour avoir tracé le cercle que suivent les saisons, le jour, la nuit, les années & les siècles, ne devons-nous pas l'adorer & verser des larmes de reconnoissance, pour avoir élevé sur nos têtes le soleil de justice ? Sans lui, nos ames seroient enveloppées des ombres

de la mort ; sans lui , après avoir erré long-temps d'écueils en écueils , couverts du bandeau de l'incrédule , nous nous serions précipités dans les profondeurs de l'abyme.

Sans cet astre , grand principe de la vie de l'univers , que seroit la terre ? Une masse informe , un amas de matière sans force & sans activité. Les arbres ne nous couvrieroient point de leur ombrage : les plantes sans vigueur ne nous montreroient plus le tendre bouton prêt d'éclorre : les prairies ne seroient plus un tapis délicieux pour le solitaire. Plus de moissons , plus de fruits. Ce sont les traits de feu de ce globe vivifiant qui donnent au printemps ses couleurs , & à l'automne ses richesses. Ils pénètrent dans les seps de la vigne. La seve fermente , la grappe se colore , & le vin mouffe & pétille dans la coupe du plaisir. Le verger fleurit , & se courbe sous le poids de ses fruits : l'or mûrit & se colore au sein de la terre : le diamant se durcit & se remplit de ses rayons : nul être dans la nature que sa chaleur n'atteigne , & qui ne lui doive des bienfaits.

Lorsque ce pere du jour répand sa splendeur matinale , toutes les créatures s'animent : des millions d'insectes recouvrent l'existence : les oiseaux s'éveillent & remplissent l'air de mille chants harmonieux : les troupeaux , par un doux bêlement , mar-

6 MEDITATIONS

quent leurs tendres sensations & leurs reconnoissance : le vallon retentit d'une musique champêtre : écho ne répète que des sons d'allégresse & de la volupté. On voit les fleurs éclore & exhaler dans les airs mille parfums : la campagne offre à nos regards mille scènes variées & séduisantes. Mais que cet orbe radieux s'éclipse un instant, toute la nature devient triste & mélancolique : les cieux paroissent inquiets : les oiseaux baissent sous leurs ailes leur tête affligée : le Berger muet abandonne son hautbois, & regarde sa Bergere d'un œil moins tendre & moins riant : la voix du plaisir se tait : d'affreux rugissemens épouvantent les forêts : le hibou sauvage se réjouit seul, & croit sentir les approches de la nuit.

Ainsi lorsque Dieu nous abandonne, quand la foi nous quitte, le désespoir descend dans nos ames, & verse sur nos heures l'affliction & la douleur.

Je vois le soleil répandre la lumière en tout sens. Prodigue de ses dons, il éclaire la terre, & la réjouit : l'orient est rougi de ses rayons naissans, & les montagnes d'occident sont dorées de ses premiers feux : les régions glacées du nord s'échauffent, tandis que les vastes plaines du midi sont déjà embrasées. Ainsi les mérites de la mort précieuse du Rédempteur s'étendront jus-

ques sur les derniers âges du monde. Dieu Créateur , commande à ton Evangile de prendre les ailes du matin , & de suivre le soleil dans son cours ; qu'il vole chez tous les Peuples , depuis ceux dont le sang est glacé par les neiges & les frimats , jusqu'à ceux qui sont brûlés par des rayons dévorans ; que ton nom soit connu & adoré dans tout l'univers ; que les ennemis de ta doctrine se sentent arracher le bandeau qui les aveugle , & qu'il vienne une époque célèbre & sacrée où toute l'espece humaine soit éclairée & conduite par la vérité !

La Rosée.

L'homme , après avoir promené ses regards dans les cieux , les repose avec plaisir sur la terre : les gouttes de rosée , plus brillantes que le cristal , comme autant de prismes , lui renvoient les couleurs les plus vives. Humilie-toi , pierre orgueilleuse , qui brilles sur la tête des Monarques ; que tu serois méprisable auprès de ces gouttes précieuses , si elles avoient ta solidité ! Mais , hélas ! l'éclat dont elles brillent les consume & les détruit.

Que la fraîcheur que répand la rosée est douce ! Bientôt le soleil dans toute sa pompe la fera monter en vapeur légère ; mais la tendre nuit viendra de nouveau

8 MEDITATIONS

remplir de son humide haleine le calice des fleurs , & rendre la force & la vie aux plantes languissantes.

De combien de moyens se sert la Providence pour verser la fertilité dans le sein de la nature ! Tantôt des nuées épaisses & noires couvrent le firmament : les vents déchaînés les transportent sur la face de la terre : le tonnerre gronde & les entr'ouvre : les pluies abondantes & rapides se précipitent , inondent les plaines & grossissent les fleuves écumans. Tantôt une vapeur légère , si déliée que l'œil ne peut l'appercevoir , si douce que dans sa chute elle ne peut blesser la fleur la plus tendre , se resserre & se condense , se résout & tombe en gouttes de cristal. C'est par ces opérations différentes ou contraires , mais qui tendent au même but , que la fertilité , cachée dans le sein des eaux , pénètre la terre , & fait germer toutes les plantes qui bientôt nous fourniront des parfums ou des fruits délicieux.

Ainsi j'ai connu des hommes qui employoient des moyens violens pour sortir des entraves du crime ; le Tout-puissant se présentoit à leurs cœurs obstinés , comme aux Israélites devant Sinäi , avec l'éclair dans les yeux , & la menace dans une voix effrayante : leur conscience , frappée du sentiment du crime & de la crainte de la

D'HERVEY. 9

vengeance suprême, trembloit, agitée comme ces montagnes dont un volcan terrible secoue les entrailles : les tiraillemens du remords, les agonies de la frayeur, précédoient leur nouvelle naissance ; ils étoient réduits à la dernière extrémité, presque vaincus par le désespoir, avant de trouver le repos & le bonheur dans les bras de Dieu. D'autres ont été rappelés par des voies plus douces & plus attrayantes : le Pere des esprits s'attachoit à leurs ames dociles, & les attiroit à lui avec douceur : sa grace pénétrante s'infinuoit dans leurs cœurs comme la rosée dans le sein de la terre ; ils passaient de la mort à la vie, d'un état impur à un état de pureté & d'innocence, par les gradations les plus imperceptibles. O toi, Dieu puissant & bon ! ramene-nous dans ton sein, soit par l'alarme de tes terreurs, soit par l'attrait de ton sourire. Frappe-nous des armes de la conviction, ou entraîne-nous par les tendres impulsions de l'amour.

Vue générale de la Campagne.

Montons sur cette terrasse, & laissons nos yeux errer sur la campagne voisine. Quelle perspective séduisante ! quelle est vaste ! qu'elle est variée ! Avec quel plaisir l'œil s'y repose ! Cette plaine renferme les

trésors de la nature , c'est ici qu'elle prépare une foule d'alimens différens à des millions d'êtres. Oui , la nature est un livre immense : heureux le solitaire qui borne tous ses plaisirs à le parcourir ! Chaque page lui offre une preuve de la bienfaisance du Tout-puissant. Il le voit assis au milieu de l'univers sur une nuée brillante , réglant ses mouvemens , & versant de ses mains fécondes la vie & le bonheur.

Déjà la campagne se dore des présens de Cérès : l'épi s'ouvre aux rayons du soleil : le grain se colore & mûrit : le Laboureur joyeux voit croître son espérance & bénit l'Être suprême qui couronne ses travaux.

Des guirlandes naturelles bordent les prairies : des touffes d'herbes croissent & promettent un aliment salutaire au bœuf vigilant , lorsque les neiges & les glaçons auront fermé le sein de la terre : un ruisseau clair & limpide serpente en replis longs & tortueux , & parcourt ce rivage tranquille : les fleurs naissent sur ses bords , & conservent leurs couleurs sous les ardeurs du midi : le firmament voit son image répétée par ce miroir champêtre , tandis que le saule tranquille & solitaire se baigne & se nourrit dans ses eaux : une foule de poissons nage dans son sein , plonge , revient & amuse par ses jeux le pêcheur , qui d'un œil avide contemple sa proie , & lui

tend le perfide hameçon. Mais ce ruisseau , emblème de l'homme libéral , s'éloigne de ses bords , & roule au loin dans les ondes argentées l'abondance & la pureté.

Les côteaux voisins sont couverts de riches pâturages : le bœuf vigoureux y puise la force , le bélier une chair délicate & le germe de la reproduction : le coursier indompté frappe la terre d'un pied léger ; il s'exerce à la course , & apprend à être utile à l'homme.

Au pied de ces côteaux, un bois solitaire, dont les arbres touffus élevent leurs têtes jusques dans les nues , offre son ombrage frais aux amans , & à l'homme qui va méditer loin du séjour des villes. Il sert de repaire aux bêtes farouches , & d'abri aux heureux oiseaux. Bientôt il servira peut-être de soutien aux lambris de nos palais , ou il nourrira le foyer de ce vieillard décrépité , qui repasse dans sa mémoire les beaux jours de sa jeunesse , & se plaît à en redire l'histoire à sa famille attentive : une bruyere antique environne son écorce ; & comme les ombres bien ménagées dans un tableau , elle jette un nouveau lustre sur la partie de ce paysage : les herbes salutaires naissent en foule sur ce côteau voisin ; les maux les plus invétérés , les douleurs les plus aiguës cedent à la force de leur suc bienfaisant : la fièvre ralentit ses fureurs , le sang circule

avec plus de vitesse & d'égalité : notre constitution énermée se rétablit ; & la santé , le plus doux de tous les biens , couronne nos têtes de fleurs.

Ramenons nos yeux sur ces riantes campagnes : le fertile espalier , moins fier que l'ormeau , mais plus utile , m'offre la scène la plus séduisante. Mon cœur tressaille à la vue de l'abondance qui se prépare pour l'automne. Déjà les fleurs couvrent le pied des arbres , l'air est embaumé , le fruit a percé le tendre calice , & paroît de toutes parts sur le moindre rejeton. Voltige maintenant , Zéphir léger , viens caresser Flore ; & toi , impétueux Borée , retiens ton souffle destructeur , épargne la jeunesse de ces fruits ; que la poire distille son suc délicieux , qu'elle se colore aux rayons du soleil jusqu'à ce que mûrie elle puisse orner la table frugale de l'homme champêtre ; que la prune repose tranquille sur l'espalier jusqu'à ce qu'elle ait acquis son embonpoint délicat & le velouté de sa peau charmante ; que l'ornement de nos vergers , la pomme vermeille , ne soit point précipitée sur la terre aride avant que le soleil dans son cours l'ait colorée par degrés , & pénétrée d'un parfum délicieux. Bientôt nos serres seront remplies de toutes les espèces de fruits. Notre goût excité y trouvera un repas frugal pour le matin , & un rafraîchissement doux & humectant pendant

pendant les chaleurs du jour. Quelques-uns attendent leur maturité tardive de la neige & des frimats, & semblent pousser l'automne jusqu'au centre de l'hiver; ils viennent en foule couronner nos tables, & finissent délicieusement nos festins; ou bien pressés dans la cuve & préparés par les mains de l'art, ils pétilleront bientôt dans nos verres, & nous fourniront une boisson aussi piquante & aussi délicieuse que le vin.

Une main généreuse a planté tout autour un bois épais pour servir de barrière aux attaques du nord; mais elle a su ménager une ouverture bienfaisante aux fourires du midi. Je crois voir dans ces jardins potagers une république simple & frugale: la pompe des Cours en est bannie: toutes les productions sont parées d'une simplicité douce & riante: ici les qualités les plus rares sont unies, la modestie & la propreté; une main adroite a partagé la terre en petites allées & en plate-bandes: chaque espèce a sa place où il lui est permis de croître: point de confusion, tout est en ordre. C'est ici que la symmétrie & le cordeau triomphent & sont sûrs de plaire.

La joie & la santé se promènent dans ces lignes. Quelle source de mets exquis & sains, tous destinés à l'homme! Parmi cette foule d'herbes, il n'est pas une espèce qui charge la terre d'un poids inutile; la moindre

14 MEDITATIONS

plante est un aliment exquis ou un remède salutaire : chaque saison accommode ses productions à la température de l'air & à l'état de nos corps. Le possesseur de cette terre inestimable peut-il envier le sort des Rois ? Il se promène tous les jours au milieu des ses paisibles sujets : chacun d'eux lui fait son présent & lui paye un tribut volontaire : ses besoins sont satisfaits , & son goût est agréablement flatté.

J'apperçois d'un côté des montagnes immenses dont la cime court se perdre dans les nues ; elles paroissent les bornes de la nature : un roc effrayant penche sur la cabane du Laboureur ; il effraie le passant , & l'excite à rêver. Tout est beau dans l'univers. Sur la cime des montagnes , à côté de cent précipices affreux , au milieu de cent roches désertes , régnent une plaine verdoyante , un fertile vallon que baigne une onde fraîche & pure , où la nature semble sourire au sein de la tristesse. Je vois les carrières & les mines s'entr'ouvrir : l'industrie y descend , & en tire le soc qui doit fendre le sein de la terre , & la faux bienfaisante qui lui assure ses moissons : l'art fournit à l'industrie , & arrache du fond des abîmes les masses énormes que l'Architecte attend. Ami du luxe , il élève les dômes superbes , enfle l'orgue & dore nos lambris.

De l'autre côté , une mer vaste & profonde borne mes regards ; quelle foule de créatures vivent dans son sein ! C'est ici la citerne de l'univers ; elle distribue toutes les eaux qui vont se répandre sur la face du globe : le moindre ruisseau qui serpente dans les déserts affreux & ignorés , la moindre nuée qui se forme sur nos têtes , se nourrissent dans cette source inépuisable : le commerce vient sur ses bords ; il voit avec chagrin la vague s'élever & rugir : son espérance chancelle. Tout-à-coup un vent léger & favorable enfle les voiles ; il monte gaiement sur un frêle vaisseau : les cris des matelots frappent les airs ; il vole dans les régions les plus éloignées de la terre ; il découvre des peuples nouveaux , il devient leur ami ; le monde est sa patrie.

La vue de cette magnificence & de cette profusion a suspendu les fonctions de mon ame. Que ce spectacle est imposant , lorsque nos côtes rians sont couverts de troupeaux & de Bergers , & que la vallée retentit de leurs douces chansons ! Qui peut se refuser à la joie générale ? qui peut ne pas sentir les vives atteintes du plaisir ? Lorsque le Pere de la nature répand le bonheur sur ses enfans , qui peut ne pas respirer le souffle de sa bienfaisance ? Mon cœur se dilate , le plaisir ébranle tous mes fibres. Que vous êtes heureux , habitans de ces cantons !

Que peut-on ajouter à votre félicité? Comment vous payer ma reconnoissance? Ah! mes vœux vous sont inutiles; la paix veille sur vos demeures.

C'est pour vous que l'Eternel posa les fondemens de l'univers; pour vous il déchira le voile des ténèbres, & forma la nature si riante & si belle. Il parfuma le firmament des étoiles brillantes pour charmer vos regards: la terre fut couverte de gazon pour être le siège de vos plaisirs: le souffle divin répandit sur la nature cette vapeur douce & légère qui la nourrit: le zephir fut formé pour caresser les joues de vos tendres Bergeres, & les rendre plus fleuries..... Sa main entassa les montagnes pour vous ménager les vallées fraîches & solitaires. Jouissez de vos plaisirs, l'homme des villes n'est pas assez sensible pour vous les envier.

Les saisons roulent autour de la main de l'Eternel: son doigt préside à toutes les révolutions célestes; il presse le ressort de la nature, & le principe actif s'exerce sur tous les êtres: l'univers est dans sa main: l'ordre & l'harmonie sont ses bienfaits. Ce globe rentreroit dans la confusion du chaos, le astres retomberoient enveloppés dans les ténèbres, si l'Etre suprême ne veilloit sur les opérations de l'univers.

Si le raisin vous rafraîchit par son jus

agréable & piquant , vous le devez à sa bonté ; si le pain nourrit & entretient vos forces , c'est un effet de sa bienfaisance ; si la plus tendre mélodie se fait entendre dans les bois ; si le rossignol vous charme par son chant délicieux , rappelez-vous qu'il fit le printemps ; c'est à lui que vous devez la figue sucrée , l'eau fondante & douce de la pêche , & la saveur musquée de l'abricot ; c'est lui qui versa le parfum dans le chèvrefeuille & le jasmin. Il forma le calice de toutes ces fleurs que vous foulez à vos pieds , & dont l'air s'embaume. Si toutes ces créatures pouvoient emprunter votre voix , ne doutez point qu'elles l'emploieroient à publier les louanges du Créateur.

» Nous sommes les serviteurs , diroient-elles , de celui qui mourut pour vous ; il nous créa pour être les réservoirs de ces délices que sa bienfaisance suprême a voulu vous prodiguer. N'imaginez pas que de nous-mêmes nous puissions servir ni à vos plaisirs ni à votre consolation : c'est l'énergie divine qui agit en nous , & qui fait votre bien-être. Nous vous servons , ô fils des hommes , parce que vous êtes capables d'aimer & d'adorer Dieu qui nous forma. Servez donc ce Dieu bien-faisant , vous tous , êtres sensibles , qui vous plaisez à goûter nos douceurs.

*Parfum & coloris des Fleurs : leur courte
durée.*

Quittons ce coteau pour descendre dans une vallée solitaire. Je me plais à détailler le plaisir. Ici l'aspect de la nature n'inspire pas ce sentiment vif qui suspend les fonctions de l'ame pour la plonger dans l'admiration & l'extase ; mais il fait naître ces sentimens purs , ces douces rêveries , ces transports délicats qui ne se peuvent exprimer , mais qui se font sentir à l'homme heureux qui fait les goûter. La nature n'est pas ici dans toute sa pompe , mais dans un négligé séduisant : la parure est un bouquet , un ruisseau pur arrose son sein. Ici elle inspire la douce gaieté à ses amis. Mes yeux ne peuvent suffire à tant de beautés ; mes pas m'entraînent dans la profondeur de ce bois. J'ai traversé les vastes prairies : quelle douce retraite m'a préparé la nature ! Ce tapis de mousse m'invite au repos.

C'est dans les bois solitaires & tranquilles que les Grands Hommes ont puisé ce goût du grand & du beau , ces pensées sublimes qui nous étonnent ; c'est sous cet ombrage qu'ils ont découvert les vérités utiles qui nous éclairent ; c'est ici que je veux finir le reste de mes jours : la nature me donna le

goût de l'étude, je viendrai le nourrir dans cette solitude ; assis sur ce gazon, je me livrerai à la douce méditation, & la vérité descendra dans mon ame.

Quelle odeur suave & délicieuse ! Je respire le doux parfum des fleurs : l'encens de la nature me pénètre : le chèvrefeuille & le jasmin agréablement enlacés, couronnent cette muraille solitaire, & se jouant avec les zéphirs, versent de leurs calices mille flots odorans. Quelle invitation plus agréable & plus forte, de s'arracher de la mort volontaire où nous plonge la mollesse ! Ce fut pour l'homme vigilant que l'Eternel prépara ces délices. L'homme oisif & sensuel voit à son lever le soleil au milieu de sa course : les tendres fleurs penchent leur tête desséchée : le spectacle ravissant d'un beau matin a disparu : l'air a perdu sa douce fraîcheur, & s'est changé en un fluide brûlant.

Quels transports, quelle volupté dut éprouver le premier des mortels, lorsque le matin du premier jour de l'univers, pénétré des premiers rayons du soleil, embaumé par couche de fleurs où il avoit reposé, il jeta un regard étonné sur son aimable compagne, & voulut l'éveiller de son profond sommeil ! » Eveille - toi, s'écria-t-il, le jour brille sur nos têtes : une douce fraîcheur nous appelle dans les

20 MEDITATIONS

» prairies : les tendres fleurs ouvrent leur
» calice & exhalent dans les airs mille odeurs
» délicieuses. Je ne fais si la voluptueuse
» ivresse qui remplit mon ame, embellit
» tout ce que voient mes yeux : les plantes
» ambrées, pressées sous mes pas, portent
» à mon odorat des flots de parfums : la na-
» ture pénètre tous mes sens : je suis transf-
» porté . . . » Qu'un Génie bienfaisant aille
murmurer ces douces paroles à tous ceux
qui, plongés dans le sommeil, se refusent à
ces pures jouissances.

Ici le plaisir conserve toujours toute sa
force : ici l'intempérance est innocente, ou
plutôt jamais l'excès n'accable nos organes ;
le corps ne fait que se prêter à la sensation :
l'ame seule jouit, se remplit d'une volupté
qui n'épuise jamais ses forces.

Quel feu de coloris ! quelle touche !
quelle variété de couleurs ! quelle richesse !
Les unes fieres & animées, les autres ten-
dres & douces, je crois voir le rubis avec
ses rayons de feu, le saphir avec son bleu
d'azur : par-tout des nuances délicates &
sensibles : la nature, l'art & le goût sem-
blent concourir pour faire de ces déserts
un palais de délices. Quel pinceau délicat
a su composer cette variété de teintes !
quelle main habile a su ménager ces cou-
leurs ! Là elles semblent jettées au hasard
& confondues : ici elles sont placées avec

tout le soin de l'art. Par-tout brille le choix & la profusion : la fleur , la verdure & les ombres , habilement mêlées , adoucies , offrent un contraste parfait & un accord plein de charmes. Que le tissu sur lequel la nature déploie ses trésors , est fin & délicat !

Quelle leçon de confiance nous donne ce spectacle ! Si la Providence conserve ces êtres subalternes avec un soin continuel , si elle daigne revêtir ces créatures insensibles d'une parure si brillante , confiera-t-elle à des mains négligentes le soin de ses enfans chéris ?

Que ma situation est heureuse & séduisante ! La mélancolie peut-elle émousser le sentiment du plaisir , lorsque je suis étendu sur un tapis de verdure ? Ces couleurs vives , ces odeurs délicieuses pénètrent mes sens , & portent dans mon ame une douceur qui passe dans mes pensées.

Combien des fois un beau soir de printemps a dissipé mes idées tristes & mélancoliques , & donné de nouvelles forces à mon esprit abattu ! Je ne m'étonne point de voir les Rois descendre de leurs trônes , se dérober au faste & à la pompe des Cours , pour venir s'égarer dans un jardin ; de voir les Grands abandonner leurs équipages ennuyeux & mornes , & leurs appartemens dorés , pour respirer la fraîcheur d'une riante campagne. Mais si le seul aspect de

la nature est si noble & si touchant , quel plaisir inspirera la présence de son Auteur ! O quelles délices , inconnues aux mortels , inonderont nos ames , quand nous serons couverts des rayons de sa gloire !

Diversité des Fleurs : Perfection & simplicité des ouvrages du Créateur.

Quelle profusion de fleurs ! quelle surprenante variété ! Je vois par-tout la nouveauté piquante jointe à la perfection & à la simplicité. Quelques - unes élevent leur tête avec majesté , dominant sur tout le parterre , comme le Souvain dans un Etat. L'autre , plus modeste & sans ambition , n'ose pas même élever sa tige , & laisse sa tête reposer sur le gazon. Les unes sont élégamment découpées ; les autres garnies de franges , & chamarrées de mille couleurs. Celles-là , simples dans leur parure , ont la candeur d'une Vierge , & sont pures comme la vertu. Celles-ci , décorées de la pourpre des Rois , font l'orgueil du jardin & du maître. Mais jamais le noir , jamais cette triste & sombre couleur ne fut admise dans la parure du printemps : les habits de l'affliction & du deuil ne fiéroient pas à la nature , lorsque d'un air riant elle ouvre les sources du plaisir , pour le distribuer dans tous les êtres. Maintenant elle ne veut inspirer

que des idées agréables : l'illusion du sentiment a gagné mon ame. Quel ravissement ! Des millions de fleurs brillantes disputent devant moi le prix de la beauté. Je jouis de leurs couleurs , de leurs parfums , de leur charme : toutes attirent mon éloge , & je reste indécis.

Que tes ouvrages sont sublimes , Maître de la nature ! Ta sageffe forma la douce volupté pour la récompense du Sage. Que n'est-il permis à mon imagination enflammée d'embrasser l'immensité de tes desseins , & de sentir toute la justesse de l'exécution ! Homme misérable & borné , que de travail , que de soins , que de peines pour achever un ouvrage qui toujours reste imparfait ! Efforts du génie , vous restez toujours au-dessous de la nature ; mais l'Architecte suprême bâtit d'un seul mot. La perfection & les graces naïves sont à ses ordres. Il étonne , il ravit , il séduit. L'erreur suit sans cesse les traces de l'homme ; eile mêle son poison aux découvertes de la science.

La vérité déplaît aux humains , quand elle se montre nue à leurs foibles yeux ; pour que leurs regards n'en soient pas blessés , ils la couvrent du manteau de la fable & du voile de l'allégorie. L'inconstance & la légereté dégradent tous les jours les chefs-d'œuvres de l'art. Le dégoût suit de près

l'admiration ; mais des millions de siècles se sont écoulés , & le dégoût & l'ennui n'ont point encore attaqué les œuvres du Tout-puissant. Depuis l'instant où le néant enfanta l'être , on ne cesse de les admirer ; la surprise & l'admiration prennent de nouvelles forces de l'attention même qu'on apporte à les contempler : & l'ensemble & les parties , tout est merveille.

De quelles teintes , de quel crayon se servit le Peintre céleste pour dessiner , pour colorer la robe de la nature ? La main du Tout-puissant n'a besoin que d'un principe simple pour donner l'essor à une infinie de causes. L'humidité de la terre & le fluide subtil qui l'environne partent de la même source : seuls ils operent tous ces miracles ; ils pénètrent subtilement dans les fibres de la mousse qui couvre la terre , & montent par degrés jusqu'au sommet des cèdres les plus élevés : attirés par les racines , circulant dans des canaux invisibles , & s'incorporant avec la substance des moindres rejetons , ils font pousser le bourgeon , le font épanouir : les feuilles naissent & couvrent les arbres : les fleurs succèdent aux feuilles , & les fruits aux fleurs : les forêts se rembrunissent , & nous préparent l'ombrage frais qui doit exciter les plus douces rêveries. Une cause simple & uniforme fait naître tous les effets qui nous charment
dans

dans le printemps de l'année, & nous effrayent dans son hiver. C'est cette cause unique qui fait circuler le sang dans les veines de la mûre, & qui s'atténue en petites feuilles d'or pour dorer le coin fortifiant ; c'est elle qui souffle dans nos jardins une vapeur suave, & qui charge le jeune Zéphir d'embaumer la nature ; & ce sont ses larmes précieuses qui vont former la gomme odoriférante dans le sein de l'Arabie.

Quelle variété dans les individus de la même espèce ! Dans un bosquet de tulipes ou dans un groupe d'œillets, à peine un ou deux sont colorés & situés de la même manière. On voit qu'ils appartiennent à la même famille, mais chacun a sa parure & son attitude particulière. Permettons donc à quelques-uns de nos frères de s'écarter dans quelques points indifférens, si nous sommes réunis sur les objets importans ; que ces légères différences d'opinion ne nous empêchent point d'être amis ; ne souffrons entre nous d'autre rivalité que celle de suivre de plus près notre divin Maître, de mener la vie la plus pure & la plus innocente, & de montrer le plus de zèle & d'ardeur à nous obliger mutuellement.

*Succession régulière des Fleurs : effets agréables
qui résultent de cette économie.*

Quoi de plus digne encore de notre admiration, que l'ordre régulier dans lequel chaque espèce de fleurs succede à l'autre ! Tandis qu'une foule d'espèces nous prodiguent leurs appas, une foule d'autres germent dans le sein de la terre, & nous préparent de nouveaux plaisirs : le lys s'avance le premier à travers les glaçons ; sans craindre les frimats, il vient, décoré de la robe de l'innocence, offrir à son maître le premier tribut de l'année ; près de lui la fleur de safran s'effraye du bruit des vents impétueux & des rugissemens de la tempête ; elle cache sa tête timide ; elle n'ose trop allonger sa tige, qui l'exposeroit à leurs fureurs. Dans cette brillante ambassade de l'année, la violette se montre des premières ; ornée de ses simples graces, & digne d'embellir les jardins des Rois, elle se contente de border nos haies, & de croître au pied des buissons ; elle distribue librement & sans faste la douceur de ses parfums, bornant toute sa gloire à nous donner du plaisir, sans chercher notre admiration ; emblème expressif de ces vertus modestes, qui dans le silence & l'obscurité, versent leurs douces influences sur le malheureux, sans attendre que l'importunité leur arrache des

bienfais. La malheureuse polyanthe, qui faisoit l'ornement de nos plates - bandes, a disparu : transplantée sur nos fenêtres, elle servoit de barriere aux rayons du soleil, & nous faisoit goûter un ombrage frais & parfumé ; je l'ai vu se faner, elle a penché sa tête languissante, & la mort l'a desséchée. Tu es venue nous consoler de sa perte, toi * fleur agréable & brillante, qui empruntas ton nom de l'ours féroce : marquée de mille couleurs, un œil de cristal te couronne ; ta draperie est du plus beau satin : tu exhales dans les airs un parfum délicieux : tant de titres t'ont rendue la favorite de ton maître ; mais tous ses soins ne peuvent te préserver de la loi commune ; ta douce odeur & ta beauté ne peuvent te dérober aux coups du sort.

Je vois éclore la majestueuse tulipe ; elle nous fait oublier pour un temps toutes nos pertes ; sa douce fantaisie la colore à son gré de mille couleurs : sa passion est de plaire à tous les yeux. L'anémone la suit : sa robe est étendue, sa cime est couronnée d'un dôme superbe : son manteau flotte négligemment : sa touffe agréable offre un trône aux amours de Flore & de Zéphire. Le même mois produit encore la renoncule : fiere & gracieuse, elle étale la richesse de son feuillage. Pour nous plaire,

* L'oreille d'ours.

elle n'a besoin que de l'élégance de ses formes & de la brillante variété de ses teintes. Il me semble que la nature se perfectionne dans ses opérations : à mesure qu'elle s'apprête à finir l'année, ses derniers ouvrages sont toujours plus marqués au coin du grand Maître. Pour couronner ses bienfaits, elle fait naître l'œillet, qui captive tous les yeux par ses graces, & charme notre odorat de ses parfums. Cette fleur rassemble seule toutes les qualités des fleurs qui ont passé avant elle, & nous les fait oublier. La giroflée, comme une amie fidelle, nous accompagne constamment au milieu des vicissitudes de la saison. Les autres fleurs ne vivent qu'un matin, elles ne se montrent à nous que pour nous laisser des regrets ; mais celle-ci se perpétue, pour ainsi dire, dans nos jardins, & ajoute la fidélité à la complaisance.

Laisse-moi reprendre haleine, divine nature ; tu épuises mes sens : laisse-moi contempler à loisir le bouquet charmant qui couvre ton sein ; il ne se flétrit jamais ; ton souffle pur le reproduit sans cesse : chaque jour te pare de nouveaux attraits. Etes ravissant & mystérieux, pourquoi as-tu borné mes sens ?

Qui encourage l'asphodèle à se hasarder au milieu de Février, & à confier son panchache doré aux astres séveres & perfides

De l'hiver, qui exite les différentes especes d'arbres à pousser des fleurs avant que la douce halene du printemps ait pénétré leur écorce délicate ? Qui apprend au girofle à ralentir son pas jusqu'à ce qu'un soleil brûlant ait fait fermenter dans sa tige ses riches parfums, si ce n'est cette Providence infallible, qui du haut de son trône règle d'un tour de main la destinée de tous les êtres :

Suivez-moi dans ce parterre ; considerez chaque plante : jetez un instant les yeux sur cette tulipe. Le papillon , malgré son inconstance , ne peut la quitter : sans cesse il revient lui prodiguer de nouveaux baisers. Voyez le jasmain élever sa tête ; il se courbe & se replie sur les colonnies qui soutiennent le houx ; il étend ses rameaux flexibles , & forme un riant berceau , où le Laboureur paisible puisse pendant les chaleurs du jour se reposer sous sa verdure. Ici la noble pivoine montre sa tête orgueilleuse : là la triste hyacinthe penche la sienne. Le lys majestueux voudroit-il changer la blancheur de sa robe pour les franges & la magnificence de l'œillet ? Les colonnes qui s'élevent du milieu de son calice , & qui sont couronnées par un chapiteau d'or , ajoutent à l'éclat de ses panneaux d'albâtre.

Trop souvent nos esprits inquiets mur-

murent contre le partage des bienfaits de la Divinité. Nous citons le Maître du monde au tribunal de notre vanité ; nous osons accuser sa justice de partialité , & nous imaginons que notre lot pouvoit être plus riche & notre condition plus heureuse. Nous regardons avec des yeux jaloux les rangs & les honneurs comme des biens qui nous sont enlevés , & qui nous étoient dûs. Mais considérons avec attention la conduite de la nature envers les plantes même les plus simples , & nous reconnoîtrons notre folie. Le moindre fibre dans leur constitution pourroit-il être altéré , & le moindre trait dans leur dessein ou leur couleur changé , sans qu'ils perdissent quelque agrément ? Pourroit-on enlever de la chaîne générale la moindre fleur , sans déranger la proportion qui régné dans cette classe de créatures ? Et si celui qui voit tout conserve une harmonie si exacte parmi ces agréables bagatelles , n'arrangera-t-il pas avec plus de combinaison & de soin une succession noble & constance parmi ces créatures raisonnables ? Celui qui a choisi la saison la plus propre pour faire croître la primevere , & l'imbiber de rosée , pourroit-il négliger ses enfans , ou se tromper sur leurs vrais intérêts ? Celui qui a combiné le système de la végétation si parfaitement , que le moindre vuide pourroit le détruire , per-

mettra-t-il au hasard de présider aux destins de son peuple chéri ?

Apprends, mortel aveugle, que la sagesse de Dieu est infallible ; sois certain que dans la foule des êtres qui vivent sous ses yeux, tu es le premier que distinguent ses regards. Je te jure au nom du Tout-puissant, que tu es à ses yeux d'un bien-plus grand prix que toutes les herbes qui couvrent les campagnes. Si sa volonté sacrée t'afflige d'une maladie, n' imagine point qu'une santé durable fût pour toi le plus grand de tous les biens. S'il lui plaît de t'enlever tes enfans, ne conclus point que ton bonheur est détruit, parce que les espérances que tu fondois sur une famille nombreuse se sont évanouies. Celui qui régla l'univers fait mieux que toi-même ce qui te convient : tous les changemens qu'il fait dans ton état son pesés, sont ordonnés par sa science infallible... Prosterne-toi donc dans une humble résignation, & sois persuadé que tout ce que veut l'Être suprême est ton bien.

*Fleurs créées pour l'homme seul : les animaux
sont insensibles à leurs beautés &
à leurs parfums*

C'est sur-tout pour l'homme que Dieu créa les fleurs ; lui seul a reçu le privi-

lège de jouir de ces êtres charmans. Voyez la brillante couronne de l'impériale ; considérez la tendre tubéreuse ; contemplez la pompe & l'éclat de ce parterre , où la variété des couleurs & celle des parfums se disputent le plaisir de nous séduire & de nous ravir. Considérez ensuite tous ces animaux qui se nourrissent dans son sein , voyez s'ils sont sensibles à tant de beautés. Le cheval agile ne s'arrête jamais pour contempler les appas d'une belle fleur : le bœuf pesant ne se détourne point pour respirer sa douce odeur. Ils ont des sens pour distinguer les parties grossières des objets ; mais il n'ont pas le goût qui discerne leurs qualités délicates & agréables.

La première fin de cette riche décoration , disent les Philosophes , est d'envelopper & de conserver l'embryon. Mais si la nature ne vouloit que conserver le germe de la reproduction , pourquoi ce tissu brillant ? pourquoi tant d'art & de parure ? Si cette mère universelle n'avoit d'autre but que de conserver le germe , une étoffe chaude & grossière auroit bien mieux rempli ses desseins.

Il est donc évident que les fleurs ne furent enrichies de ces graces séduisantes que pour les plaisirs de l'homme. Aussi nous payent-elles régulièrement le tribut que la

nature leur imposa pour nous ; elles paroissent solliciter nos regards ; les plus belles naissent auprès de nos demeures , elles croissent sous notre main , elle s'embellissent sous nos yeux. Pour mieux gagner notre affection , elles ont soin de cacher dans le sein de la terre toute leurs difformités ; elles ne déploient à la vue que les formes les plus agréables & les plus séduisantes ; elles réservent leurs plus douces odeurs pour embaumer nos promenades du matin & du soir , parce que l'homme choisit ordinairement ces heures tranquilles pour s'égayer au milieu d'elles. C'est à ces heures qu'elles sont plus prodigues de leurs parfums , & qu'elles exalent des corpuscules plus fins & plus délicats.

Homme , délices du Créateur , favori de la Providence , si tu es distingué par sa bonté , distingue-toi aussi par ta reconnaissance. Tandis que dans un éloquent silence toutes les creatures publient sa grandeur , prête-leur ta voix ; sois le grand-Prêtre de la nature , & mêle tes himnes à leurs hommages muets. Adore ce bienfaitur suprême qui versa le bonheur sur tous les êtres. Il te doua d'une ame immortelle & raisonnable ; c'est à l'éclat de ce flambeau sacré que tu parcourus l'univers pour en prendre possession. C'est à ta raison que tu dois tes jouissances privilégiées ; c'est elle qui te fait goûter ce

34 MEDITATIONS

qu'il y a de plus délicat dans la jouissance de la volupté : par elle tu découvres mille beautés dans la nature , qui deviennent pour toi la source de mille délices. C'est ce principe noble qui te gouverne & te conduit , qui te rend capable d'admirer & de contempler les ouvrages de ton Maître : c'est ce principe immortel qui perpétuera ton bonheur. Lorsque la nature aura perdu le charme qui nous séduit , l'osque le flambeau du jour consumé laissera l'univers dans les ténèbres , seul tu survivras à l'univers ; tu jouiras de la vue de ton Dieu , tu feras pénétré des rayons de sa gloire. Homme , que tu es grand ! Connois tu tes droits & l'immenfité de tes espérances ?

La terre fut donnée à l'homme pour sa demeure. Cette voûte d'azur , semée d'astres brillans , fut construite de mains de l'Eternel , pour s'élever comme un dais superbe au-dessus de la tête du Roi de la nature : la tendre verdure , émaillée de fleurs , ne germe que pour être foulée à ses pieds : le soleil ne fut suspendu dans les airs que pour éclairer ses pas & ses jours. Lorsque la nuit tranquille s'appête à commencer son cours , la lune avec sa lumière douce vient calmer les pensées de l'homme ; elle jette une lueur sombre sur les objets de ses passions , pour adoucir l'émotion de ses desirs , & le plonger dans un sommeil paisible :

les vapeurs légères qui voltigent sur sa tête , n'errent dans le firmament que pour en varier les scènes touchantes , & tempérer les chaleurs brûlantes de l'été. La douce fraîcheur , renfermée dans des bulles errantes , se condense , & portée sur l'aîle des vents , humecte & rafraîchit toute la nature. Les vastes champs sont les greniers inépuisables de l'homme , l'océan est son réservoir : les animaux n'ont reçu leurs forces que pour le servir , leurs fourrures brillantes que pour l'habiller , leur chair délicate que pour le nourrir. Chaque élément est un magasin fécond , formé pour les besoins ou pour les plaisirs ; chaque saison apporte sur sa table les productions les plus délicieuses : toute la nature est à ses ordres.

Que peux-tu répondre , homme ingrat ? Comment justifieras-tu tes crimes ? L'Etre souverain t'environne de ses bienfaits ; il brigue ton amour par une libéralité sans bornes , & les astres dans leur cours te retrouvent sans cesse aux pieds des autels du vice ; toujours les cris de la débauche viennent frapper la voûte de cieux , & jamais elle n'entend la voix de ta reconnoissance.

*Industrie , culture des terres éducation &
leurs effets*

Quelle vivante peinture des heureux effets de l'industrie ! Sans la culture ; ce jardin si riant n'eût été qu'un affreux désert , couvert de ronces & d'épine : inaccessible à l'homme , il eût été le repaire sauvage des serpens & des reptiles immondes : la bêche & la serpe , conduites par la main de l'industrie , en ont fait un nouvel Eden.

Ce que la culture est à la terre , l'éducation l'est à l'ame. L'esprit qui n'a pas été cultivé de bonne heure , qui n'a pas reçu le germe de la vertu , ressemble à la vigne du paresseux. Livré aux penchans d'une volonté dépravée , il sera le jouet éternel de l'erreur & des passions. La colere , comme un buisson épineux , hérissé son caractère , & rend son humeur agreste & chagrine : l'avarice apprend à ses mains l'art de ravir , & à son cœur l'art d'opprimer : la vengeance le remplit d'un poison destructur , & lui fait méditer la ruine de ses voisins , une luxure effrénée imprime à toutes ses pensées le caractère impur du vice : son imagination corrompue ne se promene que sur des objets lascifs & criminels. Telles sont les productions de la nature sauvage

&

& d'une ame abandonnée au dérèglement de ses penchans.

Mais la jeune ame qui s'est ouverte de bonne heure à toutes les impressions de la vertu, que la main du Sage a guidée vers le bien, ressemble à un jardin qui fait les délices de son maître : les idées tranquilles & riantes y germent en foule : les passions dévorantes qui auroient pu les étouffer ont été arrachés : la charité répand sur elle ses douceurs, & l'espérance les rayons du plaisir : toutes les vertus personnelles & sociales ornent ce jeune cœur ; tous ses sentimens respirent la candeur & la générosité, & l'homme remplit la carrière de sa vie avec fruit & avec honneur.

O vous, dans les mains de qui le pere de famille remet tout son espoir, venez dans ce jardin ; voyez le Fleuriste attentif, suivez-le dans ses opérations, imitez sa tendre inquiétude. Le matin il visite ses chers nourrissons : le soir il les visite encore. Si le ciel avare refuse aux fleurs ses pluies fécondes, il les arrose lui-même d'une onde pure qui leur rend la fraîcheur ; il les met à couvert des insultes de la tempête ; il les préserve de la dent meurtrière des insectes. Voyez la joie & l'espoir briller sur son visage à la vue du tendre rejeton ; il suit d'un œil attentif tous ses progrès, & ne se repose jamais jusqu'à ce que la fleur brillante vienne

dans toute sa pompe récompenser ses travaux.

Industrie, c'est à toi qu'on doit les autels qu'on élevé à l'ambition. Ta main verse le bonheur & l'abondance sur l'univers : l'ambition le ravage & le défigure. Tu le rends fécond, elle le remplit d'affreux déserts & de ruines.

Le Tournesol.

Parcourez tous les points de vue ; partout une perspective agréable attache votre œil enchanté. Voyez le tournesol s'élever comme une tour, & dominer sur l'étendue du parterre ; sa couronne d'or attire les regards : elle est d'une couleur qui captive sur-tout les yeux des misérables.

Mais quelle passion sympathique tourne sans cesse cette fleur vers l'astre du jour ? Elle parcourt le suivre dans son cours, & le soir lorsque les pâles ombres épaississent le sombre rideau de la nuit, cette amante du soleil penche sa tête languissante, ferme son tendre bouton, & gémit toute la nuit dans l'attente de son retour. Dès qu'ils reparoît aux portes du jour, elle tourne vers l'orient ses regards amoureux, & lui présente son bouton d'or. Lorsqu'il régné élevé sur le trône brûlant du midi, elle épanouit ses larges feuilles, & se pénètre des impres-

sions de feu que lui lance l'astre qu'elle aime.

Imitons cette fleur ; comme elle tournons sans cesse nos regards vers Dieu : soyons sous la main de la Providence comme cette fleur sous l'influence de l'astre du jour.

La Sensitive.

Et toi , tendre sensitive , pourrais-je oublier de te chanter ? Ta pudeur est délicate comme celle d'une jeune vierge facile à s'alarmer : tu renfermes tes modestes appas sous un voile de verdure ; & par un privilège qu'aucune autre fleur ne partage avec toi , tu sembles être douée de la douce sensibilité des êtres animés. On peut la regarder comme un anneau de la chaîne qui lie le règne animal au règne végétal L'observateur qui suit ses mouvemens , est tenté de croire qu'elle a reçu quelques degrés de connoissance & de sentiment. Avancez la main pour la toucher , allarmée elle resserre promptement ses fibres ; & comme une Belle qui craindrait la violence , elle se dérobe à la main qui l'approche dans un désordre précipité ; elle semble craindre que la finesse de son tissu délicat ne soit profanée par la main de l'homme , & elle évite rapidement ses familiarités indécentes & dangereuses.

Laissons dans les secrets du Créateur la cause de ce phénomène merveilleux, & songeons plutôt à nous appliquer cette leçon. Que rien ne nous rassure contre les approches du vice. Evitons avec inquiétude jusqu'à l'apparence du mal, & ne soyons jamais sans alarme, même dans le sein de la vertu.

Fuyons, fermons notre cœur & tous nos sens aux premières insinuations de l'iniquité; retirons notre ame aussi vite que la main se retire de la flamme qui l'atteint, aussi constamment que la tendre sensitive fuit nos approches.

La délicatesse des Fleurs, & la grossiereté de leurs racines : image de la Résurrection.

Il n'y a que quelques mois que ces rares productions du printemps n'étoient que des racines séches & grossières. Si nous eussions ouvert le sein de la terre, elles nous eussent paru viles & méprisables, & maintenant elles sont la gloire de la nature & les délices de l'homme. L'aiguille & le pinceau travaillent jour & nuit pour transporter sur la toile la richesse & l'éclat de leur parure.

Quelle image frappante de la Résurrection! Ainsi l'homme couvert de la poussière du tombeau, n'est qu'un amas informe

de corruption & d'argile. Mais bientôt cette poussière s'anime, elle s'élève à la voix du Créateur, & reprenant un nouvel être & une forme immortelle, elle va briller près du trône de l'Éternel.

Jardin charmant, séjour où mon ame a goûté une volupté douce & pure, fleurs qui réjouissez mes yeux, qui embaumez mes sens, un sentiment de tristesse vient me saisir au milieu de vous; une idée douloureuse vient empoisonner les doux sentimens que vous m'inspiriez. Je gémis sur votre destinée, en prévoyant les orages qui s'appêtent à vous détruire. Déjà la foudre sillonne la cime des monts & les bords des précipices. Ces douces odeurs dont vous parfumez les airs seront bientôt dispersées & perdues; vos couleurs brillantes vont se flétrir; la tempête brisera vos tendres tiges; le printemps consterné verra d'un œil languissant son sein déchiré par les vents furieux.

Venez vous regarder dans ce miroir, ô vous filles d'Eve, qui brillez dans tout l'éclat de la beauté. Voyez vos charmes éclipsés & ternis par cette simple fleur, & votre beauté fragile passer rapidement comme elle. Une fièvre peut porter un feu dévorant dans ces veines délicates; la consommation peut dessécher ces joues gracieuses & fleuries; des douleurs inattendues

42 MEDITATIONS

peuvent éteindre la vivacité de vos esprits ! & quand la maladie respecteroit vos attraits, le Temps, le Temps inexorable amenera les rides ; la faux ne respectera pas plus les fleurs de votre jeunesse , que celles dont brilloit n'aguères la robe du printemps.

Et vous , dont les yeux étincellent encore de tout le feu du plaisir , lorsque la douleur , au lieu de la volupté , consumera vos sens , & que vous roulez sur vos plaisirs passés une prune mourante , comment soutiendrez - vous cette perte ? comment appellerez - vous un temps déjà rapide plus rapidement écoulé dans l'effervescence de la débauche ? En lisant ces lignes qu'une tendre inquiétude pour vos intérêts les plus chers me fait tracer , ne frémissez - vous pas ? Une voix forte & puissante ne se fait - elle pas entendre au fond de vos ames ? La jeunesse colore encore vos visages ; il est peut-être encore temps de vous livrer aux pensées sérieuses de votre salut ; que la Religion ne vous effraie point , elle a des douceurs qui consolent.

Fleurs , vous périrez. Ce lys paroît le roi de ce parterre. Voyez avec quelle grace noble & touchante il élève sa tête majestueuse ! quel air de dignité & de grandeur ennoblit son aspect ! Hé bien , il ne survivra que peu de jours à sa gloire. Que la

grandeur est vaine & passagere ! Un vent brûlant l'a desséché en un moment.

Cette tulipe étoit , il n'y a pas longtemps , l'orgueil de nos plates-bandes & le fleuron le plus brillant de la couronne du printemps ; mais elle n'a brillé qu'un instant. Maintenant inodore & flétrie , elle dépare le parterre : elle est arrachée par le triste Jardinier , qui cherche à dérober à nos regards le spectacle de la désolation.

Rose , que ta figure est agréable ! Quel bel incarnat ! quels suaves parfums ! Mon odorat frappé de tes flèches ambrées , frémit voluptueusement . . . Combien de fois la belle Chariffa , aussi fraîche & aussi vermeille que la rose , cruelle aux yeux de tant d'amans , a tendrement souri à cette belle fleur ! combien de fois en a-t-elle nuancé la blancheur de son sein , où siégent linnocence & la vertu ! Sur ce trône de l'Amour , envié de tous les yeux & de tous les cœurs , cette rose a vu flétrir ses charmes ; elle a trouvé son tombeau dans le sein des plaisirs & de la volupté

Qui n'a pas souhaité que ces tendres habitans de nos jardins eussent une existence plus durable ? Vœux inutiles ! Leur destinée est de fleurir & de briller l'espace d'un matin. Tous les jours le soleil dans son midi brûlant seroit de nos parterres un vaste désert , si la douce nuit ne versoit dans les

calices des fleurs une vapeur fraîche & légère qui les nourit, & si le matin ne venoit, tout trempé de rosée, ranimer, relever leurs tiges mourantes.

Fleurs, tendres fleurs, vous périrez; l'orque, semblable à un conquérant ambitieux, qui, le fer & la flamme à la main, ravage les moissons, démolit les villes, dépouille les campagnes, répand par-tout la mort & la désolation, l'hiver, le triste hiver, entouré des orages, potté sur les aquilons impétueux, viendra s'asseoir avec son sceptre de fer sur un tas de ruines au milieu de la nature languissante. Alors la tempête horrible fera résonner ses affreux sifflemens; les arbres seront dépouillés de leur riche verdure; nous ne jouirons plus de ces nuits vertes & délicieuses que forment les forêts épaisses & touffues: les vastes plaines seront dépouillées de leurs trésors ondoyans: la terre couverte du sombre voile de la tristesse, ressemblera à une jeune veuve inconsolable: le soleil qui maintenant se leve triomphant, & s'avance à pas de géant pour embraser toute la nature du feu de la volupté, jettera à peine une foible lueur, interceptée par les nuées épaisses & noires, & le jour même ne sera qu'une nuit obscure, une longue nuit: les chantres agréables de nos bois ne feront plus entendre leurs concerts, & le tendre

rossignol interrompra sa plainte mélodieuse ;
écho muet ne répétera plus les cris joyeux
des Bergers : un vaste & triste silence qui
ne sera interrompu que par les horribles
sifflemens des vents , investira la nature , &
roulera sous les voûtes de ces forêts , qui
pendant l'été offroient à l'homme des ber-
ceaux si délicieux.

Et les fleurs & les chênes périssent : l'uni-
vers même périra , & les cieux s'écoule-
ront comme une cire dissoute par le feu.

Divin Rédempteur , si tu nous ouvres
ton sein , cet asile est sûr , & nous n'avons
rien à craindre du bouleversement de la na-
ture.



*PROMENADE DU MIDI.*

LE soleil est maintenant au milieu de sa carrière ; sa chaleur pénètre la terre , & bat avec force dans mon pouls palpitant. Je vais me reposer à l'ombre de ce bosquet. Là le chèvrefeuille & le jasmin forment un berceau délicieux qui conserve encore la fraîcheur du matin & les gouttes précieuses de la tendre rosée. Ombrages frais & embaumés , recevez mes hommages. Votre influence délicieuse pénètre mes membres languissans ; mes nerfs , par une chaleur excessive , reprennent leur vigueur , & la vie circule avec plus de vivacité dans toutes les parties de mon corps.

Penché sur un lit de mousse , & embaumé des parfums que j'exprime des fleurs que je presse , j'éleve mes pensées jusqu'à la Divinité. Tels Augustin & sa pieuse mere , au milieu d'une contemplation sur les beautés de la nature , furent ravis dans une espece d'extase , où leurs ames au sein de la plus pure jouissance , parurent oublier pendant quelques instans qu'elles étoient liées à des corps terrestres & mortels.

Lorsque la tempête agite l'océan , lors-

que des gémissemens & des cris plaintifs frappent l'air & les flots, & que des vagues écumantes se jouent des tristes débris d'un naufrage, qu'il est doux & consolant d'être tranquillement assis sur le rivage ! Lorsque un torrent impétueux brisant les digues qui l'arrêtent, fond dans les plaines, entraîne dans son cours les arbres, les troupeaux, & la cabane du Laboureur effrayé, qu'il est agréable de se trouver au sommet d'une haute montagne, & de ne ressentir que les agitations & l'inquiétude que cause la vue éloignée des malheurs d'autrui ! Telle est à présent ma situation. Le soleil est dans toute sa hauteur : l'air brûlant nous transmet tout le feu de ses rayons : la terre s'entr'ouvre & forme des abymes : les chemins sont obscurcis par des nuées de poussière ; le voyageur brûlé hâte son cheval, & cherche un abri : le Laboureur trempé de sueur, abandonne sa faux & le travail : le bétail cherche l'ombrage, où haletant, se tourmente sous un midi brûlant : le rocher obstiné qui laisse sa tête exposée à toutes les ardeurs du soleil, voit fendre ses entrailles ; tout est opprimé par ce déluge de feu, tandis que je jouis d'une douce fraîcheur, & de la tranquillité de mes réflexions au milieu de ce bosquet où le soleil peut à peine introduire une faible clarté.

Puissions-nous ainsi reposer en sûreté sous l'aile du Tout-puissant ! Et quoique la peste & la mort se promènent sur la terre & versent leur poison dans toutes les sources de la vie, nous n'avons rien à craindre. Quoique la profanation & l'impiété, fléaux mille fois plus cruels, soufflent une contagion mortelle dans le cœur de ceux qui nous environnent, si le Père des Esprits, le souverain Être nous couvre de sa main puissante, notre âme sera toujours pure, & nous serons fidèles jusqu'à la mort.

O mon Maître éternel, dans ce dernier des jours, lorsque le voile du firmament sera déchiré, lorsque ton bras invincible arrêtera le soleil dans sa carrière & brisera l'édifice de l'univers, lorsque, la foule des morts comparoîtra devant ton trône, & que la destinée du genre humain dépendra d'un mot de ta bouche, si tu nous avoues pour tes enfans, nous verrons sans terreur & d'un œil tranquille les convulsions de la nature expirante, & nous bénirons la dissolution de l'univers.

Je vois d'ici les abeilles, bravant les ardeurs du soleil, ravir aux fleurs les trésors de leur bouton épanoui. Ce peuple Chimiste, à qui la nature communiqua le rare secret de s'enrichir sans appauvrir les autres, & l'art d'extraire un baume délicieux des plantes odoriférantes sans blesser leur substance,

substance, excite mes réflexions; c'est lui que je veux prendre pour modèle. Laissons le papillon volage agiter ses aîles superbes, & se livrer au plaisir fantastique de l'inconstance & du caprice. Laissons la sombre araignée se préparer par son travail à une paresse funeste. Imitons l'abeille vigilante, qui des plantes les plus vénéneuses fait extraire un miel délicieux. Puissent ces méditations occuper sans cesse mon ame ! Recueillons de ces fleurs qui sont sous mes yeux, des pensées utiles à la vertu. Chargé de ce butin précieux, & n'ayant dans mes mains qu'une feuille d'arbre ou une simple fleur, je rentrerai plus riche dans ma demeure, que si je rapportois les diamans de l'Inde & les trésors du Potosé.

Je ne me lasse point de contempler l'ensemble de toutes ces beautés que j'ai parcourues en détail. Du point de vue favorable où je suis placé, & d'où mon œil les rassemble toutes, j'ai peine à quitter ces murailles tapissées d'arbres fruitiers, ces vastes allées bordées de gazon & de mousse & adoucies par un sable léger; tantôt couronnées d'une voûte de feuillage qui sert de barrière aux impressions brûllantes du midi; tantôt ouvertes pour laisser un libre accès à la douce haleine des vents, & augmenter les plaisirs des soirées agréables.

Mais comme j'oublierois bientôt tous ces

II. Part,

E

objets qui me ravissent , si le voile d'azur qui couvre l'entrée du Royaume de l'Eternel , s'entrouvroit & me laissoit pénétrer jusqu'à son trône !

Cité de Dieu , tout ce que nous admirons dans l'univers ne fut créé que pour élever nos idées jusqu'à toi. Mais il n'est point de langue ni de pinceau qui puissent d'écrire les merveilles que tu renfermes , ni d'imagination assez vaste pour embrasser tous les biens que Dieu prépare à ceux qui l'aiment & le servent. Oh ! quand pourrai-je , admis dans les demeures célestes , jouir de la présence & des bienfaits de cet Etre magnifique !





PROMENADE DU SOIR.

*Night is fair virtu'es immemorial friend :
The conscious moon , through ev'ry distant age
Has held a lamp to Wisdom.*
(Night THOUGHTS , N^o. V.)

La nuit fut dans tous les temps l'amie de la vertu : la lune est une lampe allumée par le Créateur pour éclairer les veilles du Sage.
(XII^e Nuit d'YOUNG.)

LA chaleur du jour étoit dissipée : mon ame délivrée du tumulte des affaires , se livroit à des idées paisibles : une soirée agréable & fraîche m'invitoit à la promenade. Je sortis des murs où j'étois renfermé , & je quittai la ville pour aller dans les champs respirer un air plus pur , & insensiblement je m'enfonçai dans la solitude la plus séduisante.

Les tilleuls & les ormeaux unissant leurs rameaux , formoient au-dessus de ma tête une voûte d'ombrage & de fraîcheur. Sous mes pieds étoit un tapis de gazon , de mousse & de fleurs , étendu par la nature , & plus doux que le velours. Le jasmin & le chèvre-feuille agréablement enlacés , s'élevoient en rampant autour

52 MEDITATIONS

des arbres , déployoient aux yeux leur beauté naturelle , & exhaloient les plus doux parfums. De l'autre côté , les branches arrondies en voûte de feuillage s'ouvroient pour m'offrir au loin la plus charmante perspective , & ma vue , après s'être heureusement égarée sur les plus riens paysages , alloit enfin se reposer & se perdre dans l'immensité de cieux. Les oiseaux , joyeux & reconnoissans des plaisirs du jour , payoient au Créateur un tribut d'harmonie , & se préparoient un sommeil tranquille par des concerts mélodieux , tandis qu'au loin dans la campagne voisine un hautbois envoyoit dans les airs des sons qui parvenoient à mon oreille affoiblis & pleins de douceur.

Distrait d'une maniere si agréable , mes pensées s'exerçoient sur un sujet plus agréable encore. Je pensois à notre dernière victoire , à ma patrie arrachée aux fureurs de la trahison intestine , & de l'invasion étrangere : victoire glorieuse à notre siècle , & qui sera chere à nos derniers neveux , dont elle assure le bonheur. J'applaudissois à la sagesse de notre administration , je bénissois la Providence. L'orage alloit éclater sur nos têtes : elle le détourne & le dissipe ; que dis-je ? elle le renvoie sur les têtes coupables , confond nos ennemis , & écrase les méchans & leurs ténébreux.

complots sous le poids de leurs propres armes.

Cet événement fortuné a donné un nouveau prix à tout ce que je possède, un nouveau charme à tout ce que je vois, une nouvelle vie à tous mes sentimens. Je lui dois la tranquillité d'une vie privée, & la jouissance des innocens plaisirs d'une solitude contemplative.

Si la rebellion eût réussi dans ses détestables desseins, au lieu de me promener avec sécurité dans les sentiers fleuris, ou j'aurois fui mon habitation champêtre, ou je n'aurois rencontré que le poignard de l'assassin & la mort. O bonheur ! ô transport ! Je vous revois encore, ombrages odoriférans, sièges de gazon où je me livrais à la méditation & au repos. Les cris dédaigneux du vainqueur ne troubleront point le calme attendrissant que je viens respirer ici. Le barbare, s'il eût triomphé, il vous eût ravagés, il m'eût arraché du sein de vos paisibles retraites. Je vous revois encore, arbres que j'ai plantés, fruits de mes peines & amusemens de mes loisirs. Je n'aurois plus élevé la tendre fleur vers les rayons du soleil ; l'espalier n'eût plus appris sous ma main industrieuse à étendre ses fertiles rameaux ; je n'aurois plus trouvé dans mon riche potager les sources les plus pures de la santé.

Au lieu de cette douce musique qui se fait entendre dans ces bois, j'eusse été alarmé des sons effrayants de la trompette guerrière & des éclats du tonnerre de Bellone. Au lieu de ce paysage séduisant qui réjouit mes yeux j'aurois vu l'horrible carnage désoler nos champs, nos maisons renversées & pillées, nos villages dévastés & déserts. J'aurois vu nos villes entourées d'armées formidables; nos champs fertiles livrés à la désolation, remplis d'images terribles & effrayantes; le sang ruisselant de toute part; le frere poignardant son frere, & le pere expirant sur le corps de son fils. Au lieu de la paix qui nous sourit & nous couvre du précieux rameau d'olivier qu'elle tient dans ses mains; au lieu de la justice, dont la balance égale pese & conserve nos biens, nous eussions vu la persecution armée d'un poignard, & l'esclavage, l'œil morne & la tête baissée, faire entendre le bruit de ses chaînes.

La liberté, le plus cher des noms; & la propriété, le meilleur de tous les titres, ajoutent un charme inexprimable à nos possessions. Voyez le soleil à son coucher embellir les nuées de l'occident, les nuancer en cramoisi, & les broder en couleur d'or. C'est ainsi que la propriété donne la vie au sentiment de notre bonheur, & le multiplie sous mille formes agréables.

Lorsque les rayons du jour seront éteints, les mêmes vapeurs flotteront dans les airs. Mais qu'elles seront changées ! Plus de beauté, plus de charme. Déjà cette couleur d'or s'est évanouie, toutes ces nuances agréables vont se prendre sous un voile gris & sombre qui n'inspirera plus qu'une tendre mélancolie. ainsi finissent toutes les beautés de la nature, & avec elles ce plaisir touchant qu'elles nous inspiroient.

Coucher du Soleil.

Le soleil est près de finir sa course, il touche au but. Comme il descend plus rapidement ! Les roues de son char semblent pencher sur les bords du firmament. Sur le point de s'évanouir, son disque s'agrandit & prend à nos yeux plus de surface & d'étendue. Les ombres que jettent les objets s'allongent de plus en plus, dans un instant les ténèbres vont envelopper & les corps & leurs ombres. C'est l'image des plaisirs de la vie ; on en fait peu de cas dans le moment qu'on les goûte : c'est lorsqu'ils s'envolent que l'on commence à sentir leur prix : c'est lorsqu'ils nous quittent & que nous ne pouvons plus les rappeler, que nous les regrettons avec douleur.

Le globe lumineux paroît maintenant à demi enfoncé dans la terre obscure.

il se plonge dans les mers d'occident, & va quitter notre hémisphère : il ne dore plus les plaines que d'une pâle clarté
 Tantôt les eaux de la mer horizontalement frappées de ses rayons , semblent un verre flottant ; tantôt ses rayons réfléchés dans différentes directions , forment & mélangent une multiplicité de couleurs agréables & magnifiques. L'homme sensible qui va méditer sur le rivage sablonneux , & entretenir sa rêverie au murmure des vagues sonores , est agréablement ému des décorations superbes & variés de cette vaste surface. Il voit avec un étonnement mêlé de plaisir , les ondes mutines s'entrechoquer , paroître tantôt d'une blancheur éblouissante , & tantôt s'embraser de pourpre & de feu. Ici la mer montre une belle couleur d'azur ; là elle jette des ondulations d'un verd ageable ; par-tout elle offre des scènes fluides & mouvantes que ne peut saisir le pinceau de l'homme , que ne peuvent rendre les couleurs les plus brillantes qu'ont broyées ses mains.

Le Crépuscule : son utilité.

Tandis que mon imagination se promenoit sur les bords de la mer , le flambeau du jour s'est précipité sous l'horizon , & a disparu : la terre est couverte d'ombres,

ou, pour me servir de l'expression d'un des meilleurs Peintres de la nature, elle s'est revêtue d'une brune obscurité. Restent encore quelques montagnes dont la cime est blanchie par quelques rayons argentés qui s'enfuyent : la tête touffue des forêts & le sommet des tours élevées, reçoivent le dernier sourire du jour, & brillent encore d'une clarté qui expire. Que le passage de la lumière aux ténèbres est rapide ! Comme le plaisir des hommes, elle a disparu avant qu'on ait pu en jouir. Voyez cette dernière clarté langissamment s'agiter sur la feuille des arbres, & jeter une lueur mourante sur le front des montagnes : elle s'affoiblit & diminue à chaque instant : je peux à peine la distinguer encore. Tandis que je parle, elle expire, & prépare le monde & nos yeux aux ténèbres.

Le crépuscule augmente, il revêt tous les objets de sa sombre livrée ; ils brilloient, il n'y a qu'un instant, d'une lumière douce & variée, & maintenant ils sont voilés d'un brun uniforme presque sans couleur. Les oiseaux qui par leur plus tendre mélodie paroissoient animer la nature insensible, se sont tus, & partagent ce silence morne & général. Dans nos champs tout étoit vif & léger ; maintenant les membres sont appesantis par la fatigue & les plaisirs du jour : le Berger tranquille a im-

posé filance à la mulette : déjà la tendre verdure s'efface sous les ténèbres naissantes : l'air ne résonne plus des sons touchans du hautbois : écho ne répète que les gémissemens de la plaintive philomèle qui erre dans les bois des rameaux en rameaux. Pourrois-je maintenant être gai & folâtre ? la terre & le ciel me reprocheroient ma légèreté hors de saison. Il faut que mes pensées soient aussi tranquilles que la fin du jour, aussi augustes que l'aspect de la nature dans ses momens de son repos : mes heures pendant le jour sont animées par les innocens plaisirs : la soirée enveloppée de son crêpe noir, vient sonner l'heure des méditations profondes. Quel sujet plus grand & plus profond que l'éternité ! Elle s'avance à pas de géant, & pousse nos jours vers le dernier jour : le cercle de nos amusemens se rétrécit ; l'ennui des affaires s'empare de nous, & attiédit nos ames.

Mes amis, abandonnons ces intérêts vains & passagers ; livrons-nous à des pensées douces & solides qui puissent ramener la paix & la tranquillité dans nos cœurs.

Je ne vois plus : le soleil a disparu ; & cependant je ne suis point enveloppé d'épaisses ténèbres ! D'où part ce reste de lueur, qui pouvant à peine être aperçu, ne laissa pas d'adoucir le front sauvage de la nuit ? Je

ne vois plus le grand dispensateur de la lumière , & je me sens encore pénétré & réjoui par une douce influence de sa splendeur ; il nous rappelle ses progrès dans l'autre hémisphère , en nous renvoyant quelques éclats de lumière pour rendre nos pas moins incertains. Auroit-il emprunté quelques rayons plus foibles pour varier nos plaisirs & nos situations , jusqu'à ce que le sommeil verse dans nos sens son heureuse langueur , & que l'assoupissement le plus doux vienne peu à peu saisir nos membres , suspendre les fonctions de la vie , & rendre la lumière inutile ?

Avantages de la solitude : Dieu présent par-tout

Une longue & brûlante journée a fait place à la douce fraîcheur du soir : une verdure nouvelle semble couvrir la terre : les plantes desséchées se raniment , les fleurs décolorées & fleties ont repris leur coloris & leur éclat : elles exhalent un parfum plus suave. L'air reçoit aussi une force nouvelle , son ressort a plus d'activité . . . Il pénètre nos membres , rend l'élasticité à nos poumons , & fait circuler plus rapidement le sang dans nos veines. Une chaleur trop constante détruiroit ces perles de rosée qui brillent sur le front du printemps ;

elle les feroit monter en exhalaisons insensibles : l'haleine les vents & les mouvemens plus légers de l'éventail de l'aurore dissiperoient ces vapeurs avant qu'elles pussent se réunir ; mais favorisées par le calme de l'air , & condensées par la fraîcheur de la nuit , elles distillent cette humeur fine & délicate qui répare les plantes , comme le sommeil répare nos membres épuisés.

Douce solitude , que tu donnes de plaisirs à l'homme sensible ! Le monde est un océan en courroux ; & qui peut établir ses desseins sur l'instabilité de ses vagues flottantes ? Le monde est une école de tromperie : & qui peut échapper à ses dangereuses séductions ?

Dans ce séjour de tumulte & de corruption , les vérités sacrées que Dieu grava dans nos ames par la main de la nature , sont obscurcies , si elles ne sont pas effacées. On étouffe jusqu'aux cris de la conscience , & ses avis sont interprétés par l'erreur.

C'est ici que résignent la paix & la sûreté ; le silence ferme la porte à la noire médifance & aux cris empoisonnés d'une conversation dangereuse : la foule nombreuse des images fantastiques qui nous importunoient au milieu du tumulte des plaisirs , se dissipe & s'évanouit dans l'épaisseur de
ces

ces ombres. Ici je puis sans trouble converser avec mon propre cœur, & apprendre à me connoître moi-même. Ici l'ame peut réunir ses forces dispersées, & la grace recouper la première énergie. Ici j'efface l'impression dangereuse des mauvais exemples. Ici je puis m'appliquer à vaincre mes passions ; je deviens le maître & le possesseur, non d'un sceptre ni d'une couronne, mais de moi-même. Hommes que l'ambition dévore, agitez-vous, tourmentez-vous pour des honneurs frivoles ; accumulez les bassesses & les crimes pour vous agrandir & monter au faite du pouvoir. Vos vains plaisirs ne me touchent point, & je promets d'être fidele à ma solitude. Que de charmes rassemblés ici pour un esprit appliqué, & qui aime la vertu & la vérité !

Mais est-il bien vrai que je suis seul ici ? Je n'y suis pas entouré de mes amis ; mais peut-être que ces ministres aîlés qui se réjouissent de la conversion du pécheur, & qui veillent sur les pas du juste, suivent l'heureux solitaire dans ses douces promenades, & sont chargés de faire couler les heures précieuses dans la paix & la tranquillité.

Mais comment ai-je pu me croire seul ci ? Quel témoin m'environne ? Dieu n'est-il pas avec moi ? Je suis aussi présent à

ses regards qu'il est invisible aux miens ?
 Qu'il est heureux celui qui porte partout l'intime sentiment de la présence de son Dieu ! Si les dangers le menacent, il voit le bras de Dieu qui le soutient ; jamais l'ennui ne répand son poison sur ses heures tranquilles ; il n'est jamais seul. Est-il appelé par son état à s'exercer dans les fonctions les plus viles de la société, une passion bien plus noble que l'intérêt l'anime & adoucit ses travaux. Il offre ses peines & ses actions à son Père céleste, qui maintenant les observe en secret, mais qui doit les récompenser un jour en face des nations assemblées. Il découvre ses besoins à l'œil de la bienfaisance infinie ; il verse toutes ses douleurs dans son sein. S'échappe-t-il du monde pour s'enfoncer dans la solitude, il se voit toujours sous les regards de son Maître. Si son ame se ferme aux illusions des passions, la Divinité descend & vient converser avec elle. Que de douceurs il goûte dans le commerce de cette divine amitié !

Rapidité du temps : sa dépense folle & prodigue.

Le jour est fini : les heures se sont envolées ; elles sont maintenant devant le Juge suprême, & lui rendent un compte

fidele des actions des hommes. Une main céleste trace leurs écrits en caractere de feu dans le livre de vie qui s'ouvrira pour les publier au dernier jour de l'univers. Heureux ceux dont la vertu s'est accrue des pertes de sa durée, & dont le temps a mesuré la marche & les progrès vers la sagesse !

Que le vol des heures est impétueux ! que la course du temps est fougueuse ! Il fuit plus rapidement que ne vole dans les champs de Mars le coursier que presse l'aiguillon ; ou sur l'onde le vaisseau dont un vent favorable enfle les voiles ; ou dans l'air l'aigle joyeux , qui saisi de sa proie , perce les nues , & laisse loin sous ses pieds les nuages & les tempêtes.

Qu'une journée paroît courte lorsqu'elle est finie ! Comme elle s'est rétrécie , cette longue étendue que mon imagination échauffée remplissoit de plaisirs, d'espérances & de projets flatteurs ! Comme toutes ces perspectives séduisantes & variées s'évanouissent , dès que la main de la froide expérience vient à les toucher ! Le feu de mon imagination s'est amorti : l'illusion s'est dissipée ; l'éternité s'est présentée à mes yeux effrayés ; & j'ai découvert qu'un état durable & permanent dans une existence finie & bornée étoit une chimere.

Vous qui êtes dans l'ivresse des plaisirs ; dans le délire de la jeunesse, & sous le charme de l'opulence, vous n'en croirez peut-être pas le témoignage d'un homme, qui, comme vous, est jeune encore. Interrogez donc quelqu'un de ces vieillards respectables qui vivent parmi nous ; abordez un de ces Sages qui a passé sa vie sur le théâtre du monde ; demandez-lui combien il a vécu d'années & de jours : vous le verrez secouer sa tête blanchie par les ans, & vous répondre d'un ton pénétré :

„ Quatre-vingts ans se sont écoulés, & n'ont
 „ laissé d'autres traces que ces rides & ces
 „ cheveux blancs, Cette carrière peut pa-
 „ roître longue à la jeunesse inconsidérée
 „ qui la commence ; mais qu'elle est courte
 „ aux yeux d'un vieillard décrépît, qui
 „ près du terme, se retourne pour mesu-
 „ rer l'espace qu'il a parcouru ! Il me sem-
 „ ble que c'étoit hier que je changeois les
 „ amusemens de l'enfance pour ceux de la
 „ virilité. Vous verrez à mon âge combien
 „ est petite la distance qui est entre la
 „ tombe & le berceau „ Croyons à ce
 témoignage de la vieillesse. Examinons ce
 sable qui marque & qui nous ravit les
 heures. Voyez avec quelle rapidité la na-
 vette passe & repasse du métier dans les
 mains du Tisserand, & remplit le canevas

de sa toile c'est l'image de la vitesse avec laquelle les jours ourdissent le tissu de notre vie.

Profond silence dans la nature.

Quel vaste silence environne le monde ! Il est si profond , que mon oreille entend mon cœur palpiter : mes moindres mouvemens font retentir la plaine : la nuit à ramené la paix & la tranquillité dans les villes : le Laboureur se repose dans le sein de sa cabane ; le tendre ramage des oiseaux ne rend plus les buissons harmonieux : l'air est tranquille , les branches des arbres ne sont point agitées : écho n'est plus inquiétée , elle se livre au repos : l'oreille épanouie ne laisse rien perdre à l'attention ; elle se saisit des moindres sons ; elle est frappée du murmure insensible de ce foible ruisseau qui coule au loin dans la prairie.

Si au milieu de ce calme profond & universel tout-à-coup mille tonnerres éclatoient sur ma tête , de quelle frayeur je serois frappé ! Je vois mes sens confondus & mon ame consternée : mon corps pâle & frissonnant se prosternerait sur la face de la terre : mes mains trébuchantes se leveroient vers le ciel Mortels , un appel plus prodigieux ira bientôt por-

ter l'alarme jusqu'au fon des tombeaux ; & ébranler vos ossemens émus. Lorsqu'après un repos de plusieurs siècles , la tombe s'ouvrira pour laisser un passage à votre poussiere surprise de se voir animée ; lorsque les cris perçans de l'Archange & la trompette de l'Éternel frapperont l'oreille de l'impie , & porteront le désespoir dans son cœur , ces sons effrayans agiteront la voûte des cieus : la terre s'entr'ouvrira : ils pénétreront dans les recoins les plus profonds & les plus secrets du tombeau. Comment ces ames criminelles pourront elles soutenir ces sommations redoutables devant un tribunal plus redoutable encore ? O mon ame ; prête une oreille attentive à la douce voix de l'Évangile , & les cris de cette nuit d'horreur seront pour toi des accens mélodieux ; ils te seront plus agréables que la nouvelle de la liberté annoncée à une foule de captifs : ton bonheur commencera à ces mots ; *éveillez vous & sortez , vous qui dormez ensevelis dans la poussiere*

Cette heure sombre & taciturne a tout suspendu. L'interêt ; les affaires & les soucis rongeurs agitoient toutes les têtes : la vie & l'activité se reproduisoient sous mille formes : cette ville immense fourmilloit d'une multitude toujours mouvante : la campagne étoit couverte d'un monde de la

D'HERVEY.

87

boueurs : l'air étoit perpétuellement agité par le vol des oiseaux & le bourdonnement des abeilles : l'art avec des yeux persans enlevoit à la nature ses beautés , & l'industrie étoit accablée sous les faix du travail. Cette ardeur & tout ce fracas se font dissipés au soleil couchant . les animaux sont tranquilles dans leurs asiles : & les tendres oiseaux dorment sur le duvet de leur nid cotonneux ; le marteau repose ; & l'enclume ne gémit plus sous ses coups : les boutiques sont fermées : le seuil de la porte de ce Marchand accrédité n'est plus usé sous les pas des nombreux acheteurs : le Laboureur goûte un sommeil tranquille , & son chien fidele après avoir fait longtemps une garde vigilante , s'étend & rêve aux pieds de son maître ; la fatigue & le travail ont engourdi tous les membres : les affaires ont cessé avec les vapeurs errantes qui se jouoient dans les cieux au coucher du soleil ; la nature entiere est assoupie ; cependant le sentiment de la vie palpite encore dans tous les corps qu'elle anime.

Ainsi tout sera fini pour nous : il ne sera plus temps de songer à la grande affaire de l'homme , à son salut , lorsque la soirée de la mort nous aura couvert de ses ombres, **Travaillons** tandis que le jour dure

encore , & hâtons-nous avant que la nuit éternelle soit venue.

Les ténèbres

Le noir manteau de la nuit s'obscurcit de plus en plus. J'admire la marche lente & sombre des ténèbres. Elles ne viennent point brusquement couvrir en un moment la face de la nature ; ce n'est d'abord qu'un voile léger , qui se rembrunit ensuite & s'épaissit par degré. Un passage trop rapide du jour à la nuit seroit effrayant & terrible ; il troubleroit le voyageur au milieu de sa course ; il frapperoit tous les êtres d'un effroi mortel ; il blesseroit peut-être les organes sensibles de la vue. La Providence a réglé la marche des ténèbres , & les fait passer par des gradations insensibles & lentes sur la terre : le crépuscule les devance pour nous avertir de leur approche , & nous prévient contre la frayeur & le trouble qu'une nuit soudaine porteroit dans nos sens.

Maintenant les fiers habitans des forêts abandonnent leurs cavernes : mille monstres devorans peuplent les déserts ; la mort est dans leur gueule affamée : altérés de sang , ils font leur ronde nocturne. Voyageur infortuné , que je te plains , si la nuit

te surprend dans ces affreux déserts ! Soutiendras-tu sans pâlir les horribles rugissemens de ce lion furieux qui cherche sa proie ? Ciel propice , prête-lui ton secours. Il est attendu d'une épouse vertueuse & tendre , qu'environne un groupe de jeunes enfans qui ont besoin de ses secours. Écarte de leurs pas les dangers & la mort. Le loup vorace suit maintenant la trace des Bergers ; il assiége bientôt les timides brebis dans le sein de la bergerie ; & le renard plus adroit se glisse dans la chaumière , enleve au Laboureur son espoir , & une mere à une famille infortunée qui venoit d'éclorre sous ses aîles.

O homme , faut-il que je te rencontre aussi dans l'ombre de la nuit , plus féroce & plus terrible pour ton semblable que les bêtes affamées & sauvages ! Grand Dieu , fais sentir ta présence à l'assassin , qui dans les ténèbres médite la mort de son frere ! Qu'un éclair soudain de ta lumiere frappe son ame , & le renverse à tes pieds innocent ou mort !

Les ténèbres ont voilé tous les objets agréables : la nuit a passé l'éponge sur les images brillantes du printemps. Où sont maintenant ces nuances délicates qui charmoient mes yeux ? La rose est sans couleur , & le lys a perdu sa blancheur. En vain j'envoie mes regards sur cette campagne ,

tous les êtres semblent mêlés & confondus. O soleil, sans toi l'univers ne seroit encore qu'un chaos : tu es son second créateur.

Ainsi Jesus-Christ est l'ame de nos ames ; c'est par lui que je goûte un plaisir inexprimable à fouler sous mes pieds tant de fleurs : c'est l'assurance de sa grace qui fait bondir mon cœur joyeux dans mon sein tranquille & sans remords. Sans cette idée consolante, je ne me promenerois dans cette riante campagne que comme un spectre que le sourire de la nature & les caresses de la fortune ne pourroient rendre sensible : mon passage dans ce monde seroit celui d'un criminel condamné à la mort, & conduit au supplice à travers des prairies émaillées de fleurs, & sous des berceaux de jasmin & de chèvre-feuille. Mais la douce pensée de ma réconciliation fait sur mon ame ce qu'un soleil brillant opere sur la nature, & y répand la lumiere, le plaisir & le bonheur.

Le Sommeil.

L'homme poursuit son travail jusqu'à la fin de la soirée ; mais ses forces diminuent, ses esprits s'épuisent & languissent : le repos ne lui suffiroit pas ; il a besoin d'un baume qui le rafraîchisse & le répare. Que le sommeil vient à propos remplir ces

Deux objets ! Le sommeil amène les heures tranquilles pour renouveler l'ame & le corps. Dès que l'esprit & les travaux des mains sont interrompus, nos membres lassés s'engourdissent, l'esprit dépose le fardeau des soins & des affaires : l'attention se refroidit & s'éteint, & le sommeil enchaîne toutes nos facultés. Pendant cet intervalle d'une douce & paisible inaction, la machine se remonte, les ressorts reprennent leur élasticité ; la faculté pensante se ranime, & son ardeur se ranime pour les travaux du matin. Sans ce restaurant salutaire, les constitutions les plus fortes seroient bientôt énervées. Je vis, il y a quelques jours, le malheureux *Florio* : son air étoit sauvage, son corps maigre & exténué, ses pensées errantes & ses discours égarés. Frappé d'une altération si subite, j'en demandai la cause, & j'appris que ses yeux n'avoient pas été fermés par le sommeil depuis plusieurs nuits. Ce jeune homme autrefois l'ame de la conversation, le plaisir & le charme des sociétés, n'est plus qu'un objet de misère & d'horreur depuis que le sommeil l'a abandonné.

Combien des mes concitoyens, & même de mes amis, sont maintenant étendus sur un lit de langueur, & disent avec ce Vieillard de l'Écriture, si célèbre par sa patience ;

» Je n'ai plus que des nuits fatigantes &
 » douloureuses » ! Au lieu de reposer molle-
 ment , ils comptent les heures ennuyeuses ;
 leur timpan est frappé de chaque coup de
 cloche ; ils mesurent les instans par les pal-
 pitations d'un pouls agité. Que ne feroient-
 ils pas pour obtenir une légère trêve à
 leur agonie , oublier leurs douleurs , &
 goûter quelques momens la douceur d'un
 sommeil paisible !

Par combien de précautions la Bonté
 divine nous facilite la jouissance ce bien
 nécessaire ! comme sa main bienfaisante
 éloigne de nous tout ce qui pourroit met-
 tre obstacle à ses précieuses influences !
 Dieu tire sur nous le voile des ténèbre,
 nous plonge dans une molle léthargie ; il
 cache à nos regards tous les objets qui
 pourroient agiter nos sens & les distraire ,
 met la tranquillité dans nos maisons , &
 impose un profond silence à toute la na-
 ture. Ainsi une mere tendre écarte de son
 jeune enfant le bruit & le danger , & ap-
 pelle sur lui le sommeil par de légers &
 doux mouvemens.

Songes.

La raison maintenant a interrompu ses
 fonctions : l'imagination délivrée de cette
 surveillante qui la gêne , se livre à sa fougue
 extravagante

extravagante, & entraîne l'esprit dans le labyrinthe de la vanité. Notre tête est entourée de fausses images, & séduite par des craintes ridicules ou des plaisirs trompeurs. Quelques - uns se promènent dans des plaines enchantées, & se voient couronnés des guirlandes d'un bonheur imaginaire, tandis que leurs corps sont étendus sur la paille sous le toit d'une chaumière, dont l'importune araignée leur dispute l'espace pour y filer sa toile. D'autres abandonnent leurs appartemens superbes : on les traîne dans un horrible cachot ; ou bien agités sur les flots, ils se débattent au milieu des vagues rugissantes ; tantôt ils escaladent d'un pas précipité un roc escarpé, fuyant de vains dangers avec une inquiétude réelle ; ou bien engourdis par une crainte subite & sans force ourp échapper au péril, l'espérance les abandonne : & quoiqu'enfoncés dans le duvet, ils sont précipités sans espoir de secours dans des gouffres affreux. Telles sont les extravagances de l'esprit humain sous l'empire bienfaisant du sommeil.

Mais est-ce dans le sommeil seulement que ces jeux de l'imagination abusent l'homme ? Les hommes ne se repaissent-ils pas le jour de songes plus vains que ceux de la nuit ? Les uns se croient d'une nature supérieure, parce que la faveur du Prince

a joint quelques titres de plus à ceux qu'ils possédoient déjà ; ou parce que le ver à soie leur a légué en mourant sa parure brillante pour les couvrir. Les autres se félicitent de voir leur coffre se remplir d'or , ils se promettent un plus grand degré de bonheur , s'ils peuvent ajouter de nouvelles sommes à celles qu'ils ont amassées. Quelques-uns soupirent après des louanges frivoles , & voient l'immortalité dans le bourdonnement d'une réputation momentanée. Tous ces hommes sont-ils plus raisonnables que le misérable qui , endormi sous l'ombre d'une haie , & couvert de hail- lons , se croit possesseur d'un Palais somptueux orné de meubles fastueux du luxe ?

Voulez-vous un vrai tableau de leur vie ; jetez les yeux sur la description qu'en a faite le Prophète. „ C'est un homme affamé „ qui rêve , & qui croit manger ; mais il „ s'éveille , & son ame est vuide : c'est un „ homme altéré qui dort , & qui croit „ boire ; mais il s'éveille , il se trouve „ foible & languissant , & son ame est dé- „ vorée de délirs „. Tel est l'état de ces chercheurs de dignités & de plaisirs. Ils vivent dans l'esperance & la vanité : ils meurent dans le malheur. Eclaire-nous , Seigneur misericordieux , dans ces égaremens de l'esprit qui nous sont journaliers ; éclaire-nous lorsque la lumiere peut

tourner à notre avantage , & ne pas accroître nos peines ; que nos yeux distinguent la vérité , & ne soient plus séduits par ces apparances fantastiques , qui malgré leur pompe & leur éclat , sont plus vaines & légères que les ombres de la nuit , plus passagères qu'un songe oublié.

Qu'il me soit permis de m'arrêter un instant sur les mystères du sommeil. Considérez l'homme de la constitution la plus vigoureuse étendu sur son lit , & plongé dans le sommeil : sa force est enchaînée dans une indolence qui ressemble à l'anéantissement : ses nerfs sont relâchés comme la corde d'un arc détendu : presque tous les mouvemens sont arrêtés. Considérez une personne tendre & sensible & douée du caractère le plus aimable : ses yeux ouverts ne peuvent recevoir les rayons de la lumière , & ne distinguent point les objets : les organes de l'ouïe sont ouverts , les accens viennent frapper sur le tympan ; mais son oreille ne peut recueillir les sons : le sens & leurs touches délicates sont comme émoussées & engourdies. Vous appelez l'homme un être sociable ; mais où sont alors ses affections ? Il méconnoît son pere & son ami. Que son épouse vertueuse & belle meure à ses côtés , sa sensibilité n'en sera point émue. Ses enfans sont tourmentés de plus cruelles douleurs , & son cœur

reste insensible. Voyez cet homme de génie ; il a pénétré les sciences les plus abstraites ; il fait débrouiller la vérité du chaos de l'erreur : son goût épuré peut nous produire dans un instant toutes les beautés de la composition & le pathétique du sentiment . . . Maintenant qu'il est endormi , sa faculté pensante est jetée hors de son centre ; son imagination le promène d'erreurs en erreurs ; au lieu de raisonnemens simples & conséquens , il n'a plus qu'un mélange confus d'idées absurdes ; au lieu de principes fermes & vrais , il n'a plus que des assertions vagues & indéterminées : l'illusion la plus grossière en impose à son génie : la nuit entière ne lui paroît qu'une minute : il n'est plus sensible au mouvement du temps ni à sa durée.

Mais dès que le matin avec ses doigts de rose vient ouvrir le sombre rideau , dès que la clarté pénètre dans son cabinet , il s'éveille , & se remet en possession des talens qu'il avoit perdus pendant quelques heures : ses nerfs se tendent , & le rendent capable d'agir ; ses sens ont repris leur première vigueur : ses affections réchauffent de nouveau son ame : ses visions romanesques se dissipent , & la raison luit. Et pourquoi cet engourdissement qui saisit les facultés animales , ne les laisse-t-il pas dans une inaction perpétuelle ? Lorsque les pen-

ées sont une fois dans la confusion , pourquoi ne restent-elles pas dans ce désordre ? Par quelle puissance sont-elles ralliées dans un instant , & ramenées de l'irrégularité la plus défordonnée dans l'ordre naturel qui leur fut prescrit ? Comment le corps peut-il sortir d'une inaction qui ressemble à la mort , & reprendre sitôt toute la vigueur de ses facultés & l'harmonie de leurs fonctions ?

Les Esprits.

Voici l'instant où les esprits ont , dit-on , leurs apparitions. Maintenant la timide imagination s'alarme des monstres qu'elle a créés ; elle voit des fantômes s'avancer lentement dans l'obscurité , où plus légers que l'éclair , ils volent & disparaissent en un clin d'œil. Maintenant des voix terribles sortent du fond des voûtes souterraines : des gémissemens profonds sont envoyés des tombeaux : des spectres mélancoliques errent parmi les ruines des Temples antiques , visitent les sombres demeures des morts , se promènent sous mille formes différentes dans les galeries des châteaux abandonnés , ou s'arrêtent sur quelques tombes plaintives. Que de pas inutiles ! Quel long circuit va faire l'écolier tremblant pour éviter le redoutable cimetière ! Et si la nécessité , la triste nécessité l'oblige

de traverser cette terre où sont confondus les titres, les rangs & les sexes, mille histoires épouvantables reviennent se présenter à sa mémoire ; la crainte met des ailes à ses pieds ; à peine touche-t-il la terre qu'il parcourt ; il n'ose regarder derrière lui ; & si nuls sons effrayans n'ont épouvané son oreille, si nulle ombre fugitive ne s'est présentée à ses regards, il respire enfin, & bénit sa bonne fortune.

Je ne vois pas sans étonnement cette crainte excessive qui s'empare de l'esprit du peuple, tandis qu'il ne prend aucun intérêt à des objets plus sérieux. Des hommes que glace la vaine frayeur de rencontrer un spectre dans des promenades solitaires & sombres, ne sont cependant pas épouvantés par la perspective assurée d'un autre monde, & ne tremblent point à l'idée de ce jour terrible où ils paroîtront devant l'Éternel. Si un pâle messager des régions de la mort tiroit nos rideaux au centre de la nuit, & nous disoit comme à Brutus, en nous désignant le lieu du rendez-vous : je te rencontrerai là je pense que les cœurs les plus intrépides, saisis de terreur, seroient abattus & consternés. Mais lorsqu'une voix céleste se fait entendre, & nous crie dans le langage touchant des Prophètes : » Prépare-toi, Dieu est prêt d'arriver », nous

ne faisons seulement pas attention à cet avis important. O stupidité ! ô inconséquence de l'homme ! nous sommes indifférens & insensibles à ce qui devoit exciter nos craintes, & nous nous livrons à la douleur & au désespoir pour les vaines chimères que nous offre notre imagination. Homme, replie-toi sur ton propre cœur, & sois attentif à cet avis céleste :
 » Je vous avertis que vous devez craindre, non ces horreurs imaginaires de la nuit, mais la présence du souverain Etre.

Ce sujet me rappelle un événement rapporté dans le livre de Job, qui peut servir à prouver l'existence réelle des apparitions dans quelques occasions extraordinaires. Je ne prétens point autoriser cette légion de contes frivoles que la superstition débite, & que la crédulité écoute. Je pense que si quelquefois ces habitans d'un monde inconnu se rendent visibles aux mortels, ce n'est pas pour les effrayer de leurs ombres, mais pour les aider dans des circonstances douteuses, & pour faire sur leur ame des impressions utiles.

Il étoit nuit profonde : toute la nature étoit enveloppée de ténèbres : toutes les créatures étoient ensevelies dans un profond sommeil : un morne & vaste silence régnoit sur l'univers. *Eliphaz* seul éveillé & tranquille, méditoit sur des sujets su-

blimes & saints, lorsque tout-à-coup un être effrayant sort des royaumes invisibles, & s'offre à ses yeux dans son appartement : la terreur le saisit, tous ses membres tremblent, sa chair frissonne, ses cheveux se hérissent d'horreur & d'épouvante. Le fantôme s'avance lentement, s'arrête en face devant lui, & fait une pause pour le remplir de l'idée de sa présence, & préparer son esprit à l'attention. Ensuite une voix ce fit entendre, mais une voix dont les sons & la force étoient de nature à laisser dans sons souvenir une impression éternelle. Voici le sens des paroles qu'il entendit : » L'homme fragile & méchant » peut-il être juste devant Dieu ? Le plus » parfait des mortels fera-t-il pur aux yeux » de son Maître ? Si les Anges eux-mêmes » sont à une distance immense de sa gloire, » dans quel abaissement profond doit se voir » l'ame humaine qui est sortie de la poussière, » & dont l'état n'est qu'imperfection & foiblesse.

C'est pour nous donner des leçons de vertu, & non pour nous inspirer de vaines terreurs, qu'un fantôme peut quelquefois s'élever des sombres vallées de la mort, ou un messager céleste traverser les vastes plaines de l'air, & descendre sur la terre.

L'Oiseau de nuit.

J'entends une voix lugubre dont les cris plaintifs & les sanglots précipités troublent le silence d'une nuit paisible ; c'est l'effraye sinistre qui soupire ses douleurs avec les accens de la désolation ; elle vole dans les bois épais , & fuit la société des autres oiseaux : les parterres & les prés fleuris n'ont aucun charme pour elle. Des ruines désertes , des murailles couvertes de lierre font les demeures qui lui plaisent ; elle s'endort sur le penchant d'un précipice , & s'expose à une chute cruelle , tandis que le serpent au fond des marécages fait résonner l'air de ses siffemens horribles. La douce clarté du matin réveille la joie dans les autres animaux ; mais elle n'inspire aucun plaisir à cette sombre solitaire : la face riante du jour la consterne : les scènes agréables de la nature la jettent dans le trouble & l'inquietude.

Tels seroient les troubles de l'impie dans les demeures chastes & pures de cieux : leur éclat tourmenteroit sa vue & le rendroit misérable : l'impie dans la société des Anges & du Dieu de lumière , souffriroit comme souffre cet oiseau mélancolique , lorsque chassé de sa sombre retraite-

82 MEDITATIONS

il se trouve emprisonné sous les rayons du jour.

Peuple vain & superstitieux , cesse de t'effrayer des cris de cet oiseau volant près de ta fenêtre , ou des croassemens d'un corbeau , & crois à des présages plus certains. Ce jour qui s'éteint & finit , t'annonce la fin de ta vie d'une manière bien plus frappante. Ces ténèbres qui tombent sur la terre & l'enveloppent , ne sont-elles pas une espèce de drap mortuaire tendu par la nature , & une image sensible de cette longue nuit qui couvrira bientôt ses habitans ? Cette chambre ténébreuse , ce lit où je vais m'enfoncer ne me représente-il pas au naturel ce tombeau où tous les êtres vont se confondre dans le silence & dans l'oubli ?

Le Rossignol.

Quel est cet oiseau dont les chants sont si doux & si tendres ? Que ces accens sont loin de ressembler aux sons sauvages & choquans du triste oiseau qui m'attristoit tout à l'heure ! Tendre rossignol , je reconnois ta voix. Quelle étendue , quelle force de voix dans un être si frêle !

Maître de l'harmonie , il module ses airs sur tous les tons ; il enfle son gosier moëleux , & en tire des sons qui émeuvent l'ame. Tout à

L'heure sa chanson étoit languissante , il soupiroit ses amours : ses notes mélancoliques & tendres arrêtoient les ombres fugitives , & portoient dans mon ame attendrie une molle volupté : le filance étoit attentif , & la nuit prêtoit l'oreille à ses cadances mélodieuses.

Ces plaisirs tranquilles & purs ne sont point goûtés du triste habitant des villes : ce chantre modeste & discret n'entretient que les amans de la solitude : ceux qu'entraînent la débauche & l'ivresse , sont privés de cet agreable concert. Ainsi les plaisirs de la religion , cette joie pure & sainte que nous fait goûter la paix de l'ame avec Dieu , ces doux ravissemens qui s'élevent de la perspective que nous offre l'immortalité , sont ignorés de ces hommes qui ne se plaisent que dans la foule du monde , & qui n'osent descendre dans leur propre cœur.

Le Ver luisant.

Quelques insectes épars sur l'herbe des champs , brillent dans la nuit en l'absence du soleil ; mais toutes ces foibles lueurs rassemblées ne réparent point la perte du jour , & ne peuvent éclairer les pas du voyageur égaré. Ainsi quand l'homme éteint le flambeau de la révélation , il rest

livré aux vaines conjectures d'une raison aveugle qui ne peut lui montrer les sentiers d'une vie future ; il s'égaré d'erreurs en erreurs, & ébloui par ces vaines clartés, il se précipite dans l'abyme.

Une Comète.

J'observois, il y a quelques jours, dans les cieux un phénomène étonnant. Cet astre prodigieux qui dans sa route enflammée semble couvrir la moitié du firmament, étoit pour quelques-uns un objet de crainte & d'épouvante ; ils le regardoient avec l'effroi dont Balthazar contemploit cette main fatale qui traçoit sa destinée sur les murs de son Palais. L'un prédisoit déjà la chute des Empires, la mort des Rois & les calamités des Nations ; l'autre voyoit la guerre menaçante & la discorde cruelle secouer leurs torches enflammées, & embraser le monde entier.

Ainsi la superstition & le fanatisme colorent presque toutes les images que la main du peuple a tracées. Fonderai-je aussi de vains pronostics sur la ceinture lumineuse qui entoure la comète ? Non, je me contente d'adorer cet Etre suprême qui lança de sa main ce globe immense dans les plaines de l'air, & qui lui ordonne
tantôt

tantôt d'aller se mêler & se confondre avec les rayons brûlans du soleil ; tantôt de passer bien au-delà des bornes de notre système planétaire & de se présenter aux yeux surpris d'un autre monde.

Quelquefois dans les heures nocturnes un phénomène aussi remarquable amuse les Philosophes , & alarme le vulgaire. Des météores volans s'enflamment , & reflètent leur lumière du côté du nord ; ces flammes rayonnantes se choquent & se mêlent , l'air en paroît embrasé ; quelquefois elles se séparent , & semblables à des flèches rapides , elles sillonnent le firmament.

L'ignorant Villageois contemple ce spectacle d'abord avec surprise , & bientôt avec frayeur. Une terreur panique s'empare de tous les esprits : les cœurs palpitent , la pâleur couvre tous les visages. L'épouvante s'accroît par les discours & les observations de la multitude : chacun parle le langage de la crainte : les uns voient des fantômes hideux , des armées s'entrechoquer , des plaines couvertes de morts , des ruisseaux de sang ; les autres poussant leur crainte plus loin , pensent que le grand jour est venu ; que l'heure irrévocable va sonner , que le monde va finir. Ce peuple se prosterne dans la terreur , élève vers les cieux des bras tramblans ;

88 MEDITATIONS

& pousse des sanglots & des gémissemens ;
profonds.

Si cette ondoyante clarté qui se joue innocemment sur nos têtes peut repandre sur le peuple une consternation si générale , quelle sera notre situation , lorsque nous verrons s'allumer l'embrasement universel qui doit consumer l'univers ?

Le lever de la Lune.

La lune s'avance ; elle fait son entrée dans le firmament. Voyez-la sortir de ce nuage argenté. Que son aspect est sublime & sombre en même temps ! A chaque pas qu'elle fait dans les cieux , son éclat augmente. Déjà sa lumière pâle & tremblante couvre la terre , attire nos regards , & répand sur le monde endormi des vapeurs voluptueuses , tant sa clarté est douce & tendre O reine des ombres ! tu es l'ornement des cieux & la gloire des astres. Puissent mon ame & mes pensées être aussi pures que toi !

Le jour nous offroit mille scènes variées que les ténèbres ont couvertes d'un voile impénétrable. En vain les étoiles officieuses viennent nous prêter leur secours ; elles ne font qu'adoucir les sombres regards de la nuit , sans faire éva-

nour l'épaisse obscurité qui nous couvre. A peine un foible rayon se réfléchit de la surface des objets vers l'œil qui les considère. Mais la lune rassemble tous ces rayons , & blanchit de sa lumière le voile étendu sur le front de la nature. Aidés de sa clarté , nous pouvons considérer les vastes tableaux que renferme l'univers , non dans leur vrai coloris , mais délicatement ombrés & adoucis par un éclat plus tendre.

Quel spectacle imposant & sublime ! La lune pend du céleste lambris comme une lampe immense de cristal : les diamans enrichissent d'une broderie magnifique le dais superbe de l'univers : une lumière tendre descend lentement sur la terre. D'abord elle se glisse sur le sommet des hautes montagnes , d'ou elle tombe & s'étend sur les plaines : mille rayons ont fondu les eaux de la mer en argent liquide : la sombre verdure qui couvre les forêts s'est éclaircie : les feuilles mollement agitées par un vent frais & léger , prennent dans un instant mille nuances agréables : une perspective immense s'ouvre à nos regards. Que l'aspect de la nature émeut & remue vivement les âmes sensibles ! Les amples dimensions du dôme de Renelagh & les brillantes illuminations des jardins du Faxhal , ont excité une admiration

générale. Que sont ces foibles essais de l'art humain auprès des ouvrages sublimes du Tout-puissant ?

La lune dans cette pompe touchante & magnifique , ne vient pas seulement pour récréer nos regards , elle luit aussi pour nos besoins. Que les tenebres seroient insupportables & cruelles , si elles duroient long-temps , sur tout dans les longues nuits de l'affreux hiver ! La lune vient animer leur sombre obscurité ; elle double de ses rayons d'argent le manteau de la nuit , & nous console d'une journée froide & ténébreuse , Dans l'été , que de charmes ne verse-t-elle pas sur nos soirées tranquille ! Elle nous trace une route brillante sur le sein des prairies ; elle nous attire dans les bosquets embaumés ; elle éclaire le paisible Berger , & le conduit avec son troupeau dans de gras pâturages. Que cet astre est agréable ou Matelot ! Son vaisseau fend le sein des mers avec agilité & sans inquietude sous l'influence de ses rayons bienfaisans. C'est pour nos besoins & nos plaisirs que le Créateur arrangea ce système sublime que le Savant calcule , & dont jouit le Sage.

La lune varie sans cesse dans son aspect ; aujourd'hui sa face est toute rayonnante de clarté ; bientôt un croissant lumineux & simple ornera son front ; mais enfin sa

beauté s'évanoit. Elle voyage dans les cieux, inconnue & invisible; elle se leve tantôt à la fin du jour, & commence sa carrière admirée de la multitude; tantôt elle differe son entrée dans le firmament jusqu'au centre de la nuit, & éclaire le monde endormi sans en être apperçue.

Comme cet astre changeant, tout ce qu'il éclaire au-dessous de lui, tout ici bas n'est qu'inconstance. Hommes qui tous les jours éprouvez mille changemens & voyez changer autour de vous tous les objets, comment pouvez-vous compter sur la stabilité des biens & des plaisirs de ce monde? N'avez-vous pas vu des oiseaux voltigeant dans les prairies, ranimant l'éclat de leur plumage dans l'onde d'un ruisseau, voler ensuite sur les arbres solitaires qui bordoient ce ruisseau? Le plaisir voloit avec eux sur leurs aîles: la mélodie la plus tendre enflloit leurs gosiers. Vous goûtez avec ravissement ce charme inexprimable; mais a-t-il duré autant que vos désirs? L'oiseau s'envole; vous l'avez perdu de vue: le ciel s'obscurcit, le ruisseau se trouble: un instant a détruit vos plaisirs. Ah! ne fondez jamais votre bonheur sur des objets passagers & périssables!

J'ai vu quelquefois ce globe resplendissant dépouillé de ses rayons: la terre in-

terposant son corps opaque, interceptoit la clarté du soleil, & renvoyoit une ombre obscure sur la lune. J'ai vu sa lumière s'éteindre par degrés, jusqu'à ce que plongée dans une espèce d'évanouissement, pâle & languissante, elle sembloit expirer dans les ténèbres. Ce spectacle étonne ceux mêmes qui n'aiment à voir la nuit que dans toute sa pompe, traînée par les songes dans son char d'ébène, & précédée par les ombres fugitives. Cette espèce de malheur est l'objet des observations générales & de toutes les conversations.

Il en est de même des personnes de considération. Les Rois à la tête de leurs Sujets, les Nobles environés de leurs Vassaux, un Ministre au sein de la Paroisse, sont les objets de l'attention publique : leur conduite ne peut être cachée : leurs moindres démarches sont veillées de près, & jugées sévèrement. Les personnes qui mènent une vie privée, peuvent faire des fautes ; elles sont presque toujours ignorées. Une planète peut s'éclipser, une étoile disparaître pendant quelques mois ; à peine un en dix mille s'apcevra de cette perte ; mais si la lune souffre une éclipse passagère, la moitié du monde est témoin de son deshonneur.

Que j'étois heureux & satisfait lorsque je faisois ma promenade solitaire & noc-

turne sur les côtes d'occident ! La mer claire & unie baignoit de ses eaux le pied des hautes montagnes , s'étendoit au loin dans une vaste plaine , & servoit de miroir aux astres : l'azur du firmament étoit relevé par les étoiles innombrables : la lune s'avancoit lentement ; elle paroissoit se contempler avec plaisir dans la surface transparente des eaux.

Tel est l'effet d'un mérite distingué dans les personnes d'un rang supérieur. Leur carrière est d'autant plus estimable , que les influences en sont plus douces & plus répandues. Ceux qui sont animés de la noble ambition de faire des heureux , ressemblent à cet astre qui va se peindre dans les eaux de cette fontaine , & dont la lumière est reflétée sur les objets qui l'environnent.

La Priere.

C'est assez exercer mes pensées : la lassitude s'empare de mes membres. Cédons à l'avis de la nature : laissons le sommeil rafraîchir mes sens épuisés. Mais arrêtons. Irai-je au lit de repos sans me prosterner en action de grace devant le souverain Etre qui me conserve , & qui m'a fait jouir de tant de sentimens agréables ? Prions l'Eternel avec la simplicité du Laboureur & de l'Artisan grossier.

Est-ce la superstition qui inspira les premiers transports qu'une ame sensible manifesta au premier aspect de la nature ? N'est-il pas bien naturel que l'homme entouré du plaisir & du bien-être, admire & reconnoisse par des actions de graces la main qui le forma, qui le nourrit, & qui lui donne le sentiment de la vie & du plaisir ? Quelle plus noble occupation pour un être sensible, que de marquer à chaque instant qu'il peut sentir ! Qui a pu séparer l'idée de grandeur & de dignité de l'idée de dévotion ? Vous tous qui prétendez au génie & à la liberté de penser, comment pouvez-vous espérer de trouver la vérité en négligeant une communication intime avec le plus sage & le meilleur des êtres ?

O toi qui guides mes pas, & proteges ma vie, je me mets sous tes ailes sacrées ; tu m'as soutenu pendant les heures du jour ; fois mon bouclier dans le sein des ténèbres. Si mon ame s'est souillée de quelque tache impure, purifie-la dans ces instans où mon cœur semble se séparer d'elle pour goûter le sommeil. Eloigne le vice & le crime de ma couche paisible. Je m'abandonne dans tes mains prudentes : mes yeux s'appesantissent & se ferment ; je passe dans des régions inconnues : le sommeil va confondre mes idées & mes sensations.



MÉDITATIONS

SUR

LES CIEUX ÉTOILÉS.



Promenade sur le sommet d'une montagne.

JE quitte aujourd'hui les ingénieuses retraites de l'art pour le noble théâtre de la nature, & l'ombrage frais d'un bosquet pour le sommet des hautes montagnes. Qu'ai-je besoin d'un épais feuillage ? Le soleil a quitté l'horizon, ses rayons ne brûlent plus la campagne. Mais que l'homme ici-bas est malheureux ! Notre ame s'ouvre-t-elle au plaisir ; la douleur le devance, & nous empêche de le goûter. Cette chaleur accablante est dissipée, il est vrai : l'air est plus pur, la respiration plus libre : le silence, l'obscurité qui vont régner dans la nature, ajoutent à la profondeur de mes contemplations ; mais ce paysage & toutes les scènes variées se sont évanouis dans les ombres : le château majestueux, l'humble cabane ont disparu : les

montagnes & leurs fronts rembrunis sont perdus : les vallées solitaires & fleuries me semblent des précipices affreux : un voile étendu sur les plaines me cache leurs nombreux troupeaux & leurs moissons dorées : la nuit sort du fond des forêts , donne le signal aux ténébres , & jette son noir manteau sur les longs détours des ruisseaux argentés. Je ne jouis plus de la riche fécondité de la nature , de la variété des ses images , & de la magnificence des ses tableaux champêtres : tout semble anéanti.

Mais devrois - je regretter cette perte ? N'en suis-je pas bien dédommagé par les beautés du firmament ? Tout l'hémisphère est soumis à mes regards : nuages , les rayons embrasés du soleil ne me derobent plus cette voûte magnifique : les planètes se succèdent , & font étinceler leurs feux : les étoiles ont parsemé les cieux de pierres précieuses : des milliers de lampes célestes brillent sur nos têtes : les cieux paroissent enflammés d'une clarté douce qui charme les regards , repose les yeux , & communique à l'ame les délices les plus pures : le bleu de l'éther embelli par la saison , & plus vif en l'absence de la lune , prête encore aux étoiles un éclat plus radieux & plus animé.

Un autre plaisir se prépare pour moi : la nuit ouvre tous mes sens à la volupté

elle a rendu la vie aux plantes languissantes : une douce rosée remplit le calice amolli des fleurs : les zéphirs légers y plongent leurs aîles , & embaument l'air que je respire. Ah ! ce qui donne un prix aux plaisirs , c'est la sécurité avec laquelle on en jouit : les fleurs de cette heureuse terre ne donnent point à la couleuvre un asile trompeur : les monstres ne viennent point effrayer le Philosophe qui médite dans l'épaisseur des forêts. Mais je m'écarte de mon sujet. Eloignez-vous de moi , charmes trop séduisans : la gloire des cieux redemande mes pensées & mes regards.

J'ai long-temps erré au milieu des tombeaux ; j'ai feuilleté les registres de la mort pour démasquer la vanité des choses mortelles , & rompre leur enchantement--. Sorti des ces sombres demeures , j'ai porté mes pas dans un jardin de fleurs ; j'ai rassasié mon ame du sentiment de la vie ; je l'ai enflammée du désir d'une vie plus longue , & des plaisirs durables de l'éternité--. J'ai allumé la lampe de la sagesse & le flambeau de la méditation , non pour m'égarer dans les villes ni dans la poussière des écoles , mais pour me promener le long des murailles élevées & tranquilles de l'antiquité--. Je m'élance aujourd'hui dans les cieux ; je contemple d'un œil de

surprise & d'admiration les ouvrages sublimes du Créateur.

Si nous avons reconnu la touche délicate de son pinceau dans les couleurs brillantes du printemps, si nous avons vu le sceau de sa bienfaisance imprimé sur les riches productions de la nature, si sa clarté répandit la lumière sur les heures du jour, oh que les cieux annoncent sa gloire à l'univers d'une manière bien plus solennelle ! Le firmament est la preuve la plus évidente de la Divinité : son langage se fait entendre aux nations les plus barbares. Tandis que la foule des hommes est enlevée dans le sommeil, je prête l'oreille à cette voix secrète : des impressions plus fortes du pouvoir éternel pénètrent mon ame : les ombres solitaires sont amies de la vertu.

Folie de l'Astrologie judiciaire.

Que ceux dont le cœur est insensible aux paroles consolantes de la révélation, fassent de vains calculs sur l'opposition & la conjonction des planètes ; leur science n'est qu'un trafic d'impostures & d'illusions. Je ne m'informe point si les constellations ont brillé d'un éclat plus vif, ou si elles ont été couvertes d'un nuage sombre à l'heure de ma naissance. Que
l'Éternel

L'Éternel veille sur moi, & je me ris de leurs menaces impuissantes... Je rejette les prédictions d'une masse sans vie. Ces corps aveugles sur leur propre sort, pourront-ils m'éclairer sur le mien? Aurai-je recours à une matière insensible & sans âme, lorsque je puis m'adresser à l'Intelligence suprême? Elle seule peut voir d'un coup d'œil tout ce que renferme le sombre avenir. Je ne chercherai jamais à débrouiller le chaos de ma destinée. Heureux aveuglement!

Découvertes de l'Astronomie moderne.

Le vulgaire n'aperçoit dans la voûte azurée que des étincelles brillantes; tous les astres rassemblés ne sont à ses yeux que des clous dorés distribués au hasard par la main de la nature; mais le Philosophe, qui sur les aîles de la méditation, se transporte dans les cieux, & en parcourt la vaste immensité, fait y voir des vérités importantes.... Quelle foule de découvertes admirables viennent se soumettre à la contemplation?

La terre est un corps rond, quoiqu'elle renferme dans son sein de hautes montagnes, des précipices affreux, & des plaines immenses dont les seules bornes sont les cieux & le vaste océan. A considérer

cette masse énorme, notre imagination se plaît à lui bâtir une base solide ; & cependant elle flotte dans l'éther ; elle roule suspendue au firmament avec des millions de corps plus pesans , & finit son cours dans l'espace de douze mois. Cette rotation périodique enchaîne les saisons & produit l'année. Toujours roulante sur son axe , elle tourne successivement ses côtés vers la source de la lumière , & par ce moyen donne le jour à notre hémisphère, tandis que la nuit couvre l'autre Sans. ce double mouvement , la moitié des malheureux habitans de la terre seroit dévorée par les rayons de feu de l'astre du jour ; & l'autre moitié glacée au sein de la neige & des frimats , languiroit ensevelie dans les ténèbres.

Qui n'a pas apperçu la nécessité de ce double mouvement de la terre , la succession rapide & sa douce liaison ? Ainsi les préceptes de la Religion se lient aux affaires & aux innocens plaisirs de la vie. On imagine que Dieu est jaloux des charmes que nous trouvons dans la société ; on nous dit de fermer notre ame aux délices de ce monde, si nous aspirons au bonheur de l'autre. Mais l'on se trompe , cette idée est injurieuse à la Divinité , elle outrage sa bienfaisance. Ce n'est pas au milieu des ronces & des épines qui couvrent les dé-

serts, mais à travers les sentiers paisibles & fleuris de la sagesse, que Dieu se plaît à nous conduire au souverain bien. Il ne s'est jamais proposé d'arrêter le cours des affaires. ni d'énerver le ressort de l'industrie ; mais il a résolu, il a voulu que l'homme fût industriel avec droiture ; que l'ambition & l'intérêt ne fussent point les guides de ses actions ni la règle de ses projets. Il n'a pas voulu anéantir nos passions, mais seulement les diriger ; ni éteindre les plaisirs des sens, mais prévenir leur excès, & les arrêter à ce point où ils nous menent à la douleur. L'homme peut jouir de la tendre amitié, & avoir Dieu dans son cœur ; il peut goûter les douceurs répandues sur cette vie, & nourrir ses espérances pour celle qui ne finira jamais. Le commerçant peut se livrer aux spéculations les plus scrupuleuses de son commerce, & ne point négliger l'affaire de son salut. Le guerrier la main armée pour son Souverain, peut aussi marcher sous les drapeaux du Christ, & obtenir une couronne qui ne se flétrira jamais. Ce pere peut former des projets honnêtes pour l'avancement de sa famille, & ne point perdre de vue le trésor inestimable qui doit récompenser ses peines. Ainsi le Christianisme, loin d'enchaîner les plaisirs & l'intérêt, leur donne cette forme heureuse qui constitue le vrai bonheur de

l'homme, semblable au double mouvement de la terre qui succede sans se nuire, & produit l'harmonie & l'accord qui regnent dans la nature.

A nous, foibles atomes répandus sur cette surface, la terre nous paroît un globe immense tapissé d'une molle verdure, couvert de toutes les espèces de fruits, & embelli des plus superbes décorations, tandis qu'elle ne paroît qu'un point lumineux au spectateur placé sur les différentes planètes, & qu'elle est inconnue & ignorée de l'habitant des régions plus éloignées. Ces astres qui roulent sur nos têtes, qui tour à tour brillent à nos yeux, & font l'ornement de la tendre nuit, composent le monde planétaire; ce ne sont que des corps opaques brillans par réflexion; ils renferment de vastes champs, des mers & des montagnes; ils se font, comme nous, honneur d'un firmament; toutes ces commodités ravissantes que la nature nous prodigue, ces graces qui nous charment, cette liaison admirable & incompréhensible entre la substance animale & l'intellectuelle, le don de vivre & le don plus précieux de sentir & de jouir, tout leur est accordé; ils se perdent avec nous dans l'espace: ignorant nos plaisirs, nous ne faisons que soupçonner les leurs; le soleil brillant, ce pere de la vie & de l'abon-

dance , nous éclaire tous ; il voit d'un regard de bonté ce tas immense de matiere rouler à ses pieds , s'imbiber & se pénétrer de ses rayons.

Lui seul immuable & fixe au centre du firmament, tourne majestueusement sur son axe , & communique sa lumiere à tous les globes.

Ce soleil & toutes les planètes qui l'entourent , ne sont qu'une foible partie du vaste système de l'univers . . . Cette étoile qui paroît à nos yeux aussi petite que ce diamant qui pare la coiffure d'une jeune Ladi , est un globe aussi étendu , aussi resplendissant que le soleil ; chaque étoile est le centre d'un système magnifique , & éclaire une foule de mondes qui l'entourent.

Quoi de plus merveilleux , de plus grand & de plus vrai que ces observations ! La grandeur de Dieu étant infinie , notre imagination pourroit-elle mettre des bornes à ses ouvrages ? Qui peut mesurer cette voûte séduisante & terrible ? Les mains éternelles en ont reculé les bords jusques dans l'infini. Elance-toi du sein de la terre , traverse les vastes plaines de l'air , passe de bien loin toutes les planètes , va te reposer dans ton vol rapide au centre de l'étoile la plus élevée : tu verras s'élever un autre firmament , un nouveau

soleil répandre ses rayons inépuisables ; de nouveaux astres former des nuits aussi belles & aussi délicieuses que celles qui couvrent notre hémisphère ; un système plus noble frappera peut-être tes regards étonnés & perdus dans l'immensité. Si , rempli de nouvelles forces , tu pouvois t'élever au-dessus de ce nouveau firmament , aussi peu avancé que dans ton premier vol , il ne te resteroit que l'admiration & une surprise terrible.

Grandeur de Dieu.

O Divinité sublime & inconcevable ! la crainte m'accable & mon esprit s'anéantit , lorsque j'ose porter un œil téméraire dans ton sein , & que je le jette ensuite sur mon néant & ma bassesse : tout le feu de mon imagination , la rapidité & le sublime de la pensée , le désir brûlant & cette parcelle de divinité que tu soufflas dans mon ame , ne peuvent fixer un instant l'idée de ton être. Un voile terrible couvre à tous les yeux la base de ton trône redoutable. Perdu dans l'univers au milieu des atomes innombrables qui rampent sur sa surface , rampant comme eux , atome des atomes , je me dis au fond de mon cœur : « Je suis moins que rien : tout ce que je fais

est vanité. Quelle sera ma situation à la
 face du Créateur, moi qui ne suis que
 cendre & poussière ?

Néant des choses terrestres.

Tandis que jettant une vue égarée sur cette vaste étendue de feu, j'apprends à connoître ma bassesse, dévoilons aussi le néant des choses terrestres. Qu'est la terre avec toute la pompe de la vanité & les scènes de l'ostentation, si je la compare au spectacle imposant des cieux ? Un point qu'on apperçoit à peine dans l'étendue de l'univers. Si le soleil lui-même éteignoit ses feux dévorans, si toutes les planètes qu'il éclaire s'anéantissoient, l'œil qui peut d'un regard mesurer tout l'espace, n'apercevrait pas plus cette perte que celle d'un grain de sable de moins dans le fond des mers. L'étendue que remplissoit leur masse est si exessivement petite en comparaison du tout, que leur absence ne laisseroit aucun vuide dans les ouvrages immenses du Tout-puissant. Si notre globe & tout ce vaste systême ne sont rien, qu'est un Empire ? qu'est une Ville ? que sont toutes les possessions de ceux qu'on appelle riches ?

Lorsque l'aigle dans son vol rapide laisse loin derrière lui les nuées & l'orage

qu'il va pour ainsi dire respirer les feux du soleil, regarde-t-il avec inquiétude le ciron qui vole dans les airs, ou la poussière qu'il secoue de ses pieds? Telle est l'indifférence de cette ame, qui sur les ailes de la contemplation s'élève jusqu'à la gloire de son Créateur. Lorsque je porte mes regards sur l'éternité, je sens mes sentimens s'agrandir : mes desirs deviennent sublimes : mon ame palpitant après la grandeur mondaine, éteint son ardeur passagere : je me trouve au-dessus d'un vain pouvoir. Trop long-temps mes affections furent enchaînées au char de la vanité. Ces pensées terribles brisent mes fers : la méditation m'ouvre les portes de la liberté : mon cœur enflammé de tous les rayons qui s'élancent du firmament, s'élève au-dessus des vapeurs de l'illusion, soutenu par le bonheur & l'espérance

Homme, viens contempler ces merveilles, & prosterne-toi. Dieu de l'univers, quand je considère les cieux, frappé des rayons divins de ta gloire, & transporté de reconnoissance, je fais entendre ma voix au sein de la nature, & je m'écrie :
» Que l'homme est grand, puisque tu en as
» fait l'objet de tes soins!

Rédemption.

L'Ange de paix est descendu ; il avoit dans ces mains la branche d'olivier , signe de notre réconciliation. Nous avons versé des larmes de joie , des torrens de reconnoissance se sont écoulés de nos ames. Mais lorsqu'au lieu d'un Ange l'Eternel envoie son Fils bien-aimé pour sceller notre grace ; lorsque ce Fils tout rayonnant de gloire & de divinité se soumet à une dépouille mortelle ; qu'il vient , non pour exercer son empire sur les Monarques de la terre , mais pour être leur sujet , où trouver autant d'amour & assez de reconnoissance ?

Si les oracles divins ne nous avoient transmis cet évènement terrible & sacré , une faveur si peu digne de nous , si inattendue , si inconcevable , pourroit ébranler notre foi.

Le firmament est un miroir qui me représente avec les couleurs les plus vives la gloire de Dieu , & toute l'horreur de la conduite de l'homme coupable.



Puissance de Dieu.

Celui qui dans le centre de la nuit considère les cieux avec l'œil de la raison , qui voit rouler tous les mondes , briller tous les astres , peut-il s'empêcher de demander quel est celui qui forma des objets si merveilleux ? Quel sera son étonnement à la réponse ? --- Le Créateur voulut , tout fut accompli , & ce merveilleux édifice s'éleva orné de toutes ses beautés : déployant ses perfection , exaltant la gloire de son Maître.

Que ne peut pas le bras de Dieu pour le bonheur de son Peuple ? Si les misères de toute espèce fondent sur lui & le plongent dans l'amertume & le désespoir lui seul peut le soulager. Que ses besoins soient aussi nombreux que les astres qui brillent sur nos têtes , lui seul peut y suffire. Si la tentation met ton ame aux plus dangereuses épreuves , si l'affliction te charge du poids de l'infortune , si le plaisir avec son sourire trompeur veut t'entraîner dans une ruine délicieuse , demande du secours à celui qui peut tout ; il n'est point de péril assez imminent dont il ne puisse te délivrer.

Que le sort du méchant est terrible ,

puisque'il provoque tout le pouvoir céleste contre lui ! Que la rage de l'impie est désespérée , puisqu'elle excite la jalousie du Tout-Puissant ! Créatures aveugles , pouvez-vous entrer en lice avec l'autorité suprême , soutenir les regards de la colère céleste , & supporter les coups de son bras terrible ? Quel sera l'asile du ver coupable , lorsque l'Eternel dans sa colère tenant dans ses mains un glaive enflammé , le forcera de comparoître à un jugement inexorable , lorsque cette main qui poussa les comètes à une distance presque infinie , s'étendra sur la tête du méchant ? Jette un regard sur cette main terrible , & courbe ta tête dans la poussière. Considérez cette main , vous tous qui oubliez les bienfaits du Créateur , ou qui osez affronter sa puissance.

Je ne peux quitter ce sujet important sans admirer la patience de Dieu. Malgré sa force & son pouvoir , il laisse au méchant la vie & son impiété ; sa miséricorde est aussi infinie que sa puissance. Si je prononçois avec mépris le nom d'un Monarque de la terre , je serois heureux de ne perdre que la liberté. Si j'osois tirer l'épée contre mon Souverain , ma vie perdue dans des tourmens horribles , seroit trop peu pour expier mon crime. Mais toi que j'outrage à chaque instant de ma vie !

Roi immortel & invisible ; toi contre qui mon souffle envoie des blasphêmes multipliés , tu me conserves ; tu me rends heureux ; tu me soutiens au lieu de me poursuivre avec la foudre de tes vengeances ; tu m'envirannes de tes bienfaits. O le plus puissant & le meilleur des Etres , ouvre mes yeux au devoir , enchaîne mon ame à tes pieds avec les liens de la bienfaisance & de l'amour.

O toi qui tiens dans tes mains ma vie & mon être , puissent mes pensées être sans cesse fixées dans ta gloire ! Puisse mon esprit , toujours humble & modeste , se plier à ta volonté ! Si les afflictions enchaînent mes sens à la douleur , puisse-je dire avec le Patriarche dans tous les états de ma vie , même dans l'abyme de la désolation : » J'éleverai un autel à mon » Dieu , un autel de soumission ; j'y écrirai » avec l'Apôtre : Au Dieu de l'univers , » seul sage & parfait ». Si tu mettois mon sort dans mes mains , que tu me permiffes de me tracer moi-même une route au bonheur , je désirerois humblement de le remettre à ta bienfaisance infailible , persuadé que tes inspirations , quoique contraires à mes penchans & même à mes plaisirs , me sont plus utiles que les mouvemens aveugles de mes sens & de ma volonté.

Bonté

Bonté de Dieu.

Si je jette une vue rapide dans les cieux , je ne vois qu'un illustre chaos , un mélange confus de globes brillans lancés au hasard. Mais ce qui nous paroît confusion , est l'ordre même ; ce que nous croyons l'effet du hazard , est le résultat des opérations les plus certaines & les plus sublimes. Le compas n'a point promené sa pointe erronée sur ces globes de feu : l'œil du Tout-puissant les a mesurés , & la proportion la plus exacte a présidé à leur construction.

Ce qui nous paroît un mal dans l'univers , porte quelquefois l'empreinte du bonheur : l'amour paternel en fera résulter des biens infinis. Si Joseph est enlevé aux douces caresses de son pere , si Dieu l'abandonne à l'esclavage dans une terre étrangere , c'est pour sauver toute sa famille des rigueurs cruelles de la famine. Celui qui languissoit dans le désespoir , s'éleve quelquefois jusqu'au faite des honneurs : les tristes murailles d'une prison , par les opérations inconcevables de la Providence , ont quelquefois servi de base au trône. Homme ignorant & présomptueux , couvre donc ton visage de tes larmes , jette des soupirs brûlans vers le trône des trônes ,

110 MEDITATIONS

& fais entendre au milieu de tes sanglots des hymnes de reconnoissance & d'admiration.

Ne taxons jamais la Divinité d'aveuglement & d'injustice ; adorons dans un respectueux silence ce que nous ne pouvons comprendre ; laissons errer sur nos têtes l'épée fatale ; ignorons , s'il se peut , qu'elle est suspendue à un fil. Au milieu du labyrinthe que construisit la main de l'Eternel , faisons notre bonheur du bonheur général ; n'allons pas , guidés par le vil intérêt , envier les richesses entassées dans les mains du vice ; que la vertueuse indigence nous attache aux pas du juste ; ne cherchons pas à débrouiller pourquoi l'innocence gémit au fond des noirs cachots , tandis que le crime est revêtu de la robe de l'honneur & de la considération : le jour des vengeances , le jour de la rétribution éternelle vous dévoilera le secret du Juge & de la victime.

Mais que le souffle & l'ame de la Divinité sont bien mieux empreints sur le monde animé ! La froide matiere , incapable de sentiment , suit le mouvement simple qui lui fut communiqué ; elle se plie à des loix immuables & uniformes , tandis que les êtres innombrables qui fourmillent dans son sein , nourris du souffle de la vie , tirent de ses opérations des délices inex-

primables. C'est pour eux que sa bonté fé-
coua le bonheur & le plaisir sur la nature ,
& mit une tendre liaison entre ses effets
& leurs sensations. Des millions d'habitans
trouvent au fond des eaux la vie & l'abon-
dance : la terre aride renferme dans son sein
une multitude infinie d'animaux : le fluide
aérien qui remplit la voûte céleste , est sans
cesse battu par les rapides mouvemens d'un
peuple ailé qui se reproduit sans cesse , & qui
paroît vouloir mêler ses chansons à la ten-
dre harmonie des sphères. Il n'y a pas une
feuille d'arbre sur la terre qui ne nourrisse
une infinité d'êtres qui jouissent dans son
sein du plaisir de la vie & de la reproduc-
tion. C'est pour cette profusion de Créa-
tures animées qui volent dans les airs ,
rampent sur la terre , ou nagent dans les
eaux , que le Créateur exerce sans cesse
sa bonté inaltérable , c'est pour elles que
de ses mains divines il forma le plaisir ,
cette douce ivresse qu'on nomme le bon-
heur.

Que sont trois ou quatre élémens ? Quel
petit théâtre pour les opérations de Jeho-
vah , dont la grandeur & la libéralité sont
infinies ! Lorsqu'on voit des millions de
mondes s'élever les uns sur les autres jus-
qu'à une gradation infinie , que peut dire
l'homme ? Est ce pour lui que Dieu vou-
lut épuiser ses desseins ? le Créateur ne

112 MEDITATIONS

voulut, ne créa que pour sa propre gloire ; & pour communiquer sa bienfaisance inépuisable. Dieu n'a pas besoin de l'espérance : son bonheur est infini , rien ne peut l'altérer ni l'affermir. Avant qu'il fit naître le temps & l'univers , il étoit parfaitement heureux , remplissant l'infini de son être. Mais l'immense univers fut un jeu de sa volonté ; il le peupla pour verser dans le cœur de ses habitans les nobles effusions de sa bonté. Tous ces mondes que l'imagination la plus forte ne peut concevoir & nombrer , sont des jardins immenses qu'il arrose continuellement des sources les plus pures du plaisir.

Si la bonté de Dieu nous frappe dans les ouvrages de la nature & dans les faveurs de la Providence , avec quelle supériorité ne triomphe-t-elle pas dans le grand œuvre de la Rédemption ! Ce mystère est le miroir le plus fidele pour contempler cet inconcevable attribut de la Divinité. Ses autres dons sont de légères effusions de sa gloire ; mais la Rédemption ouvre toutes les sources de sa miséricorde & de sa grace. Celui qui est plus pur que les Anges , le Tout-puissant est venu se sacrifier pour les hommes ; il descend du trône céleste , oublie l'hommage des Séraphins , pour s'exposer aux outrages & aux coups des cœurs aveugles & endurcis ? On l'enchaîne , on le traîne

de Tribunal en Tribunal : mille tourmens précédent sa mort. Est-ce l'Eternel qui a dit : » Va , ma pitié pour les hommes re-
 » belles prévaut dans mon cœur ; que
 » l'épée de mon indignation se plonge toute
 » entiere dans le sang del'immortel ; qu'elle
 » perce le cœur de mon bien-aimé , je
 » suis satisfait ; que mon fils endure les
 » horreurs de la mort , plutôt que tous les
 » hommes périssent éternellement ». Amour incompréhensible , mystere consolant , plus délicieux à ma pensée que ne le sont la flatterie & la louange pour l'oreille de l'ambitieux , tu soutiens mon ame , tu la fais passer tranquillement & sans inquiétude à travers les douleurs & les épines de la dissolution.

Pureté de Dieu .

Quel air pur ! que le ciel est tranquille ! Plus clair que ce ruisseau qui coule lentement , plus brillant & plus uni que le cristal , ce voile d'azur relevé par une broderie de feu , couvre dans son étendue des millions de mondes. Quelle draperie noble & touchante ! Quelle maintient ce dais magnifique suspendu sur l'univers !

Ce firmament peut-il nous donner une idée de la pureté divine ? O toi qui es le Très-haut , pardonne-moi si je porte mes

regards téméraires sur tes œuvres : tes momens , tes actions . tes attributs son saints & glorieux.

Miséricorde de Dieu.

La miséricorde de Dieu est plus étendue que l'univers & les cieux. Pensée ravissante , délicieuse réflexion , laisse - moi goûter tout le charme que tu verses dans mon cœur ! ... Puissé - je reposer mon esprit dans l'immensité de cet attribut divin , & joindre cette perfection à tant de perfections ! Avec quel coloris brillant & animé n'est - elle pas tracée dans la parabole de l'Enfant prodigue ! Qui entraîne ce jeune insensé loin de la maison paternelle ? N'a-t-il pas été tendrement chéri , comblé de bienfaits ! Dirigé , soutenu dans les sentiers pénibles de la vie , il ferme l'oreille à son devoir , & son cœur à la reconnoissance. Il traverse rapidement les plaines de la débauche & du crime ; il va mener une vie deshonorante pour sa famille , ruinée pour lui. Lorsque la nécessité , non le remords , le force à un retour soumis & humiliant , le pere outragé ferme - t-il les portes de sa maison ? a-t-il montré le moindre ressentiment ? Les regards paternels l'ont suivi dans ses débordemens réi-

térés. Dès l'instant qu'il se replie sur ses fautes, il lui pardonne ; ses entrailles sont émues ; ses débauches infames, son départ cruel sont oubliés . . . L'amour paternel efface dans un instant une longue suite d'offenses ; ce pere se jette dans les bras de son fils, Le retour de ce dernier est lent & tardif, celui du pere rapide. Il court au-devant de son fils : son front est doux & serein : il se jette à son cou , le serre dans ses bras , le presse contre son sein. Au lieu de désavouer sa prodigalité , de blâmer sa conduite indocile , il le salue avec le baiser paternel ; il se réjouit à son retour , comme il s'étoit réjoui le jour de sa naissance. Ce fils malheureux ouvre la bouche ; avant qu'il ait parlé , son pere l'a entendu ; les épanchemens de son cœur ne peuvent souffrir aucun délai ; il est inquiet jusqu'à ce qu'il ait assuré ce fils de son pardon & de ses faveurs les plus tendres N'est-ce pas là l'image la plus frappante de la miséricorde libéralement accordée à la plus indigne des créatures ? C'est ainsi , mon ame ; c'est ainsi , vous tous qui l'avez offensé , que le Seigneur vous accueillera , si sensibles à notre misere , nous retournons à lui d'un cœur humble & repentant.

116 MEDITATIONS

*La même main qui dirige les astres soutient
le Chrétien.*

Que ce dôme est grand & majestueux !
Où en sont les piliers ? où se trouve la
base de cette voûte superbe ? Inébranlable
sur les fondemens, elle voit tous les
jours des millions d'êtres s'éclipser. Si ces
étoiles sont des masses si surprenantes,
quel lien les enchaîne au firmament ? Par
quelle opération mécanique ces corps
pesans ne tombent-ils point sur nos têtes,
& n'écrasent-ils point la terre & ses ha-
bitans ? L'Architecte tout-puissant ouvre
les portes du nord ; tous les astres s'em-
parent de la place qui leur est destinée : il
suspend la terre & tous les autres globes
sur le néant ; & cette base est si solide,
que les siècles rapides & la faux du Temps
ne peuvent l'ébranler.

Telle est l'assurance du Chrétien : la
même main qui posa la base de l'univers,
le défend & le soutient. Foible de lui-
même, incapable d'avoir une bonne pen-
sée, il est cependant environné d'enne-
mis formidables qui méditent sa ruine. Le
monde ouvre mille abymes sous ses pieds :
la chair, comme un locataire perfide, sous
le prétexte séduisant du plaisir & de l'ami-
tié, cherche à corrompre son intégrité,

mais un secours invifible le défend. *Je te garderai*, a dit le Seigneur, *avec la main droite de ma justice.* Vérité consolante ! Le bras qui fixa les étoiles & qui dirige le mouvement des planètes, est étendu pour conferver les héritiers du falut. *Mes brebis*, ajoute le Redempteur, *ne périront jamais ; qui pourra les arracher de mes mains ?* Qui prononça ces mots ? Le Tout-puiffant. Pour qui ? Pour des créatures foibles qui s'efforcent de fuivre les traces. Ainfi la Toute-puiffance fera domptée & détruite avant que nous puiffions être entraînés par les féductions de la fraude, ou terrassés par les affauts de la violence.

La fureté du pacte éternel de Dieu avec les hommes, est tracée d'une maniere emblématique dans la ftabilité des corps célestes, & dans la perpétuité de leurs mouvemens.

Qui doute de la fucceffion constante du jour & de la nuit, de l'hiver & de l'été ? Pourquoi douterions-nous des promesses de Dieu ? Le cieux feront immuables, & le Créateur varioit dans fa parole ? Le Seigneur nous donne les preuves les plus fortes pour attirer notre confiance ; il donne à notre foi une bafe bien plus folide que celle qu'il a donnée à l'univers. *Le cieux & la terre pafferont, mais ma parole est éternelle.*

De la Priere.

Puisque Dieu reside au centre de la gloire, & voit des millions de mondes prosternés à ses pieds, pouvons-nous avoir une occupation plus agréable & plus noble que celle de le prier ? La priere nous donne accès auprès du Roi des Rois, celui dont le sceptre remue l'univers, la source du mouvement & de la lumiere. La priere nous met en face du trône céleste. Rougirai-je d'être prosterné devant le Très-haut, de demander à celui qui tient l'univers dans ses mains, qui seul peut satisfaire des désirs infatigables ? Ma posture, quand je suis sur les marches de l'autel, me paroît plus noble & plus grande que si j'étois porté dans un char triomphant au milieu des acclamations des hommes : vains bruits qui frappent l'oreille de l'orgueil, & qui sont évanouis aussi-tôt qu'entendus.

Contemplons un instant la gloire du Seigneur & la foiblesse de notre nature. Les ouvrages de la création, leur nombre incompréhensible, leur étendue infinie, nous frappent par leur justesse & leur proposition ; chaque partie se lie si bien avec une autre partie, qu'on ne peut douter que tout fut arrangé par un Agent

Suprême Si nous pouvions rassembler les opérations merveilleuses du goût sublime du Créateur, quelle source riche & féconde se présenteroit à nos contemplations ! Tous les êtres nous forcent à les admirer. Mais si nous considérons le Créateur sous un point de vue plus relatif à nos besoins & à nos intérêts, comme le gardien & le conservateur de tous les êtres, suivant sans cesse un plan invariable de bienfaisance, présidant à tous les événemens, amenant leur succès pour le plus grand bien général, faisant de l'univers le temple du bonheur, qui refusera de s'attendrir sur ce dépôt sublime de la félicité ? Serons-nous assez éblouis par l'irréligion & la stupidité, pour dire au Tout-puissant dans un langage impie, en regardant le ciel : » Retire-toi, nous ne voulons pas de tes graces : nous ne désirons pas de connoître le chemin qui mène à la vertu ». Egarement terrible ! Les cieux pâlisserent, la terre trembla à cette exclamation ingrate de l'impie.

Examinons notre nature imparfaite & fragile. L'esprit de l'homme erre sans cesse dans un dédale obscur de peine & de plaisir. Incertains & troublés dans les moindres affaires de la vie, le désespoir semble veiller à la porte de nos cœurs pour s'en emparer, si tous les événemens ne suivent

pas le vœu de nos désirs. Quel abîme impénétrable que le cœur de l'homme, si Dieu du haut de son trône ne jetoit sur nos âmes des nuages légers qui nous déroberent à nous-mêmes ! Quelle seroit notre situation ? Des passions tumultueuses & fortes qui nous agitent : des craintes journalières qui tiennent le glaive & la foudre suspendus sur nos têtes : une vie sans cesse exposée au chagrin, à la douleur, à l'inquiétude, à la mort. Que de sujets de réflexion ! Mais il est un Être tout-puissant : pourrions-nous refuser d'implorer son secours ? L'imagination elle-même frémit à cette idée. S'il y a des méchants livrés à la fougue du crime, dont le cœur aveugle & presomptueux se met au-dessus du devoir & de la vérité, devons-nous les prendre pour modèles, quoique leur front soit orné de lauriers, quoique la foule s'empresse sur leurs traces, & que la moitié de l'univers s'accorde à leur donner les titres de grands & d'heureux ?

*Les astres dans leur course invariable repro-
chent à l'homme son ingratitude
& son inconstance*

Telle est la fidélité de la nature matérielle sous toutes les formes ; elle prend
toutes

toutes les impressions que lui donne la main du Créateur ; le tonnerre roulant & embrasé s'arrête à sa voix ; les éclairs observent la direction de son œil redoutable ; l'orage qui s'apprête à gronder , & le tourbillon impétueux contiennent leur courroux ou augmentent leur rage : les ondes mugissantes s'élevent ou s'abaissent au moindre signe de sa volonté : tout l'univers est dans ses mains comme l'argile dans celles du potier : tout fuit les impressions de sa volonté. L'homme seul , ingrat & rebelle , se laisse entraîner à ses appétits déréglés ; il murmure sous le joug de la bonté divine , il couvre sa tête du brouillard de l'erreur & des passions , pour se livrer à toute la fougue de son imagination.

Remords terrible & juste , viens déchirer mon ame ; couvre-la du voile brûlant de la honte & de la confusion. Je vois toute la nature sous le sceptre divin ; & mon cœur présomptueux murmure hautement contre la Providence. Sur les aîles d'une raison égarée , ma pensée veut parcourir l'univers : la critique insensée s'empare de ma bouche , glace mon ame éteint les transports d'une juste reconnoissance. L'harmonie douce & immuable qui lie tous les êtres , ne pénètre pas jusqu'au cœur de l'impie. Sourd à la voix de la nature , couvert du bandeau des passions , il donne

tête baissée dans le premier abyme. Ne suivons pas cet exemple fatal ; que notre raison soit la première à se soumettre ; ou si rebelle à tant de preuves elle prend l'orgueil pour son guide , puisse le feu divin l'embraser & la consumer au milieu de ses méditations sur le crime !

Que mon ame rassemble toutes ses opérations. Venez , facultés de mon esprit , je veux ébranler d'une main hardie l'autel de l'illusion publique. Que l'impie gronde & me mette au rang du stupide vulgaire ; j'aime la voix naïve du peuple. Fidele serviteur d'un Dieu que je vois empreint sur toute la nature , je suivrai les traces qu'il m'a désignées. Qu'il exige tout de moi : & si mon foible pouvoir & ma volonté peuvent seconder ses desirs , mon ame se dissoudra dans la méditation & l'exécution de ses ordres sacrés. Puissé-je faire entendre ma voix au milieu de l'espace ! puisse-t-elle retentir au fond de tous les cœurs , pour apprendre à l'univers cette douce résignation ! Que la nature joigne sa voix à la mienne , & proclame le Souverain des ames aussi-bien que le Créateur de tous les êtres.

*L'apparition successive des étoiles ; emblème
d'une véritable conversion.*

A mon arrivée , ces perles brillantes étoient éclipsées par l'éclat du soleil. Quoique dans les mêmes places , & jettant les mêmes rayons , elles étoient cependant cachées à mes regards. Maintenant que la clarté du jour prend les nuances de la sombre nuit , que les ombres projetées en long replis vont couvrir la terre , Hesperus qui conduit cette foule d'astres , déploie son front rayonnant. Tandis que j'observe son aspect brillant & superbe , je vois les étoiles percer le rideau d'azur , se jouer , briller , disparoître tour-à-tour. Bientôt la nombreuse multitude jaillit du sein de l'obscurité : le firmament paroît une vaste constellation : des flots de gloire & de lumière s'élancent du haut des cieux

Tel est le progrès d'une véritable conversion dans le cœur de l'infidèle. Pendant le cours de ses années inutiles , mille vérités intéressantes étoient couvertes d'un voile éblouissant. Mais lorsque la grace dissipe cette ombre légère , il commence à distinguer les objets paisibles qui renferment le bonheur : les paroles saintes émanées de l'Écriture , introduisent la conviction dans son ame. Alors une pensée ou

terrible ou délicieuse imprime la terreur ; ou répand la consolation. Des menaces excitent les craintes , ou réveillent les espérances. Ces premiers rayons de la grace font quelque fois suivis de quelque affliction pour avancer la conversion , ou pour l'éprouver. Bientôt de nouvelles vérités se font appercevoir : des scènes de délices inconnues succèdent à des peines inévitables : les désirs effrénés font place à de plus nobles désirs : un espoir tant de fois trompé ramene une espérance utile : son esprit a pris une forme nouvelle : une nouvelle règle anime sa vie : en un mot la grace peut tout renouveler dans des cœurs pervertis. Celui qui marcha pendant longtemps dans les ténèbres , éclairé par un rayon de gloire , va jouir de l'immortalité dans le sein du Seigneur.

Utilité des astres

Ces magasins de feu , ces réservoirs de lumière n'ont pas été placés dans les cieux comme des corps inutiles : leur situation agréable, leurs douces influences nous prouvent qu'ils sont formés pour le bonheur du genre humain : ils furent mis dans un juste éloignement pour nous laisser le plaisir de les contempler. Plus proches de nous , ils feroient notre tourment , ils

nous dévoreroient de leurs flammes. Mais aussi foibles & aussi légers que des diamans, leurs rayons destitués de toute chaleur, n'affectent nos regards que d'une douce volupté; ils ne sont ni assez forts pour nous ravir la fraîcheur d'une nuit tranquille, ni assez brillans pour distraire notre ame, & la priver d'un sommeil nécessaire.

Ce n'est pas seulement pour orner les toits de nos Palais d'une dorure magnifique, que Dieu commande aux luminaires célestes de briller pendant la nuit. Nous retirons plus d'un avantage de leur éclat bienfaisant; il divise notre temps, & fixe ses périodes; il met une fin à nos travaux, & quelquefois à nos soucis. » Ces astres, » suivant le langage de l'Écriture, sont des » signes certains pour les saisons, les années & les jours ». Le seul retour de la chaleur & de la froidure seroit une règle trop incertaine. Mais ces corps lumineux par la régularité de leurs mouvemens, nous fournissent les moyens de calculer le temps. Par eux l'Agriculteur est averti lorsqu'il doit confier son grain au pénible sillon; par eux le Matelot s'ouvre une route heureuse au sein des mers, & porte l'industrie & le commerce dans des régions inconnues & barbares.

De quelle utilité ne sont-ils pas pour

le Chrétien ? Ils lui servent à compter les jours qui le menent au salut. Si Dieu mesura le temps, marqua ses périodes, & raccourcit les scènes de la vie, ce fut pour nous faire apprécier sa valeur. Considérez le Créateur réglant les progrès de notre vie dans l'étendue des cieux; soyez économes de vos jours, ils vous sont donnés pour vous les rendre profitables; toutes les actions qui les remplissent sont confiées à un registre ineffaçable : les cieux ont ordre de compter vos années, vos mois & vos jours. Soyez avare de vos instans; faites vos efforts pour quitter la vie avec les trésors que vous aurez entassés. Vous amasserez toujours suffisamment, si vous savez être utile aux hommes, & donner à celui qui a besoin.

La beauté des cieux n'a pas échappé aux nations même les plus barbares; toutes les générations les ont contemplés avec admiration & surprise; jamais l'inconstance de nos goûts n'a pu dégrader un instant les charmes d'un beau ciel. Il me semble que les étoiles ne brillent que pour m'inspirer cette douce gaieté qui persuade & qui attire, pour réveiller mon courage & mon zèle dans les travaux confiés à mes soins. Je vous entends, moniteurs célestes; si l'honneur a des charmes pour moi, si la véritable gloire peut ébranler mon ame,

vous déployerez les sollicitations les plus vives pour exercer mon assiduité dans les fonctions de mon ministère. J'observerai vos avis ; & si jamais mon zèle se refroidit , je rallumerai mon ardeur à vos feux célestes.

L'étoile polaire est immuable & fixe. Garde fidelle de la nuit , elle ne quitte jamais son poste : les saisons dans leur course rapide la retrouvent dans son même centre. Combien de fois sa douce clarté guidant le Matelot, l'a conduit dans le port ? . . . Elle seule dirigea les premiers audacieux que l'intérêt força de monter sur un navire ; leurs yeux pâles d'avarice & de crainte étoient sans cesse fixés sur cet astre bienfaisant. Lorsqu'une nuée perfide couvroit les vastes cieus de son ombre , le Matelot éperdu , errant décueils en écueils , voyoit sans cesse la mort terrible briser son vaisseau , & lui ravir ses plus douces espérances ; mais dès que le brouillard se dissipoit , son guide brillant venoit charmer son ame ; il s'empare du gouvernail ; la certitude , l'espérance & le plaisir à la poupe de son vaisseau , le poussent au travers des ondes , & le conduisent au sein de l'abondance.

Attraction, projection.

Lorsque je considère les corps célestes ; puis je oublier les loix fondamentales de l'Astronomie moderne, la projection & l'attraction ? L'une est le ciment de cette grande combinaison, l'autre la source toujours active de cette structure merveilleuse. Lorsque Dieu voulut & prononça ce *fiat* puissant qui donna le degré de mouvement & de force à ces orbes roulans, s'ils n'avoient été soumis à ces deux loix suprêmes, ils se feroient abymés dans l'espace : mais la faculté de peser, jointe à la force projective, détermina leur course à une forme circulaire. Ces deux causes suffisent pour suspendre leurs mouvemens, & produire cette harmonie qui régné dans les cieux. Sans elles, toutes ces masses désordonnées se feroient précipitées dans le feu central ; mais les forces attractive & impulsive habilement combinées par la volonté du Tout - puissant, s'exercent dans un accord durable & parfait. Tous les globes asservis sont entraînés dans une course invariable. Ainsi se renouvellent le jour & la nuit, le temps & les saisons ; tout se succede pour remplir les desirs de la Providence, & faire le bonheur de l'univers.

Cette constitution du monde physique conduit naturellement nos pensées aux deux grands principes du monde moral. L'amour & la foi, voilà la règle & le frein du Chrétien. Tel est le doux lien qui unit les Fideles à Dieu, & les uns aux autres; à Dieu, par la reconnoissance & la dévotion; entr'eux, par des effusions réciproques d'amour & d'amitié.

Que ce principe de l'attraction est admirable ! Etendu, varié, il constitue l'essence de tous les corps; il se répand jusqu'aux bornes les plus secrètes du système du monde. Nous lui devons la pression de l'atmosphère. Ce fluide subtil & léger, resserré par la force attractive, enveloppe tout le globe & ses habitans d'un bandeau. Pressées par un choc merveilleux, les rivières circulent dans les veines de la terre. Ce torrent devient impétueux; il arrose les plaines & les inonde. Excités par cette même force mystérieuse, les sucs nourriciers se détachent de la terre: la sève pénètre les racines, monte dans les arbres, s'ouvre un chemin dans des millions de petits canaux, & porte la vie & l'abondance jusqu'à la cime des plus petites branches. C'est ce même fluide qui retient l'océan dans ses bornes. Malgré le mugissement des vagues, elles se balotent avec toute la fureur d'une

130 MEDITATIONS

rage mutinée ; mais retenues par ce frein puissant , elles ne peuvent outre-passer les barrières les plus simples : les montagnes lui doivent ce front assuré qui résiste à l'impétuosité des vents & de la tempête. Par la vertu de ce mécanisme invisible , sans poulies ni siphons , des millions de tonneaux d'eau vive s'élevent dans le firmament. Ces vapeurs rasamblées & soutenues par le même pouvoir , se fondent en pluies rapides ou en molle rosée. Condensées par la froidure , elles blanchissent nos côteaux ; ou durcies , elles couvrent la terre d'une grêle meurtrière. Le même principe lie étroitement les parties des corps solides : sans lui , la machine de l'univers seroit sans force & sans vigueur ; nous attendrions en vain du secours de ces instrumens qui nous rendent la vie si douce : enfin c'est la source de ce juste équilibre qui produit la stabilité de tous les êtres ; c'est la grande chaîne qui lie l'univers , accélère & facilite les mouvemens. Oh ! que d'effets compliqués , exécutés & produits par une seule cause ! Quelle profusion & quelle économie ! une profusion immense des bienfaits , une économie admirable de dépense !

Qu'est l'attraction ? Est-ce un être inséparable de la matière ? Est-ce le doigt de Dieu lui-même ? L'impression constante

de son pouvoir n'agit-il pas sur les corps comme l'Esprit saint sur les ames ? Ses opérations ne sont-elles pas aussi étendues , aussi admirables , aussi variées ? L'Esprit saint transmet ses dons à travers tous les siècles ; il communique sa grace à tous les Fideles ; tout ce qu'il y a de grand & de merveilleux sur la terre , tout le bien qui se fait , est son ouvrage. Aidés de ses secours puissans , les Saints de tous les siècles ont foulé le vice & triomphé du monde. Par la même opération , l'Eglise est éclairée , soutenue & gouvernée Sous ses influences divines , l'entendement se sent arracher le bandeau de l'ignorance ; le désir s'évanouit ; l'instinct de la concupisance s'évanouit ; les dures entraves de l'habitude se brisent , & laissent à l'homme toute sa liberté. Cet esprit souffle sur des os desséchés , la vie les anime , la foi les soutient. Ses inspirations rendent sensible le cœur le plus dur , & prêtent de consolations à l'ame affligée ; elles font naître l'espérance la plus douce du sein de l'humiliation & des malheurs ; elles acerent l'ame d'une force invincible, & lui donnent la douceur & la tendresse d'une colombe.

Chaîne des Etres.

Lorsque je contemple cette structure étonnante & vaste , lorsque je considère ces nobles dépositaires de la lumière & de la vie , lorsque je promène mon imagination sur les êtres innombrables qui remplissent tous ces systèmes spacieux , depuis les Séraphins qui servent de base au trône , jusqu'aux nations sauvages qui peignent leur chair à demi nue , quelle variété dans les anneaux de cette chaîne immense ! Quelle progression dans l'échelle universelle des êtres ! Je me dis , tout est sorti de la main de Dieu , tout est rempli de sa présence.

Il mesura de son doigt ces globes larges & terribles qui sont suspendus dans la voûte des cieux ; il alluma de son souffle ces brafiers de feu qui réchauffent l'univers ; c'est lui qui leur donna ce mouvement invariable & perpétuel. Sa main délicate travailla ces canaux innombrables qui portent la vie & le sang dans le corps des moindres insectes. Il fait couler le plaisir dans les veines de tous les animaux , jusques dans un point invisible & animé : toute la nature se pénètre de ses bienfaits. C'est au centre de l'univers que j'apprends à me fier à la Providence

vidence , & à me nourrir de ses bienheureuses influences.

Mais ai-je besoin de l'univers pour croire à la Providence? Le plus vil de tous les êtres qui rampe au sein de cette foule inconcevable , n'est point négligé par la cause toute-puissante : les essences célestes jouissent de son sourire ; les habitans de la terre , le vil reptile , de ses bienfaits. Quoique la manifestation de ses qualités ne se développe que devant les esprits intellectuels , son oreille est cependant ouverte aux cris du jeune corbeau ; son œil est attentif à la marche & au bonheur de l'oiseau le plus vil : l'enfant chéri de sa tendre mere , & doucement secoué sur ses genoux , n'est pas mieux soigné que les créatures par les soins du Tout-puissant. Cette mere passionnée oubliera l'enfant chéri qu'elle a bercé sur ses genoux , & pressé contre son sein , avant que le Pere des misericordes cesse de répandre ses bienfaits sur les humains.

Présence de Dieu.

Ces mondes qui suivant leur course journaliere au dessus de nos têtes , ces atomes qui nous environnent & nous présentent , tous ces êtres qui fourmillent dans le sein de la création , sont des garants

assurés d'une Divinité présente. Dieu n'est point caché, la nature dévoile son être... Par-tout on reconnoît ses traces. Être éternel & Créateur, tu nous touches en tout sens; tes œuvres t'annoncent à nos yeux; ta bonté parle à notre ame; par ton ordre les doux rayons de l'astre du jour nous échauffent le matin; le soir nous sommes rafraîchis & délassés par le souffle modéré des zéphirs... Ta gloire brille dans les lampes célestes que la nuit vient allumer; tu nous souris dans les fleurs du printemps; ta grandeur nous est tracée dans l'étendue infinie de la création; ta science dans ces insectes volans & imperceptibles où tu plaças l'étincelle de la vie. Qu'ils sont aveugles & fous, ceux qui sans cesse frappés des marques visibles de ta présence, qui foulant à leurs pieds des merveilles sans cesse renaissantes, peuvent t'oublier un instant! Source universelle de tous les êtres, donne-moi des regards assez perçans pour t'appercevoir dans tous les objets, & un cœur sensible & dévoué pour t'adorer à chaque instant. Je veux un Dieu qui m'éclaire & qui me conduise; je ne pourrois vivre sans lui.

Le firmament étonna mon ame, avant que je pusse le considérer avec l'attention d'un homme: un charme secret se glissoient dans mes sens, lorsque négligemment

penché sur une mousse légère, mes yeux s'égaroient dans la nature, voyoient les cieux nuancés d'un bleu tendre s'embrasier du feu de mille lampes. Je ne fais quelle douce sensation portoit sans cesse mes regards vers ce spectacle imposant & magnifique : mon odorat agréablement caressé par les fleurs que je pressois sous mes pieds, le chant langoureux & mélancolique du rossignol, mes pensées émues & flattées par une fraîcheur voluptueuse, rien ne pouvoit me distraire du ravissement qu'excitoit en moi cette douce contemplation.

Je sentoie je ne fais quoi de puissant qui agrandissoit mon ame, qui m'élevoit au-dessus des vapeurs de l'orgueil, & rendoit ma vue plus perçante à travers les objets sublimes que m'offroit ma pensée. J'ai cru entendre une voix du haut des sphères m'ordonner le mépris des choses de la terre. Je portois mes espérances & mes desirs sur des délices qui m'étoient inconnues. A l'avenir je me pénétrerai de ces influences morales. Elles sont les flambeaux de l'industrie pour certains peuples; elles les consolent d'une nuit presque éternelle. Si nous les consultons, elles seront nos guides vers la sagesse & le bonheur.

Je contemple, je pese mes pensées, &

j'imagine des choses sublimes ; je roule un œil d'admiration & de crainte ; je retire avec peine ma vue accablée & séduite , & je la précipite de nouveau dans le cieus. Je ne puis rassasier mes regards ; mes pensées forcent mon imagination bouillante à se soumettre à la contemplation. Je trouve des merveilles toujours nouvelles , toujours plus étonnantes ; & après l'examen le plus soigneux & le plus séduisant , je n'ai fait qu'admirer , je n'ai rien connu.





L'HIVER.

LE Créateur paroît avoir déployé sa tendresse d'une manière plus solemnelle dans les saisons riantes & délicieuses, La beauté de la nature nous ravit dans le printemps : une mélodie tendre & naturelle nous enchante : une vapeur embaumée & légère porte la fraîcheur & la volupté dans tous nos sens. Au milieu des chaleurs accablantes de l'été, sa main répandit les feuilles & l'ombrage : il réveilla le zéphir. Des lits de mousse nous attendent au fond des bois : un ruisseau clair & limpide mêle ses eaux à la fraîcheur de l'air ; il serpente & murmure doucement pour caresser notre imagination. Dans l'automne, sa bonté couvre les champs de trésors inestimables : les branches plient sous le faix : la terre est couverte de fruits. Quelle abondance ! Par-tout les délices & la profusion. C'est dans ces périodes riantes de l'année, que le Tout puissant répandit ses faveurs les plus pures. Cependant l'hiver est aussi son ouvrage : le triste hiver qui se nourrit d'orages & de tempêtes, annonce aussi sont

Mij

138 MEDITATIONS

pouvoir Les glaçons & les frimats sont aussi des preuves de sa bonté ; ils crient aux nations ; tremblez , la colere du Seigneur est terrible --- Que l'hiver soit aujourd'hui la matiere de mes chants ; que la terre couverte de neige soit attentive. Ce sujet , quoique triste , peut agrandir nos ames , & les échauffer de l'amour du Tout-puissant.

Que le jour est abrégé ! Le soleil retenu dans des climats plus doux , vient d'un pas lent & tardif ; il se leve avec regret , & se promene avec une morne indifférence du côté du midi , nous lançant obliquement quelques rayons : à peine répand-il la lumiere à travers l'épaisseur de l'air , pour donner le jour à notre monde abattu : son aspect est triste , ses rayons languissans S'il brille par hasard d'un éclat plus vif , comme la jeunesse & la gaieté dans la maison de l'affliction , il paroît inquiet , il hâte son départ. Qu'il parte. Pouvons-nous desirer une clarté plus durable , lorsqu'elle ne nous montre plus que le spectacle de la désolation ? Les fleurs ont disparu : les oiseaux muets s'enfoncent dans les murailles solitaires : les arbres dépouillés se courbent sous l'orage : l'air a perdu son parfum , la nature languissante est comme une jeune veuve inconsolable ;

Les vents impétueux précipitent la grêle avec des sifflemens horribles , & lient la terre avec une chaîne de glace.

Regretons-nous le départ précipité du jour , lorsque notre chambre est tendue du voile de la mort ; & que des objets terribles nous environnent ? Qui désireroit des flambeaux ardens pour voir à découvert les scènes de la douleur , pour rendre l'horreur plus visible , puisque notre vie est un combat perpétuel de misère & de maux ? Quel ordre admirable est celui qui réduit nos jours à quelques années rapides ! Quatre-vingts ans suffisent bien à l'homme vertueux ; mais que ce terme est court pour le méchant ! La voie qui nous mène au bonheur est parsemée de tous les maux : accuserons-nous la Providence de l'avoir abrégée ? Dès que nous avons traversé la vallée de larmes , des côteauians s'offrent à nos regards : une lumière douce brille sur nos têtes : la joie nous sourit : la gloire nous couronne.

Quelquefois le jour est encore plus rapide : l'année passe sans voir le soleil : des nuées épaisses s'élevent du sein de la terre , & couvrent le firmament de leurs vapeurs impénétrables : les eaux ont inondé les plaines : elles jaillissent en cascades rapides du haut des montagnes : elles se rassemblent à gros bouillons dans les fleuves

140 MEDITATIONS

impétueux : les digues sont renversées. Si la main négligente a laissé le toit à découvert , les eaux insinuanes pénètrent dans le chaume qui couvre la triste cabane , & vont châtier son habitant paresseux. Le Laboureur trempé de sueur & de pluie , quitte à regret sa charrue : les oiseaux plient sous leurs ailes pesantes , ils n'osent se confier à cet air humide ; les bêtes féroces , inquietes & désespérées , s'en foncent en rugissant dans leurs grottes obscures : les ruisseaux sont enflés : les rivières n'ont plus de bornes : partagées en torrens inombra- bles , elles ont enveloppé les prairies & les campagnes d'un triste déluge.

Qu'il est heureux pour nous que ces inondations ne surviennent point , lorsque les prairies sont émaillées de fleurs , les plaines couvertes d'une riche moisson ! Quelle désolation dans les familles , si dans ces momens précieux le ciel ouvroit ses soupiraux terribles ! Malgré les abominations multipliées de l'impie , le Tout-puissant ne se lasse point de nous combler de ses bienfaits , quoique l'ingrat se prosterne devant l'idole du hasard & de la fatalité. Homme présomptueux , reconnois ta foiblesse. L'Eternel peut se lasser , & saisir la foudre de la même main qui répand ses faveurs.

Que tu es puissant , mystérieux & terrible

Dieu de l'univers ! Lorsque l'air est tranquille , que les vents furieux donnent le calme à la nature , dans quels antres souterrains sont-ils enchaînés ! Quelle main puissante retient leur impétuosité jusqu'à ce qu'il te plaise de réveiller leur fureur ! Les portes épaisses de leur prison s'ouvrent à grand bruit : l'atmosphère est ébranlée : les élémens sont confondus : des torrens d'air se précipitent à travers les montagnes & les mers : les flots se soulèvent & mugissent au loin dans le continent : les arbres frémissent jusques dans leurs racines : le mouvement des sphères se précipite : le soleil rouge de feu , consterne la nature ; les forêts plient sous les violentes secousses : les chênes long-temps respectés par l'orage , sont écrasés par la foudre ; tandis que le roseau flexible sortant du sein des marais , se plie & se courbe au gré de l'orage , & survit au désastre général.

La tempête a pour un moment ralenti ses fureurs ; mais c'est pour reprendre des forces nouvelles. Sa rage est parvenue à son comble : l'air est plus violemment agité : les menaçantes tours s'écroulent sur leurs fondemens : les dômes élevés éclatent & se précipitent : les rocs impétueux roulent dans les plaines , & renversent la cabane du Laboureur. Où trouver maintenant un asile ? Les villes sont ébranlées, l'ardoise

voile, l'obscurité nous environne : l'horreur se joint à la désolation : l'ordre des élémens est renversé : la consternation poignarde le cœur de l'homme : la nature est un vaste desert. Ce n'est ici pourtant qu'un effet léger de la colere divine : la coupe de son indignation n'est pas encore épuisée. Que ton orgueil sera vain, l'orsque l'Éternel méditera l'épouvante, & la versera toute dans ton cœur ; qu'il se rendra visible à la nature, & jugera l'univers étonné !

L'océan frémit dans ses abymes : les vagues pesantes s'élevent & ouvrent des gouffres profonds ; elles se brisent contre les rochers menaçans, ou vont se perdre dans les nues. Les vaisseaux mal assurés, malgré les ancrs les plus fortes, sont élevés ; plus rapides qu'une flèche, plus légers que le vent, ils sont les jouets de l'orage ; la mer écumante s'entr'ouvre pour les engloutir, l'orsqu'une vague impétueuse ferme l'abyme, & les lance de nouveau dans les airs. Que l'art du Pilote est vain ! que la force du Matelot est impuissante ! Le vaisseau erre de gouffre en gouffre ; il pirouette aussi rapidement que le sabot sous le fouet de l'enfant qui le chasse. Le désespoir est dans l'ame du Pilote : la mort, sa faux tendue, le menace à chaque flot. Ne perds pas ton temps à t'effrayer, La main du Sei-

gneurs'est-elle retirée, parce que ton oreille est frappée des hurlemens affreux du tonnerre, & que tes yeux sont éblouis du feu des éclairs? Lève tes mains vers les cieux; implore son pouvoir; les vents impétueux sont à ses ordres; toutes les eaux de la mer sont dans le creux de sa main. A sa voix l'orage entre dans le silence profond; la mer redevient calme: les voiles s'enflent d'un vent favorable: le port se présente au vaisseau délabré: la joie renaît sur ton front.

Quelquefois après une journée longue & triste, vient une nuit plus longue encore & plus mélancolique. Des vapeurs noires & sombres que le soleil le plus perçant ne pourroit dissiper, couvrent la terre d'un voile terrible; les heures nocturnes chancelent au milieu des ténèbres épaisses, & vont d'un pas lent: la lune cherche sa carrière dans l'obscurité. Que cet appareil est effrayant! Le chaos semble retouner sur la terre: la tempête pendant le jour a ravagé la nature: la nuit pare son pavillon silencieux de tous les apprêts de l'horreur & de la crainte.

J'ai quelquefois abandonné le cercle tumultueux du monde; je me suis dérobé aux clartés importunes de mille flambeaux. Plongé dans les ombres épaisses, je ne les ai point regrettées; mais j'ai souri à mon ame, je l'ai

144 MÉDITATIONS

félicitée de son courage. Ces ténèbres étoient agréables & séduisantes, comparées à l'horreur de la conservation que je venois de quitter. Les discours de mes amis (comment avoient-ils mérité ce titre ?) étoient un langage de ténèbres, l'horreur de l'ame, le tourment des oreilles. Hélas ! pourquoi suis-je forcé de le répéter ? leur langue étoit trempée dans le venin des aspics ; leur gosier étoit un sépulcre ouvert à la gloire & à la réputation. L'envie, pâle & livide, présidoit à ces soirées homicides. Quelquefois la licence & la présomption lançoient des flèches impies contre le ciel. L'homme prenoit sur lui de contredire l'Eternel, & de censurer ses ouvrages. Quelquefois je les ai vu partager les appétits de la brute, se livrer à la débauche la plus lascive ; j'ai vu louer celui qui étoit le plus chargé d'exploits criminels. Le débordement & la luxure distribuoient des couronnes à des têtes livides & pâles, soutenues par des corps épuisés : le doux plaisir & la volupté fuyoient loin de ces sales orgies, & alloient se reposer dans le cœur du Sage.

Ils m'ont banni peut-être de leur société, en poussant les éclats d'un rire amer : leur fausse joie s'est exhalée en bons mots sur mon respect pour la Divinité ; ils m'ont traité sans doute d'esprit foible, de caractère bilieux

lieux & infociable. Peu m'importe ; je ne porterai jamais sur eux le fiel de l'indignation. Si jamais le moindre ressentiment s'élevoit dans mon sein , je le convertirois en priere. » Aie pitié d'eux , m'écrierois - je , » Pere des miséricordes ; montre-leur la rage » & la folie de leur impiété ; montre-leur » la bassesse de l'orgueil ; que leur faillie » bruyante & libertine puisse être changée » en une confusion silencieuse & profonde, » Puissent-ils ouvrir leur levres pour ado- » rer la majesté qu'ils ont tant de fois in- » sultée ! Puissent-ils dévouer à ton service » ces heures nocturnes & ces talens qu'ils » employoient à la débauche & à la profa- » nation ?

Je m'avance vers ma demeure au milieu d'un vuide ténébreux. Seul & tremblant, j'apperçois à peine la tête de mon cheval, & je ne fais que soupçonner ma route Je n'ai d'autre compagnon que le danger, peut-être la destruction. Mais suis-je seul ? L'Eternel, le Pere de la lumiere, le Dieu de ma vie n'est-il pas toujours à ma droite ? Parce que le jour a disparu, dois-je avoir moins de confiance en sa présence ? Je n'aurois, à la vérité, dans mes malheurs aucun bras de chair pour me soutenir. Aucun ami, dans cet instant, ne me distrait de mes craintes, ne charme les ennuis du chemin par des propos agréables. Mais n'a-je pas

146— MEDITATIONS

le bras du Tout-puissant pour ma défense, & la priere qui m'ouvre une conversation céleste? Tous les lieux, tous les temps, toutes les attitudes sont propres à cet exercice. C'est une source de délices inépuisable, & facile à se procurer; c'est un trésor inestimable qui n'est point soumis aux loix du hasard, parfaitement assuré au possesseur, même dans le sein de la nuit la plus obscure.

Me laisserai-je gagner à la crainte? L'accès que j'ai sans cesse auprès de Dieu, me donne de nouvelles forces. Heureux ceux qui se confient au Tout--puissant! Mille esprits célestes les suivent dans leurs voyages, & empêchent même leurs pieds de heurter contre les pierres.

Y a-t-il des ténèbres pour moi, lorsque je jouis de la présence de Dieu? Qu'il donne la paix & le repos à ma conscience, & ce silence redoutable sera plus délicieux que la voix de l'éloquence, ou que les sons mélodieux du luth. Qu'il pénètre mon ame de ses perfections, je ne manquerai jamais d'avoir une aurore brillante, ni de passer une nuit pure & tranquille.

Que les altérations de la nature sont surprenantes! Je l'ai quittée le soir simple & sans ornement. Aujourd'hui ce brouillard épais a blanchi nos côteaux: la neige ajoute sa toison à celle de nos troupeaux.

& crêpe la chevelure du voyageur : les haines sont chargées de ces brillantes dépouilles : la terre en est couverte : les arbres ont pris une parure uniforme , & paroissent empleumés d'une eau qui se fige.

L'air au milieu de cette fastueuse décoration , est chargé de corpuscules grossiers & dangereux ; il dépose l'oppression & l'ennui sur toutes les fonctions de la vie : une langueur froide embarrasse nos membres : en vain le pere du jour veut à son lever dissiper ces noires vapeurs : la nuée épaisse & mal-faisante résiste à ses rayons puissans ; elle met un voile de tristesse sur toute la nature : je peux à peine distinguer la maison qui me touche. Où sont maintenant les voûtes brûlantes & azurées du firmament ? Où est la pompe d'un soleil radieux ? Où sont les scènes magnifiques de la création ? Elles sont perdues dans un vain brouillard : leur gloire est obscurcie : le théâtre de l'univers écrasé nous ouvre les portes d'un vuide affreux : toutes les nuances du brillant coloris de la nature sont rembrunies par l'obscurité. Sans l'Évangile, nos ames auroient éprouvé le même sort ; nous n'aurions connu ni le vrai bien ni le mal. Enigmes impénétrables à nous-mêmes , notre état présent n'eût été que confusion, l'avenir qu'une source de fables & d'inquiétudes. Mais le soleil de

justice dissipa de ses rayons perçans les nuages qui nous enveloppoient ; il ouvrit à nos ames une plus belle perspective que celle du printemps , plus délicate & plus riche que celle de l'automne , plus étendue que le vaste système de l'univers.

Le brouillard me paroissoit de loin une barriere impénétrable ; mais à mesure que j'avance , il semble s'éclaircir. Telles sont les peines de cette vie ; elles effraient celui qui ne les a point éprouvées. Tels sont aussi les plaisirs des sens ; ils promettent beaucoup , mais leur jouissance les éteint , & rend le désir insatiable. Dans les deux cas , nous sommes également trompés : la pointe aiguë des douleurs s'émousse en nous piquant : le dégoût & l'apathie suivent les bruyans plaisirs.

Quelquefois la nature prend un visage plus riant ; la soirée mélancolique s'avance , elle enveloppe tendrement le jour de son ombre : le firmament se couvre d'un bleu plus foncé : les étoiles brillent d'un éclat plus doux. Mais la gelée verse ses influences subtiles & pénétrantes sur tous les corps : les pointes aiguës de l'éther lient toute la nature : le matin d'un pas lent s'avance sur notre hémisphère , & ouvre enfin son œil pâle sur notre horizon. La nature se revêt d'une parure bizarre : les glaces inégales & dentelées pendent sur le

toit des maisons : le brouillard a couvert nos vitres d'un vernis épais & blachâtre : nos champs fertiles ont pris la dureté du fer , nos prairies humides forment un long pavé de marbre. Le fleuve est arrêté dans sa course : ses eaux sont enchaînées au banc de sable ; sa surface polie & solide offre un amusement à la jeunesse , & devient une route sûre au char rapide du voyageur. Et ce qui paroîtroit à l'heureux habitant du midi aussi inconcevable que les profonds mystères de notre Religion , un souffle léger suffit pour couvrir les lacs & les rivières d'un pavé de cristal , fendre les chênes avec des haches invisibles , & briser en mille pièces le fer & l'acier , s'ils vouloient s'opposer à leur effort.

Les parcelles de nitre , qui depuis longtemps volent dans l'éther , ont purifié l'air que nous respirons ; notre vue peut s'étendre au loin sur la nature ; les semences de l'infection sont détruites la peste à fermé son sein corrompu. C'est ainsi que l'affliction mortifie nos vices , & subjugue nos habitudes. L'atmosphère glacée presse plus fortement nos corps , & tend nos nerfs ; un ciel clair & sans nuages , un soleil brûlant , nous accablent & nous amolissent : nous sommes conduits à l'ombre des bois & des fontaines. Maintenant on ne traîne

plus des pas languissans ; on ne voit personne les bras croisés , tout est en mouvement : la force ébranle tous les corps : la disposition de l'air supplée à l'aiguillon du besoin. Ainsi la dure école du malheur mène l'esprit à l'exercice de ses facultés. Le pâle climat de l'adversité nous inspire souvent des résolutions au-dessus de l'humanité , tandis qu'une prospérité durable relâche l'ame , & l'énérve par le plaisir , par l'indolence & la paresse.

Le froid est venu des portes du nord ; les vents impétueux ont balayé ces déserts : ils font une descente cruelle sur notre île ; ils grondent & murmurent autour de nos maisons ; ils assiègent nos portes , & se colent à nos fenêtres , les murailles épaisses ne peuvent les retenir. L'obstacle les irrite : leurs aîles chargées de glace pénètrent dans les chaudes fourrures , & glaçant le sang dans nos veines : ils promettent le triste hiver par toute la nature : leur souffle est plus dangereux pour la jeune plante que la faux meurtrière : ils portent la mort jusques dans les racines les plus profondes. Que le blé ne se hasarde point dans les foibles retranchemens du pénible sillon. Que le tendre bouton ralentisse son essor. Ces sauvages tyrans de la nature ne craignent point de détruire l'espérance de l'année.

Que le froid est cuisant ! La pâleur a voilé le coloris brillant de la jeunesse & de la santé : les joues sont livides : les dents ne peuvent s'empêcher de claquer. Vous qui êtes joyeux & tranquilles au fond de vos appartemens commodes , au milieu des corpuscules brulans d'une chaleur empruntée , n'oubliez pas vos freres qui languissent au sein de la misere. Le froid pénètre aisément les haillons de la pauvreté. De vils lambeaux couvrent à peine leur chair frissonnante , tandis qu'un peu de cendre chaude , éparse sur un triste foyer , se rit de leurs désirs plus qu'il n'échauffe leurs membres. Lorsqu'un vin pétillant & moussieux remplit le verre du plaisir ; lorsque des mets exquis , préparés par la main de la volupté , viennent fumer sur vos tables dans une porcelaine élégante , souvenez-vous que des hommes comme vous , livrés à la maladie ou au désespoir , sont exposés à la rigueur d'un ciel courroucé. Je crois entendre les vents plaider la cause du malheureux : puissent-ils souffler dans vos ames la commisération & la pitié , tandis qu'ils font entendre leurs horribles sifflemens dans la triste chaumitre !

Les vents ont cessé , leur fureur s'est ralentie ; ils sont rentrés l'un après l'autre dans leurs grottes souterraines après avoir couvert la terre de nuages. La neige se

répand d'abord en petite mousse , mais bientôt elle se précipite à gros flocons : le noir manteau de la nuit se pare de cette blanche dépouille. Au réveil du matin , quelle surprise ! toute la nature est couverte de la robe de l'innocence & de la candeur on peut à peine distinguer les arbres des colines qui les supportent. Où est la différence des terres destinées au labour , à celles réservées pour le paturage ? Tous les êtres reposent dans une confusion si noble & si brillante , qu'elle efface la splendeur du jour , & qu'elle affoiblit nos regards. Le lion n'est pas si blanc que ce manteau : les lys lui-même , s'il pouvoit paroître dans ces temps orageux , seroit terni par l'éclat de la nature.

L'œil ne sauroit se satisfaire sans jeter plus d'un regard sur cette scène curieuse & délicate. Voyez les buissons ornés d'une robe aussi pure que celle des vestales : les prairies couvertes d'un tapis plus fin que l'hermine ; les bosquets plient sous cet agréable fardeau. Bientôt un vent sorti des portes du midi , convertira cette parure vaste & magnifique en une tendre humidité : le nitre qui se dissout pénètre la glebe & la fertilise , emblème délicieux & consolant de la parole de Dieu. » La pluie & » la neige viennent des cieux , & n'y retournent plus : mais elles arrosent la

» terre ; elles assurent l'espoir du Labou-
 » reur : ainsi ma parole ne retournera ja-
 » mais à moi ; elle accomplira mes volon-
 » tés , & fera prospérer tous les êtres sur
 » lesquels je l'aurai envoyée.

Que les ouvrages du Créateur sont étonnans & variés ! que la nature est flexible & malléable sous sa main puissante ! elle prend toutes les formes : l'esprit des eaux s'éleve dans les airs , se condense , retombe en pluie , ou prend la solidité de la glace , ou le velouté de la neige , ou la forme globuleuse de la grêle cruelle.

Qu'est une vaine parure aux yeux du Sage ! Des levres vermeilles , un teint de rose , des yeux étincelans , un esprit vif & animé ne plaisent qu'un instant ; mais un esprit vertueux a des charmes qui survivent à la perte de tous ces embellissemens passagers , des charmes qui joignent au doux parfum des fleurs la durée du gazon.

Le bonheur de l'homme pieux est comme un arbre dont les feuilles ne peuvent jamais tomber ; il n'emprunte point son repos des objets muables & passagers , mais de lui-même. Si des événemens inattendus l'appauvrissent , il est riche de la possession de la grace , & plus riche de l'espérance d'une gloire assurée : ses joies sont infiniment supérieures à l'éclat passager de nos délices sensuelles , plus nobles

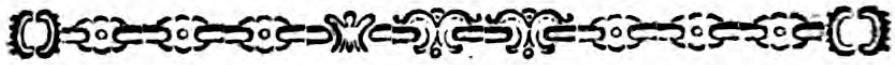
& plus indépendantes que les faveurs de cette Déesse trompeuse qu'on appelle la Fortune.

La nature a quitté son voile blanc : la neige se fond , & distille de nos toits : des cascades bruyantes se précipitent du haut des montagnes : les arbres se dépouillent par degré d'une fourrure qui les embarrasse : je distingue nos prairies & nos jardins. Puisque la nature paroît encore une fois à nos yeux , saisissons les beaux traits qui lui restent. Le houx a secoué sa graine ardente : le lierre simple & sauvage couvre de ses branches les murailles antiques & décrépites ; il ne quitte jamais sa place , malgré les vents & la tempête ; il tient des couronnes toujours prêtes pour les enfans de l'ivresse & du plaisir. Le laurier ferme & hardi pousse sa tête au milieu des noirs aquilons ; il conserve toujours son port majestueux , digne par sa victoire sur l'hiver de couronner la tête des conquérans. Ces arbres & quelques plantes conservent leur verdure au sein de la grêle & des frimats , sur le front même de l'hiver le plus cuisant & le plus triste.

Mais portez vos regards dans cette voûte nuancée de mille couleurs. Je vois le soleil qui sourit d'avoir dompté les orages ; ses rayons se jouent à travers les petites gouttes de pluie dont l'air est surchargé.

Quel arc glorieux ! que sa forme est élégante ! que son apparition est délicieuse ! Tandis que la violette modeste rampe sur le bord de nos prairies , & que la rose se colore du plus pur vermillon , la branche d'olivier , signe de la paix , s'éleve dans les nues ; elle écrit en caracteres sacrés & sublimes : » La paix est sur la terre , le bonheur est dans le cœur de l'homme ». Cette arche est la base la plus solide de l'univers , & le gage assuré d'un royaume durable & d'un bonheur constant. Cet arc céleste est le marche-pied du trône ; il atteste à l'univers que le orages ont disparu ; que le triste hiver est enchaîné ; qu'un printemps délicieux , couronné des fleurs les plus suaves , va régner sur la nature.





H Y M N E

S U R L A C R E A T I O N .



Anges.

A N G E S qui environnez le trône de l'Eternel, vous qui dirigez le mouvement des sphères : celui qui vous communiqua tant de gloire, & une nature immortelle & presque divine, est descendu sur cette terre ; les hommes l'ont vu : il a partagé nos peines & notre foiblesse. Puissions-nous un jour être élevés vers vos demeures sublimes, & admis dans votre heureuse société ! Puissions-nous joindre nos voix à vos sublimes concerts !

Firmament.

Cieux azurés, dont les voûtes immenses couvrent & renferment des milliers de sphère roulantes ; vaste séjour où se confondent & se perdent des mondes innombrables : celui qui vous forma de sa main puissante,

MEDITATIONS 157

puissante , qui mesura vos dimensions ,
régla vos mouvemens , a' été enveloppé
des langes de la misere , & couché dans
une crèche délabrée. Homme, enorgueillis-
toi , ton Dieu s'humilie.

Etoiles.

Vous dont la clarté vive & brillante pé-
netre le sein de la nuit , & effraie les té-
nébres , vastes océans des flammes , cen-
tres des mondes : celui qui alluma cette
source de flammes , s'est abymé dans l'ob-
curité la plus profonde.

Comètes.

Vous qui dans un désordre sublime par-
courez les plaines immenses de l'éther ;
vous qui tantôt volez avec une inconceva-
ble rapidité dans les régions les plus in-
connues , & tantôt brillantes & écheve-
lées , venez vous montrer à nos yeux
étonnés , & effrayer notre hémisphère ;
vous qui osez vous rapprocher du soleil ,
& vous jouer au milieu de ses feux dévo-
rans , & qui allez ensuite passer des siècles
au sein de la neige & des frimats : celui
qui d'un souffle vous forma & vous rendit
des merveilles errantes pour porter la ter-
reur sur les **Royaumes** coupables , s'est

livré aux passions vaines qui tourmentent le cœur de l'homme, & qui versent tour-à-tour dans son ame agitée l'espérance ou la crainte.

Planètes.

Vous qui d'un vol rapide, que l'imagination ne peut concevoir, parcourez les régions étendues du firmament; vous qui êtes si fideles aux vicissitudes du jour & de la nuit, si exactes à marquer le retour des saisons: celui qui vous l'ança dans l'éther, & qui vous pousse continuellement d'une main forte & puissante, prit la forme d'un foible enfant, il erra dans des terres inconnues & désertes pour échapper à l'épée du persécuteur.

Soleil.

Source inépuisable de lumière, de chaleur & d'abondance, qui répans le jour sur mille Royaumes, pere de la nature, de la vie & du plaisir; ô toi dont la contenance est si majestueuse & si fiere, que les hommes prosternés attendirent ton lever dans la plus humble posture, & te prirent pour ton Maître: celui qui remplit ton orbe de ces feux éblouissans, s'est dépouillé lui-même de toute sa gloire; il a jetté un voile obscur sur sa divinité, pour

nous parler face à face comme un homme parle à son ami.

Lune.

Pâle flambeau de la nuit, qui au milieu des astres sembles les commander en reine ; ô toi dont l'ondoyante clarté prête des charmes si touchans à la nature : celui qui argente ton globe transparent n'a pas dédaigné de porter un corps terrestre, & d'éclipser pour un temps les rayons de sa divinité.

Tonnerres.

Vous qui grondant dans les nues, paroissés méditer la destruction, & préluder par des essais terribles au dernier embrasement du monde ; vous qui dans vos éclats épouvantables semblez déchirer la voûte des cieus, ou ent'rouvrir des abymes sur nos têtes : celui qui permit à la terreur de faire sonner sa trompette dans vos profonds rugissemens, a jetté des cris étouffés & languissans, attaché sur l'arbre sanglant de la rédemption.

Eclairs.

Vous qui reposez dans des vapeurs noires & sulfureuses, & qui dans le sein des ténébres faites briller vos feux on-

doians ; vous qui plus d'une fois avez réduit en cendres les demeures licencieuses de l'incontinence , & qui devez à la fin du monde couvrir de feu le globe de l'univers : celui qui alluma vos flammes , qui dirige vos rapides flèches , & ordonne à vos traits de tuer & de respecter , luttâ dans une heure ténébreuse contre la mort & le péché : sa victoire nous a transmis le bonheur & la tranquillité ; nous ne tremblons plus sous les éclairs du Mont Sinai.

Nuages

Nuages sombres & glacés ; mers flottantes dans les airs , & soutenues par les vents : celui qui ouvre vos écluses pour ravager la terre , & détruire l'espoir du Laboureur , au lieu de décharger sa colère sur la tête des coupables , pria , gémit , souffrit & mourut pour eux.

Nuées printanieres , celui qui du sein des mers vous éleve en vapeurs humides & légères ; celui qui cacha dans votre sein l'abondance & la fertilité , ne trouva point de consolation au milieu des tourmens les plus cruels ; il fut abandonné par ses Disciples sur lesquels il avoit versé toutes ses graces , comme le matin répand la rosée sur les fleurs.

Arc-en-ciel.

Arc céleste & glorieux , qui nuancés le firmament de mille couleurs ; ô toi qui réjouis & consoles l'homme : celui qui te colora de ces teintes brillantes , qui te courba dans la forme la plus majestueuse & la plus agréable ; celui dont le souffle te conserve & te soutient , porta toute sa vie l'humble manteau de la pauvreté , & à sa sortie de ce monde les habits diffamans de la honte & du mépris.

Tempêtes.

Orages & tempêtes , vous qui dans votre fureur ravagez le continent , déracinez les forêts , soulevez les mers , brisez les vaisseaux malheureux qui se trouvent sur les flots : celui dont le souffle vous anime de cette furie irrésistible , & dont le moindre signe vous enchaîne dans vos antres sauvages ; celui qui tient le rapide ouragan soumis aux loix de sa volonté , & qui se promène tranquille sur l'aîle des vents rassemblés doux & timide comme un agneau , présenta sa tête à la main meurtrière qui devoit l'égorger.

Peste.

Fantôme cruel, qui frappant l'air de ses ailes funestes, y répans les semences de la mort, fléau destructeur dont l'haleine contagieuse pénètre le sein de la terre, sous ses influences malignes la joie meurt & la nature languit, les Royaumes puissans sont dépeuplés, les villes sont désertes, la campagne reste inculte & désolée : celui qui t'arma de la destruction, & qui te fait marcher devant sa présence irritée, pour lancer la terreur dans l'ame du méchant, fut regardé comme la peste de la société & le perturbateur du repos public. Il étoit l'innocence même ; mais couvert des apparences du crime, il fut condamné à mourir comme le scélérat le plus odieux.

Chaleur & froidure.

O toi dont la brûlante influence dessèche les déserts de la Lybie, hâle & brunit le noir Ethiopien, & fait languir & pante-ler tous les êtres qui respirent cachés ; & toi dont le souffle glace & enchaîne les mers Russes à leur rivage : celui qui fait, en vous mêlant ensemble, produire la plus gréable température ; ce Roi du ciel, ce maître de la nature, a senti le froid d'une

fueur mortelle & glacée : les étoiles dans leurs gardes nocturnes l'entendirent prier, & le soleil dans ses ardeurs méridiennes le vit dans les tourmens.

Océan.

Vaste monde d'eaux, celui qui te creusa un lit si spacieux & si profond, devant qui toutes tes vagues écumantes & toutes tes montagnes flottantes sont comme une goutte de la rosée du matin; celui qui au moindre signe de sa volonté déchire ton sein, y jette le désordre & la confusion, lance tes eaux jusques dans les nues, ou qui les applanit dans le calme le plus tranquille; celui qui te permit autrefois de couvrir toute la terre, & d'ensevelir sous tes ondes ses habitans corrompus, mais qui maintenant enchaîne tes eaux dans leur lit avec des chaînes plus fortes que le diamant, quoique formées d'un sable léger; ton Créateur a été en butte à tous les traits de la douleur; toute la coupe de la vengeance céleste s'est épuisée sur son ame agonisante: pour nous retirer des abymes profonds du crime, il expira.

Montagnes.

Vous dont l'œil domine les nuées, &

164 MEDITATIONS

qui de votre ombre couvrez les Provinces ;
 pyramides éternelles de la nature , que ne
 peut ébranler le courroux des élémens ,
 que ne peuvent entamer le coups du ton-
 nerre ; vous que le temps même respecte :
 celui qui éleva si haut vos faites superbes ,
 & qui enfonça vos fondemens jusques dans
 les abymes ; celui qui dans sa balance vous
 trouve plus légères qu'un grain de sable ,
 ne dédaigna pas de se charger de nos ini-
 quités , & de les expier par le plus dou-
 loureux des sacrifices.

Forêts.

Bois verdoyans qui couronnez nos cô-
 teaux , & que couronne la plus riche ver-
 dure , humbles arbrisseaux que le prin-
 temps orne de fleurs , & que le tendre zé-
 phir ne se lasse point de caresser ; vous qui
 embaumez l'air de vos parfums délicieux ;
 le tête de votre Créateur fut ceinte d'épi-
 nes piquantes , & son visage fut fouillé de
 son sang , de ce sang précieux qui fut ré-
 pandu pour nous obtenir une couronne im-
 mortelle.

Vigne.

Celui qui suspend à tes tendres tiges
 un fardeau délicieux , qu dans ses ra-
 meaux prépare la liqueur qui réjouit

L'homme, & remplit la coupe du plaisir ; dociles espaliers qui vous pliez sous la main de l'homme champêtre , & tapissez agréablement les murs de nos jardins : celui qui vous courbe sous le poids d'un fruit favorable , ne fut point rafraîchi par vos sucs généreux ; il n'eut dans sa soif ardente qu'une boisson amère de vinaigre & de fiel,

Prairies.

Riantes prairies , celui qui sans l'industrie du semeur remplit votre sein humide du germe de mille plantes , & émaille de fleurs vos gazons agréables ; campagnes fertiles , celui qui bénissant le travail du Laboureur , enrichit vos plaines d'une moisson abondante , & fait sortir la vie & la santé du sein de vos sillons ; celui qui vous fait retentir des éclats de la joie , mangea le pain amer de douleur.

Mines.

Vastes pays d'or & d'argent , qui distribuez vos riches trésors aussi loin que les vents peuvent pousser le vaisseau du commerce ; vous qui comptez au nombre de vos Sujets les Princes & les Monarques , lits de pierre précieuse , jeux brillans de la nature , diamans , rubis , & vous éme-

raudes trempées dans la plus fraîche verdure du printemps , saphirs ornés de la plus belle draperie de cieux , topazes flamboyantes d'un jaune éblouissant , améthystes empourprées du rouge du matin : celui qui donna ces riches teintes à votre poussière , & qui consolida vos eaux brillantes , vécut & mourut pauvre sur la terre.

Fontaines.

Sources abondantes qui distillez vos eaux argentées à travers le gazon épais , rivières superbes qui multipliez vos longs détours pour répandre plus loin vos bienfaits : celui qui vous nourrit de sources inépuisables , fut dévoré d'une soif brûlante , & se vit refuser quelques gouttes de vos eaux pour rafraîchir son palais enflammé par la douleur.

Oiseaux.

Chantres agréables du printemps , tendres habitans des bois , vous qui êtes vêtus du plus brillant plumage , qui éveillez le matin par vos chants délicieux ; architectes inimitables , qui sans règle ni compas suspendez vos demeures au haut des airs , & les bâtissez dans toutes les proportions de l'art ; vous possédez chacun un nid

commode & chaud pour y élever les tendres fruits de vos amours : celui qui mit l'harmonie dans vos gosiers , & qui vous donna cet instinct admirable , n'eut pas où reposer sa tête.

Abeilles.

Ouvriers industrieux qui caressez toutes les fleurs , & sucez la rosée de leur miel , peuple vigilant , vous ne souffrez point que la moindre fleur passe sans vous avoir payé son tribut ; artistes ingénieux qui d'une aîle rapide parcourez tous les buissons fleuris , & enlevez l'ame embaumée des roses ; lorsque votre ouvrage est fini , que vous avez épuré & fixé votre délicieuse ambroisie , vos peines commencent , & vous êtes , hélas ! cruellement assassinées ; on vous ravit vos trésors , ils vont faire les délices de vos meurtriers : si votre destinée me touche & m'afflige , quelle sera ma douleur , lorsque je me rappelle que votre Créateur , après la vie la plus exemplaire & la plus utile , une vie toute pleine de vertus & de bienfaits , subit une mort cruelle qui devoit sauver les assassins !

Ver à soie.

Ver industrieux qui files une étoffe brillante dont le Roi s'enorgueillissent , qui

168 **MEDITATIONS**

te creuses toi-même ton tombeau , & t'y
enlevelis vivant ; mais qui bientôt repre-
nant une existence nouvelle , te dégages de
ton drap funéraire , brises ton cercueil , &
t'élances vers le jour ; infecte vil & ram-
pant changé en habitant des airs , que de
rapports entre ton Créateur & toi me sont
offerts dans tes métamorphoses !



H Y M N E



H Y M N E.

QU E toute la nature prenne une voix pour louer le Créateur. Insectes qui rempez sur la terre , louez celui qui , quoi-qu'élevé dans les régions de la gloire , s'humilia dans la poussière. Oiseaux , que votre mélodie exprime ses louanges. Bêtes féroces , joignez-vous aux tendres habitans des bois ; que vos rugissemens affreux soient les accens de votre reconnoissance. Montagnes , que vos longs mugissemens fassent retentir les vallées. Forêts , antres , cavernes , renvoyez au loin , & répétez l'Hymne céleste. Cèdres élevés , inclinez vos têtes pour l'adorer. Perspectives séduisantes , où l'art conspire avec la nature pour former un séjour délicieux , versez dans nos ames les plus pures méditations sur l'Eternel. Zéphirs légers , que votre haleine pure & fraîche porte dans toute la nature les louanges du Rédempteur Ruisseaux clairs & limpides , murmurez en son honneur des sons harmonieux.

Eclairs , brillez de l'éclat de sa gloire : tonnerres , faites retentir son nom , & que les nuées entr'ouvertes répètent vos ru-

giffemens ; que les êtres infensibles & les créatures muettes l'adorent par leur silence , & célèbrent fa douceur. Soleil , fource de lumiere , rends hommage à un soleil plus éclatant ; trace en rayons de feu dans ta carrière immense les vertus & les perfections du Rédempteur. Firmament , brille d'un éclat plus vif. Terre enorgueillis-toi ; que la nature se livre à la plus douce joie. Le Créateur lui-même est descendu dans ton sein : le vrai plaisir & le bonheur y descendirent avec lui. Anges & Archanges , accordez vos harpes d'or , & tirez-en des sons raviffans , inconnus même dans les cieux.

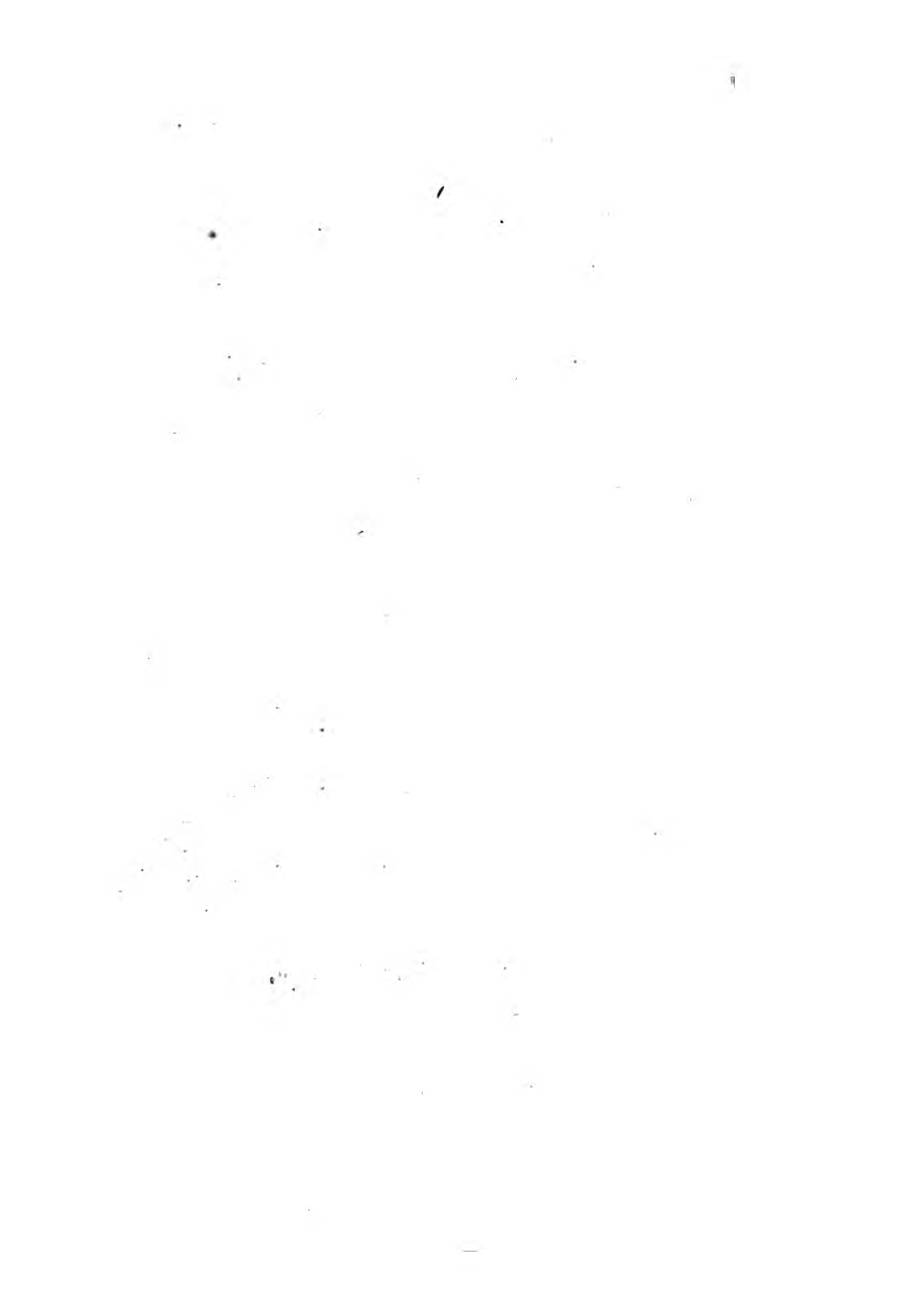
Que l'homme éleve sa voix au-deffus de tous les êtres ; c'est pour lui que le Rédempteur fut attaché sur la croix , pour lui qu'il fut enfermé dans la nuit du tombeau. Rois , prosternez-vous ; descendez de vos trônes , humiliez - vous aux pieds de celui qui pour vous abandonna le sien. Vous que le malheur persécute , changez vos gémissemens en actions de graces ; qu'on n'entende point de sons plaintifs ni de sanglots dans ce concert universel. Vieillards en cheveux blancs , & courbés sous le poids des années , vos pas lents & tardifs vous traînent rapidement au tombeau ; que le Christ soit votre espoir & votre soutien ; que son nom forme les derniers ac-

cens qui frémiront sur vos levres pâles & mourantes. Et vous , tendres enfans , que ce nom sacré soit le premier mot que prononcent vos bouches innocentes & pures.

Et vous Ministres du Sanctuaire, Grands-Prêtres de la nouvelle Loi, élevez vos voix, proclamez hautement le Rédempteur comme le Maître & le Sauveur de la Nature. Allez , ambassadeurs de paix , allez sur les hautes montagnes , & que toute la terre prête l'oreille à vos leçons. Retraced à tous les hommes le sacrifice mémorable qui expia leurs crimes. Dites à l'impie que la compassion crie dans les entrailles de son Dieu. Apprenez-lui quel sang il a versé , les agonies qu'il a souffertes , & les merveilles qu'il a opérées pour le salut de ses ennemis. Invitez le pauvre à s'enrichir des trésors de la grace , & l'incrédule à donner la paix à son cœur en le cédant à la vérité.

O bonté infinie ! ô amour inexprimable ! les mots sont sans force pour rendre dignement tes louanges. Viens donc silence expressif , viens méditer sur la gloire de l'Eternel.

Fin des Méditations d'Hervey.



LES
FUNÉRAILLES
D'ARABERTE,
RELIGIEUX DE LA TRAPPE.
POÈME

Traduit de l'Anglois de M. JERNINGHAM,
par M. PEYRON.



AVERTISSEMENT.

TOUT le monde reconnoîtra dans ce petit Poëme la touche originale & sombre de l'Young François, qui nous a tracé avec tant d'énergie, de force & de vérité, les amours de Comminge, les soupirs & les larmes d'Adélaïde. Le fond de l'Ouvrage est le même que celui du Drame de M. d'Arnaud, quoique les noms des Personnages soient différens. Les Lecteurs goûteront le plaisir de la comparaison; ils pourront aisément juger comment les deux Nations ont traité le même sujet. L'Ouvrage de M. Jerningham a beaucoup réussi à Londrès; on y trouvera du coloris, de la fraîcheur & du sentiment.



L E S

FUNÉRAILLES

D'ARABERT,

RELIGIEUX DE LA TRAPPE.



P O È M E.

LA belle Léonore, conduite par la douleur, cherche les demeures souterraines & sombres consacrées à la mort. L'édifice s'éleve au sein d'une paix profonde; il est entouré d'épaisses ténèbres & d'une majesté religieuse. A la voute lugubre est suspendue une lampe solitaire, dont la foible clarté sert moins à chasser la nuit, qu'à la rendre visible. Elle sembloit découvrir dans toute son horreur la tombe qui devoit renfermer Arabert.

176 LES FUNERAILLES

pour jamais. Léonore à cet aspect pousse un profond soupir, & un torrent de larmes s'échappe de ses yeux : juste tribut qu'elle s'empressoit d'acquitter. Elle s'écrie : » Tom-
» be destinée à recevoir dans ton sein tout
» ce qui étoit cher à mon cœur , donne à
» ce précieux dépôt une tranquillité qui lui
» fut toujours refusée ; qu'il soit , à l'abri du
» tourment , le partage , hélas ! de la ten-
» dresse ; qu'il ne soit plus livré à cette foule
» de chagrins attachés aux passions ; joins
» à cette faveur , que l'infortunée Léonore
» n'envie que trop , celle de lui cacher mes
» maux.

Elle s'abandonoit à tout l'excès de sa douleur : un Ministre des Autels , vieillard respectable , s'offre à sa vue (Anselme est son nom) ; ses jours purs s'écouloient dans l'innocence des vertus , comme les eaux limpides & paisibles d'un clair ruisseau. Nourri dans les Cloîtres , il avoit su ouvrir sa cellule à la sagesse éclairée , & quitter le labyrinthe tortueux du trompeur sophisme , pour suivre le droit sentier de la nature. Depuis long-temps il est assis au premier rang des Religieux. Estimé , révééré & chéri comme un pere , peu jaloux de posséder le jargon de l'école , toute son ame s'est remplie des divins préceptes de l'humanité. Indulgent & doux envers les autres , sévère à lui-même , il étoit tou-

jours prêt à verser des larmes consolantes
 fui les blessures de l'infortune & du cha-
 grin. Il apperçoit Léonore couchée dans
 tout l'appareil de la désolation sur la froide
 pierre de ce tombeau. Touché de ce spec-
 tacle , il lui adresse ces paroles :

» Tu t'affligerois avec juste raison , s'il
 » n'y avoit plus de bonheur à espérer pour
 » toi. A la mort d'Arabert , un désespoir im-
 » pétueux s'est élevé comme , un ouragan sur
 » la paix de tes jours ; tu pleures sans doute
 » en lui un ami chéri , bien plus chéri qu'un
 » frere ; mais quoique nos pas courbés s'ap-
 » pesantissent sur les traces de la vie , nous
 » ne devons jammais céder aux assauts de la
 » tempête : que la religion , dont l'empire
 » est si puissant , nous appuie , & que la pa-
 » tience , qui ne se laisse point abattre , soit
 » la fidelle compagne de notre route. Leve
 » les yeux vers ce séjour plein de délices ,
 » où les amis revoleront dans le sein de
 » leurs amis , où les vertus conduiront à ce
 » bonheur. Ici elles doivent être assaillies
 » par de orages continuels : ici nos désirs
 » doivent être sans cesse contrariés : mais
 » le ciel est juste , & Dieu est un pere.

Leonore se releve à ces mots compatif-
 sans ---. Bénie soit la voix qui invite l'af-
 fliction à lever sa tête languissante , qui
 m'ordonne d'espérer au-delà même de l'em-
 pire de la mort ; ces yeux pourront encore

178 LES FUNÉRAILES

s'areter sur l'objet de mon amour Ne recule pas d'éfroi , Anselme, écoute : » L'in-
» piété ici doit jeter son masque ; que la
» vérité se montre. Tu ne vois point un
» saint Religieux amené par la méditation
» sous ces voûtes funebres , un homme
» courbé sous le sceptre de la Religion , qui
» réclame la pitié dans ce moment terri-
» ble . . . Il est temps de laisser un coupable
» secret s'échaper du silence Il est
» temps . . . Ah ! pardonne , pardonne . . .
» Anselme . . . tu vois une femme
» Anselme ne me fuis point , ne m'aban-
» donne point. Oui , c'est une femme
» la plus malheruse , qui se traîne à tes
» pieds , qui implore cette compassion dont
» tu ressens le pouvoir , daigne , daigne en-
» tendre le recit funeste de mes malheurs.
» L'infortune assiégea mon berceau : la
» cendre de mes parens fut arrosée de mes
» premieres larmes ; un oncle barbare en-
» proie à tous les vices , trahit tous les de-
» voirs d'un pere. Possesseur de mes biens ,
» ne connoissant d'autres mouvemens que
» ceux de l'intéret , d'autre bonheur que la
» fortune , il passa les mers pour ne plus
» revenir. Il me laissa pleurante , hélas ! sur
» l'urne de mes parens. Arabert vint adou-
» cir mes maux , m'arracher à cette humi-
» liation qui suit l'indigence. Je fus sensible
» à ses soins généreux ; mes larmes coule-

» rent avec moins d'amertume ; les ombres
» de mon chagrin s'eclaircissent. Arabert se
» montroit plus le Ministre attendrissant de
» la pitié , que de la Religion. La recon-
» noissance s'efforçoit d'ateindre à sa bonté ;
» ma reconnoissance enfin prit tous les
» transports de l'amour : mon bienfaiteur
» trahi par sa sensibilité, s'égara comme moi
» Il fut mon amant --. Qu'il désiroit avec
» ardeur que les nœuds sacrés & éternels du
» mariage eussent pu nous unir ! Que ses
» mains demandoient avec impatience cette
» chaine indissoluble ! Mais la religion ter-
» rible se récrioit à ses vœux qu'elle ap-
» pelloit des vœux impies ; elle repoussoit
» nos mains de l'autel de l'hymenée ; elle
» déchiroit sans pitié des liens tissus par
» l'amour & la nature. Enchainé à son culte
» par des sermens , hélas ! bien différens de
» ceux de la tendresse , Arabert , tout ce
» que j'aimois , ne pouvoit être à moi. Les
» loix de son pays détruisoit celles du sen-
» timent. Il m'étoit défendu de porter le
» nom d'épouse ; j'avois perdu le repos ,
» l'espérance : toutes les pensées conso-
» lantes s'étoient envolées de mon ame.
» Aimer , brûler , & toujours souffrir , voilà
» quel étoit mon partage. Ces obstacles ne
» rebuterent point l'amour , il s'éleva dans
» mon sein avec plus de flame. Léonore
» se livroit toute entiere à son coupable

180 LES FUNERAILLES.

» égarement. Le remords vint à la suite des
» plaisirs criminels : il perça de son tra-
» aigu un cœur où je régnois ; il arrêta l'es-
» for d'une jeunesse impétueuse qui s'élan-
» çoit dans la carrière des douces erreurs :
» il ramena enfin Arabert dans les routes
» de l'innocence & de la vérité. Je le vis
» rompre tous ses nœuds de fleurs ; il eut
» le courage de me combattre , de quitter
» le sein des voluptés , s'arracher à leurs
» enchantemens , pour s'enfoncer dans ces
» retraites obscures & solitaires , & se sou-
» mettre au joug de fer de la Religion. Il
» me fuyoit cependant : il détourna encore
» la tête sur le monde pour s'occuper de
» mon bonheur. D'une main prodigue il
» répandit sur moi ses richesses ; mais de
» quel usage pouvoit m'être ces trésors ?
» Le bienfaiteur m'étoit ravi : les bienfaits
» avoient perdu tous leurs charmes.

» Je ne le voyois plus ; j'étois plongée
» dans les ténèbres. L'ennui surchargeoit
» mon cœur , mon ame privée d'Arabert ,
» la source de ma vie , mon ame isolée se
» replia sur elle - même ; l'image de mes
» premières années , de mes plaisirs , passa
» devant mes yeux ; le repentir ferma cette
» scène rapide. Je m'abandonnai sans ré-
» serve à la sévérité de ma conscience ; elle
» m'avoit poursuivie au milieu de ces jours
» d'aveuglement & d'ivresse. Je cédai à sa
» VOIX

» voix opinâtre ; je priai je pleurai en
 » présence du ciel. Mes prieres , mes lar-
 » mes , rien ne put me subjuguier ; ma pas-
 » sion entée sur le remords , prit de nou-
 » velles forces. Trop fatale passion ! En-
 » traînée par ses violentes secouffes , dé-
 » guisant mon sexe sous des vêtemens qui
 » lui sont interdits , j'accours , je vole vers
 » cet asile de la pénitence. La crainte alors
 » vint se joindre à la pudeur ; mon amour
 » s'enveloppa du voile de la modestie. Je
 » rencontrois mon amant dans ces heures
 » tranquilles qui devancent le retour des
 » ombres , lorsque la nature moins agitée
 » reflète une lumière adoucie. Je voyois
 » Arabert plongé dans la méditation céleste,
 » s'avancer lentement sous ces ombrages
 » ténébreux ; je comptois tous les pas ; je
 » suspendois mon halaine dans la crainte
 » de me découvrir. Quelquefois plus har-
 » die , je faisois des efforts pour parler , &
 » ma langue demeuroit immobile. Je m'ar-
 » rêtois accablée de ma douleur profonde ,
 » tandis qu'Arabert restoit anéanti dans la
 » contemplation d'un Dieu. Malheureuse !
 » que dis-je ? Sacrilège ! J'allois . . . je vou-
 » lois me précipiter entre un saint Reli-
 » gieux & l'Eternel. Je ne voyois plus que
 » mon amant Ce Dieu que j'outra-
 » geois , se rendit le maître de mon cœur ; il
 » enchaîna mes désirs & mon secret dans

182 LES FUNÉRAILLES

» mon sein. Inconnue à des yeux que les
» miens cherchoient toujours , je pouvois
» du moins jouir de la présance d'Ara-
» bert ; je remplissois les devoirs prescrits
» par votre culte sacré : je trompois tous
» les regards. Vous-même , vieillard res-
» pectable , abusé par votre cœur pur &
» sincere , vous preniez pour les transports
» de la vertu , les coupables mensonges de
» l'artifice ; vous applaudissiez à mon zèle ;
» & mon zèle , ma vertu , toute ma fer-
» veur , n'étoient que de l'amour. Je ne
» fais si je n'allois pas succomber , si mon
» ame , rendue à son trouble , ne formoit
» pas un projet criminel : les nouveaux
» coups de la main divine en arrêterent
» l'exécution. Au milieu des horreurs d'une
» nuit que l'inquiétude & la veille rendoient
» encore plus longue , un fantôme m'ap-
» paroît. Il étoit revêtu de tout l'appareil
» funebre ; ses accens me frappent d'effroi.
» *Ne crois pas que l'impiété triomphe ici plus*
» *long-temps ; c'en est fait , tes espérances sa-*
» *crilèges sont confondues pour jamais. Ouvre*
» *ton oreille aux sons lugubres de la cloche*
» *terrible qui va se faire entendre : tremble ,*
» *elle sonne l'heure dernière de ton amant. Je*
» me précipite de mon lit ; la frayeur ;
» l'amour m'emportent vers le Temple ; il
» étoit rempli d'une foule innombrable de
» Religieux. Mais yeux ne cherchent , ne

» veulent voir qu'Arabert; ils ne le trou-
 » vent point. Je vole à ce bois écarté où
 » le conduisoit la méditation. Tous mes re-
 » gards, tous mes pas l'ont parcouru; c'est
 » en vain, je ne découvre pas l'objet de
 » mes recherches. . . . Alors. . . . j'ai en-
 » visagé toute l'étendue de mon malheur :
 » je tombe sur la terre; plus d'espoir,
 » m'écriai-je. Ah! sans doute, sans doute
 » en ce moment affreux, Arabert. . . . il
 » touche à son terme fatal. . . . La mort
 » a frappé à sa cellule : il expire, & je ne
 » pourrai point adoucir les angoisses de
 » ton agonie, soutenir de mes bras ta
 » tête défaillante. L'épouse de ton cœur ne
 » pourra pénétrer jusqu'à ton lit, te don-
 » ner ses tendres soins : tu meurs. . . .
 » Hélas! l'amour dispute encore. . . . Mon
 » devoir. . . . mon devoir est de t'aimer. . .
 » désirer de recueillir ton ame, tes derniers
 » soupirs. Ah! ma vue ne troubleroit-elle
 » point tes dernières pensées! Arabert,
 » Arabert, sois à ce Dieu, dont je ne dois
 » point être la rivale.

» Ministre consolateur, le jour en se le-
 » vant m'a éclairée sur une vérité trop fu-
 » neste; il ne m'a plus été possible de re-
 » tomber dans le sein de l'incertitude. O
 » désespoir! O malheureux jeune
 » homme! . . O plus infortunée Léonore! . .
 » J'ai lu, j'ai lu sur une des colonnes du

184 LES FUNÉRAILLES

» sacré portique L'aube blanchissoit
 » le ciel à peine ; une divinité infernale me
 » prêtoit la lueur de son flambeau funebre ;
 » j'ai lu : *Arabert n'est plus : adressez au Sei-*
 » *gneur des prieres pour son repos.* Je m'écrie :
 » que la paix , que la joie t'accompagnent
 » au céleste séjour : il n'y a plus de paix
 » & de joie à espérer pour moi. O Ara-
 » bert ! objet trop tendrement aimé , tu me
 » fuis , tu me fuis en vain ! Oui , c'est en
 » vain que tu m'es ravi ; ton image vivra
 » dans ce cœur déchiré ; une flamme éter-
 » nelle le consumera. Mais ô toi son ami
 » fidelle , dans le sein de qui il déposa ses
 » plus secretes pensées , ses foibleffes . . .
 » je n'ignore point que tu aimes à te rap-
 » procher des malheureux , à recevoir leurs
 » larmes. Ah ! dis-moi , dis-moi par la ten-
 » dresse qui me rendit si chere à son cœur ,
 » ou plutôt par la vertu qui lui fit repousser
 » toutes les séductions d'une amante éper-
 » due , & se sauver du monde dans cet asile
 » de la piété ; apprends-moi , je t'en con-
 » jure , s'il ne manque point à mes mal-
 » heurs , à mes tourmens la haine d'Ara-
 » bert. Ma jeunesse innocente s'est précipi-
 » tée pour lui dans l'abyme du désordre
 » & de la honte. Je lui ai sacrifié mon hon-
 » neur , mon repos , ma gloire. Incapable
 » de feindre , je l'avouerai , j'ai craint même
 » que l'amant ne mourût avant mon Ara-

» bert. Parle , mortel compatissant , parle ;
 » suspends le fardeau de mes peines : peut-
 » être la froide indifférence viendra-t'elle
 » se joindre à toi pour me secourir. Ai-je
 » embrassé une vaine image ! Me trompe-
 » rois-je ! Ah ! rends-moi , rends-moi toute
 » ma douleur.

Alors Anselme n'écoutant plus que la pitié , lui répondit : » prête l'oreille à mes
 » discours , & bannis une crainte inutile.

» Quand sur la couche de mort la mal-
 » heureuse victime attendoit le coup fatal ,
 » mon amitié secourable lui prodiguoit tous
 » les soins. J'étois assis à ses côtés , plongé
 » dans la tristesse. D'une foible main il saisit
 » la mienne , & m'adresse ces paroles : Le
 » trait éternel est lancé ; bientôt Arabert
 » augmentera le nombre de morts : je con-
 » temple le terme avec plaisir. Que peut-
 » on ajouter à la vie ? De nouveaux jours
 » aussi malheureux que les premiers. Parle,
 » mon ami , n'avois je pas éloigné de ma
 » vue le trop cher objet . . . Tu m'entends ;
 » j'ai tout fait , Anselme , j'ai tout fait pour
 » l'arracher de mon ame ; j'ai couru m'ense-
 » velir dans cette sombre raitraite ; un sou-
 » venir cruel m'y a poursuivi ; le remords
 » dévorant s'efforçoit en vain de briser mon
 » cœur ; il lui échappoit des sentimens qui
 » irritoient mes maux. Que j'étois foible &
 » lent à offrir au ciel le sacrifice de mes

186 LES FUNERAILLES

» volontés ! Encore même en ce moment ;
» où l'univers , où tous les objets se per-
» dent à mes yeux , je vois Léonore ; cette
» image chérie se lie à mon ame qui s'en-
» vole ; l'amour a mon dernier souffle.

» A ces mots , poursuit le vieillard , Ara-
» bert tombe dans mes bras , ferme pour
» jamais sa débile paupière , & a exhalé sa
» vie.

» Ah ! reprend Léonore , quelle a été
» mon injustice ! Arabert , cher amant ! que
» tu méritois peu ces soupçons ! Ai-je pu
» les écouter ! Pardonne , pardonne un
» crime involontaire Arabert ! mort
» à un monde trompeur , je vivois , je
» souffrois en toi. Mes pensées , mes regrets
» profonds , mes douleurs n'avoient d'autre
» objet que toi seul. La vengeance céleste
» nous menaçoit ; j'adorois le bras prêt à
» nous frapper ; j'accourois entre le ciel &
» toi ; je tremblois , je pleurois : mais j'ai-
» mois toujours.

Elle parloit ainsi , lorsque la cloche de
la mort vient retentir à son oreille. Déjà
le convoi funebre s'approche du sacré por-
tique. Ah ! Léonore , dans cet instant ter-
rible , que tu fus accablée de la justice di-
vine ! Tu vis s'avancer dans la nef deux
files de Religieux en habits lugubres , te-
nant dans les mains de pâles flambeaux tu
vis ton cher & malheureux Arabert cou-

vert des ombres de la mort, étendu dans une biere . . . Elle ramasse toutes les forces de son ame affoiblie sous tant de coups. D'un pas tremblant, elle approche de ce corps froid & livide; & tandis qu'elle est livrée à mille assauts différens, elle adresse ces paroles aux Prêtres qui l'entourent :

» Attachez vos regards étonnés sur une
 » femme qui a été assez audacieuse pour
 » pénétrer ici sous les habits de votre sexe.
 » Pressée par ma passion, j'ai osé mettre
 » un pied téméraire dans le sanctuaire de
 » la vertu. Punissez - moi, ouvrez - moi
 » vos cachots les plus profond, les plus
 » ténébreux; que j'y languisse, que j'y ter-
 » mine une malheureuse vie dans les tour-
 » mens les plus cruels! Je me soumetts à
 » l'arrêt que vous allez prononcer. Si ce-
 » pendant la pitié trouvoit place dans vos
 » ames à côté de la vertu, & la pitié & la
 » vertu peuvent - elles êtres séparées, dai-
 » gnez prêter une oreille attentive au récit
 » de mes disgraces. Tenez pour un instant
 » les apprêts de mon supplice suspendus?
 » que mes plaintes ameres, que mes tor-
 » rens de larmes s'épanchent sur ce cer-
 » cueil! Laissez - moi payer ce tribut de
 » douleur à de tristes restes Hélas!
 » ce cœur, ce cœur ne sent plus, il ne par-
 » tage plus un amour Qu'ai-je dit? Mi-
 » nistres saints, pardonnez . . . Arabert . . .

188 LES FUNERAILLES

» Il n'est point d'expression qui puisse ren-
 » dre jusqu'à quel point il me fut cher
 » O toi qui nous fis naître dans cette vallée
 » de larmes , où le chagrin s'attache à tous
 » les êtres , & corrompt tous les plaisirs ,
 » si , comme la foi nous ordonne de le
 » croire , & je n'en doute point , ta jus-
 » tice irritée allume des brafiers éternels ,
 » si ta vengeance poursuit au - delà mê-
 » me du tombeau par des tourmens infi-
 » nis , cet amour qui est ici la source
 » de tous nos maux , ah ! Dieu juste , que
 » tes coups épargnent Arabert ; sur moi ,
 » sur moi , tourne , épuise tous les traits de
 » ta colere ; c'est moi , Seigneur c'est la
 » coupable Léonore qui a détourné Ara-
 » bert des sentiers de la vertu , qui l'a en-
 » traîné dans ce gouffre semé de fleurs. J'ai
 » égaré sa raison ; j'ai séduit son innocence ;
 » j'ai tout fait. Il partagea mes transports ,
 » qu'il ne partage point le châtement : le
 » crime , hélas ! fut mon ouvrage .

Alors d'une main tremblante elle tire le
 voile funéraire qui couvroit son amant ;
 sa vue cherche encore à se rassasier d'un
 spectacle qui n'est que trop profondément
 empreint dans son cœur : l'image d'Arabert
 y est gravée en traits de feu. Absorbée
 dans la douleur , elle jette sur la biere un
 long regard chargé de tendresse & de
 désespoir. Cet orage de pensées accablantes

éclate en sanglots ; elle ne forme plus que des expressions sourdes & inarticulées ---. Quoi ! ces yeux , interprètes du sentiment le plus tendre , sont fermés pour jamais ! Le brillant coloris de ces levres s'est éteint dans la pâleur de la mort ! Il n'est plus ! je lui dis un éternel adieu , qu'il n'entend point !

Léonore , courbant sa tête , veut presser ce corps glacé dans ses bras. Le vertueux Anselme , jaloux de conserver la majesté du Temple , s'efforce de réprimer ce transport sacrilège. » Puis - je oublier , s'écrie » Léonore , en se précipitant sur Arabert , » qu'il fut l'objet de tous mes vœux ? Si » vous condamnez mon amour , m'ordon- » nerez-vous d'être ingrate ? Ah ! je revois » toujours sa tendresse , ses agrémens , son » ame bienfaisante , ses vertus ; je le revois » m'accueillant au sein de la misère , me » relevant de l'abyme des ennuis , répan- » dant sur une infortunée les consolations , » les richesses. Hélas ! le don de son cœur » étoit au-dessus de tous ces bienfaits ! Ma » bouche restera-t-elle muette , quand je » lui dois tous les éloges ? Et le respect que » me prescrit cet auguste asile , m'empê- » chera-t-il de verser des pleurs sur ce cer- » cueil ? Ah ! ne m'accusez point d'impiété ; » interrogez la tombe des amans , des amis , » des peres , vous saurez si elle ne s'abreuve

190 LES FUNERAILLES

» pas de larmes, si la douleur n'y porte pas
» ses plaintes, si la reconnoissance n'y épan-
» che point encore la vivacité de ses tranf-
» ports. Grand Dieu ! le sentiment pourroit-
» il t'offenser ? Je m'égare Je me
» foudroye, je courbe ma tête humiliée sous
» le fléau qui va me briser ; qu'il détruise,
» qu'il anéantisse ce cœur trop sensible : je
» bénis la main qui me frappe : Arabert n'est
» plus, je porte tous mes vœux à l'Eternel.

Sa voix se perd dans les sanglots ; des
chants funebres font retentir la voûte sa-
crée ; les échos leur répondent par des sons
lamentables. La cérémonie achevée, Léo-
nore voit les Religieux descendre le long
des sombres parvis. Déjà la fosse est ou-
verte pour recevoir le triste dépôt. Léo-
nore se relève de l'accablement du déses-
poir ; elle se penche sur la tombe-- : » Adieu
» donc, plaisirs, amour, beauté, vertus,
» toutes les plus belles qualités qu'ayent pu
» posséder un mortel ! Adieu, cher & mal-
» heureux Arabert ! Va, tu ne descends
» point dans cette tombe, tu passeras dans
» mon cœur, tu y vivras Il me semble
» que ce corps se ranime, qu'il en sort
» une voix sépulcrale qui m'ordonne de
» quitter ce séjour Je l'entends
» Hâte-toi, me dit-elle, hâte-toi de te join-
» dre à l'autre moitié de toi-même ; que
» tes cendres sensibles viennent se mêler &

» se confondre avec les miennes Oui,
 » mes cendres vont se réunir aux tiennes . . .
 » O Anselme , lorsque l'infortunée Léonore
 » aura perdu la vie , & tombera sur ce cer-
 » cueil , parle , pourras-tu bien lui refuser
 » tes secours paternels ? Permits que mets
 » restes plaintifs soient déposés dans cette
 » fosse ; que mon cœur presse encore le
 » cœur d'Arabert. Il m'appelle : je te suis....
 » Je cede à tant de coups O mon
 » Dieu ! J'espere---

Les Religieux sont prosternés dans l'étonnement. Léonore recueille ses forces , quitte la terre où elle étoit plongée dans la douleur , & va se précipiter dans la tombe. Anselme fait un mouvement pour l'arrêter. On court à cette malheureuse amante ; elle n'étoit déjà plus , exemple terrible du pouvoir des passions & de la foiblesse de l'humanité ! O Dieu , prends pitié de nos maux. Punirois-tu nos erreurs du même bras qui châtie les crimes ?

FIN.

58590436





